

PER

E-419

BNQ

A  
Brossa

Monique  
Bosco

Yves  
Beauchemin

Herménégilde  
Chiasson

Aude

Claire  
Martin

Roland  
Bourneuf

Anne  
Lagardère

Actes de la  
26<sup>e</sup> Rencontre  
québécoise  
internationale  
des écrivains  
*Écriture,  
identités  
et cultures*

# Les écrits

95



# Les écrits

AVRIL 1999

# Les écrits

REVUE FONDÉE EN 1954 PAR JEAN-LOUIS GAGNON

Directeur : Jean-Guy Pilon  
Directeur adjoint : André Ricard  
Secrétaire de rédaction : Louise Maheux-Forcier  
Adjointe administrative : Marie Beaulieu  
Promotion : Michelle Corbeil

Graphisme et mise en pages : Mathilde Hébert

Conseil d'administration : Jean-Louis Gagnon  
Jean-Guy Pilon  
André Ricard  
Jean Royer  
Fernande Saint-Martin

Conseil de rédaction : Jean-Pierre Duquette  
Jacques Folch-Ribas  
Naïm Kattan  
Claude Lévesque  
Louise Maheux-Forcier  
André Ricard

La revue est publiée par l'Académie des lettres du Québec.

Abonnement d'un an (trois numéros)  
Individus : 25 \$  
Institutions et résidents de l'étranger : 35 \$  
Un exemplaire : 10 \$

## LES ÉCRITS

5724, chemin de la Côte Saint-Antoine  
Montréal (Québec) H4A 1R9  
Téléphone : (514) 488-5883  
Télécopieur : (514) 488-4707  
Courriel : les.ecrits@sympatico.ca

Le Conseil des arts du Canada, le Conseil des arts et des lettres du Québec et le Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal subventionnent cette publication.

Dépôt légal : 2<sup>e</sup> trimestre 1999  
Bibliothèque nationale du Québec  
Bibliothèque nationale du Canada  
ISSN 1200-7935

© Les écrits



LE CONSEIL DES ARTS  
DU CANADA  
SINCE 1957

THE CANADA COUNCIL  
FOR THE ARTS  
SINCE 1957



CONSEIL  
DES ARTS ET DES LETTRES  
DU QUÉBEC

CONSEIL  
DES ARTS

COMMUNAUTÉ  
URBAINE  
DE MONTRÉAL

# Sommaire

LES ÉCRITS, NUMÉRO 95, AVRIL 1999

André BROCHU <i>Hommage à André Langevin</i> . . . . .	5
Monique BOSCO <i>Retraite</i> . . . . .	11
Yves BEAUCHEMIN <i>Tranchemontagne</i> . . . . .	21
Herménégilde CHIASSON <i>Répertoire</i> . . . . .	41
AUDE <i>L'homme au complet</i> . . . . .	51
Claire MARTIN <i>Histoire enveloppée</i> . . . . .	59
Roland BOURNEUF <i>Tibet d'or et d'ombre</i> . . . . .	63
Anne LAGARDÈRE <i>Estivales</i> . . . . .	83
Actes de la 26 <sup>e</sup> Rencontre québécoise internationale des écrivains <i>Écriture, identités et cultures</i> . . . . .	113
Présentation . . . . .	115
Nicole BROSSARD <i>Vingt pages entrecoupées de silence</i> . . . . .	117
Naïm KATTAN <i>L'identité en mouvement</i> . . . . .	141
Björn LARSSON <i>La dangereuse littérature d'imagination</i> . . . . .	147
Maryse CONDÉ <i>Identités et cultures</i> . . . . .	155
Émile OLLIVIER <i>Et me voilà otage et protagoniste</i> . . . . .	161
André BROCHU <i>Écrire le réel</i> . . . . .	175
Édouard GLISSANT <i>Les roches du temps</i> . . . . .	185
Joël DES ROSIERS <i>Mythologies métisses</i> . . . . .	191
Gail SCOTT <i>Le texte poreux, ou l'écologie d'un modeste sujet</i> . . . . .	203
Paol KEINEG <i>C'est fatigant d'être breton</i> . . . . .	209
Jean ROYER <i>Conclusion</i> . . . . .	215
Biobibliographies . . . . .	217



ANDRÉ BROCHU  
DE L'ACADÉMIE DES LETTRES DU QUÉBEC

## ***Hommage à André Langevin***

« UNE LITTÉRATURE NE PEUT VIVRE du monologue, une œuvre littéraire doit trouver réponse et elle ne peut trouver réponse dans l'âme du lecteur qu'en autant qu'elle lui révèle une partie inconnue de lui-même », écrivait dans *Notre temps*, le 21 juin 1947, celui qui a reçu en 1998 le prix David – un prix qui gagne certes en prestige, à récompenser (enfin!) un tel écrivain.

Révéler au lecteur une part inconnue de lui-même, par l'exploration des profondeurs de la conscience, voilà bien le projet qu'André Langevin met à exécution dans les cinq romans qu'il a publiés à ce jour. Dès l'époque de ses chroniques au journal *Notre temps*, le jeune homme, âgé de vingt ans seulement, a une claire vision de la tâche qui l'attend : sortir notre littérature de la futilité et du ressassement idéologique; faire d'elle le lieu des interrogations essentielles sur l'homme et sur les principaux aspects de la condition humaine. Les grands écrivains français de l'après-guerre, Malraux, Sartre, Camus, de même que Saint-Exupéry mort en 1944, se sont employés à réactualiser, définir à nouveaux frais des questions aussi fondamentales que l'action, la liberté, la responsabilité, le destin,

la mort. Notre littérature, encore dans l'enfance, terriblement provinciale, n'offre rien d'équivalent. Le journaliste de vingt ans qui réfléchit sur la « condition d'une littérature canadienne » se promet sans doute d'être un jour, ici, leur semblable et leur frère.

Il a fallu beaucoup de temps avant que notre roman quitte les ornières du régionalisme et présente une image du Québec conforme à la modernité qui se dessinait au cours des années quarante et cinquante, et qui allait se manifester de façon plus éclatante à l'époque de la Révolution tranquille : celle d'une société urbaine, adulte ou en train de le devenir, et aux prises avec les graves questions de l'homme contemporain. André Langevin est l'un des artisans majeurs de cette transformation.

L'angoisse existentielle; la laïcité; la fragilité du couple et la liberté de la femme, son égalité aussi; la désertion des campagnes et la destruction du mode de vie patriarcal; la condition faite à l'orphelin et aux enfants des quartiers pauvres des grandes villes, voilà autant de grands thèmes qu'André Langevin a introduits ou dont il a confirmé la présence de façon magistrale dans notre littérature, faisant accéder celle-ci à une densité de contenu inconnue avant lui.

Son premier roman, *Évadé de la nuit*, remporte sur manuscrit le prix du Cercle du Livre de France et paraît en 1951. André Langevin a vingt-quatre ans. Deux ans plus tard, il remporte le prix une seconde fois pour un livre que la critique va vite considérer comme un classique de notre littérature : *Poussière sur la ville*. En 1956, un troisième roman, *Le temps des hommes*, vient prouver l'importance d'une œuvre qui est d'emblée l'une des plus riches et des plus profondes de nos lettres. Certes, elle ne va pas sans créer des remous. À son

auteur, on adresse le même reproche qu'à Nelligan et Saint-Denis Garneau : celui de ne pas tenir suffisamment compte des réalités locales et d'importer une problématique non conforme aux aspirations de notre collectivité. « Dans quelle mesure le drame des personnages s'intègre-t-il à la réalité canadienne? » se demande Paul Wyczynski, peu enclin à répondre favorablement<sup>1</sup>.

La précocité de l'écrivain fit qu'il publia ses trois premiers romans à l'époque même où commençait à s'exprimer un Robert Élie, qui appartient à la génération de *la Relève* (de quinze ans antérieure à celle de Langevin, contemporain de l'Hexagone) et qui, de sa génération, est l'un des rares romanciers à aborder des thèmes comparables. Et encore, la réussite littéraire de Langevin est de loin supérieure, et sa problématique marque un progrès considérable vers la modernité (et, en particulier, la laïcité qui la fonde). *Évadé de la nuit*, malgré quelques maladresses inévitables chez un débutant, est une expression très riche de la détresse intérieure, à une époque où il n'existe chez nous rien d'équivalent, à part l'admirable *Mathieu* de Françoise Loranger. *Poussière sur la ville* et *Le temps des hommes* sont de grands livres, qui font écho aux interrogations fondamentales d'un Camus et d'un Sartre tout en s'inscrivant dans un contexte social et culturel parfaitement nôtres (contrairement à ce qu'affirme P. Wyczynski), et qui haussent notre roman à des sommets inégalés.

Après *Le temps des hommes*, le romancier s'enferme dans un long silence de plus de quinze ans, pendant lequel il

1. Paul Wyczynski, « Panorama du roman canadien-français », *Le roman canadien-français*, Archives des lettres canadiennes, Montréal et Paris, Fides, 1964, p. 24.

se fait toutefois, dans le *Nouveau journal* puis le magazine *Maclean*, le commentateur attentif des progrès et dérapages de la Révolution tranquille, notamment dans le domaine de l'éducation.

En 1972 paraît enfin *L'élan d'Amérique* qui représente, par rapport aux romans précédents de l'auteur, un chambardelement complet de la technique narrative. À l'âge où d'autres écrivains s'enferment dans le confort des formules toutes faites, Langevin affronte, selon les voies qui lui sont propres, les problèmes du Nouveau Roman.

Deux ans plus tard, il publie un autre roman considérable, important, *Une chaîne dans le parc*, qui innove notamment par l'importance que l'auteur y accorde aux dialogues.

Ces deux romans des années soixante-dix, œuvres de la maturité, sont deux mondes en soi, qui montrent la grande capacité de renouvellement de l'auteur et son aptitude à faire la synthèse de nombreux aspects existentiels, aussi bien individuels que collectifs.

Puis c'est de nouveau le silence, non encore rompu après, maintenant, vingt-cinq ans. Le sera-t-il jamais? Certes, nous l'espérons. Mais les cinq romans existants suffisent à assurer à leur auteur une place de choix dans notre littérature, à côté d'autres aînés prestigieux tels que Gabrielle Roy, Yves Thériault, Félix-Antoine Savard. Serions-nous devenus consommateurs au point de considérer comme caduques les œuvres qui ne s'augmentent pas régulièrement de publications nouvelles? Pourtant, les textes importants d'une littérature sont ceux qui, après dix ans, vingt ans, cinquante ans, continuent de *faire sens*. Et c'est bien le cas des romans d'André Langevin, qui disent le drame de l'individu moderne, isolé par l'absence de l'Autre – Dieu, la femme, le prochain –, sur fond

d'un pourrissement de l'aventure collective (de l'« élan » d'Amérique).

Il n'est pas étonnant que des textes aussi riches, denses, qui sont chacun un monde complet auquel il est impossible de rien ajouter, restent peu nombreux : ce n'est pas la fécondité de l'auteur qui est en cause mais son refus, dont il faut lui savoir gré, de monnayer son talent en œuvrettes de peu de poids. Dans tous ses romans, Langevin va au bout de lui-même et explore à fond la représentation de cette humanité que nous sommes. Quand on est l'auteur de cinq livres qui peuvent à bon droit être qualifiés d'exemplaires, on se montre digne de son œuvre et digne de la littérature où elle s'inscrit en ne cédant pas aux sollicitations de la facilité. C'est pourquoi l'œuvre d'André Langevin m'apparaît aussi complète, et même davantage, que d'autres qui sont beaucoup plus abondantes. Et puisque le prix Athanase-David n'a pas pour but de récompenser les productions à la mode, mais de couronner un travail fondamental, qui a fait progresser notre littérature, qui a été une source d'inspiration pour les écrivains qui ont suivi et d'espoir pour les lecteurs à qui il donne raison de croire à une littérature à nous, je crois qu'on peut difficilement trouver lauréat plus méritant, pour ce prix, que l'auteur de *Poussière sur la ville* et de *L'élan d'Amérique*. Une littérature digne de ce nom vit de ses classiques autant que de ses promesses présentes.

Ce qu'il y a de plus singulier peut-être dans cette œuvre admirable, c'est qu'elle est une expression neuve et profonde de l'intériorité personnelle, tout en dépassant cette intériorité vers une conscience du groupe humain qui l'ouvre à la dimension de l'universalité. Mais l'universalité ici n'a rien de désincarné. Une authentique fraternité, malgré toutes les difficultés

auxquelles elle est en butte, caractérise les relations humaines représentées et lie l'auteur à ses personnages. Cette œuvre témoigne de l'extraordinaire générosité intellectuelle et affective avec laquelle André Langevin pose la question de l'existence et des rapports entre les humains.

André Langevin a formulé avant tout le monde les grandes questions relatives à la subjectivité malheureuse et à l'intersubjectivité dans une société abandonnée de plus en plus à la violence et au désespoir. Il a abordé ces aspects en respectant toujours la dignité humaine et en lui cherchant de nouveaux fondements, plus authentiques. Il ne cesse d'être une inspiration pour tous ceux, écrivains et lecteurs, qui voient en la littérature le lieu d'un questionnement inépuisable de soi, du monde, de l'être.

MONIQUE BOSCO

## *Retraite*

CETTE SORTE DE TRISTESSE, impossible à décrire.

Elle date de loin, sans doute. De trop loin.

La mémoire, en ce genre de choses, est à la fois trop fidèle et si horriblement menteuse, pas vraiment menteuse, non, pas vraiment, pas vraiment infidèle non plus, juste ankylosée, ahurie. Il faut avouer qu'en ces jours de canicule, la chaleur et l'humidité aidant, tout a tendance à se liquéfier, à entrer dans une sorte de purée, de bouillie qui ne me fait pas honneur – pas encore vraiment honte, non vraiment – mais dont je commence à me sentir responsable, avant de carrément sombrer dans la culpabilité.

Brumes du matin, avant la première tasse de café, avant le rituel de la radio et du pain fraîchement grillé.

Je mens déjà. Je n'ai pas su créer de vrais rituels auxquels je pourrais croire, adhérer, me raccrocher surtout.

Comme je manque d'imagination en ce domaine de la vie quotidienne, pas seulement celui de la vie quotidienne, mais de la vie tout simplement, la vraie vie des vraies femmes!

(Bien sûr, je sais, vous me l'avez déjà dit – et même en analyse – surtout en analyse – qu'il n'y avait rien de tel à

observer. Mais j'aime ce mythe que je me suis construit – malgré et contre vous).

Je continue donc ma petite histoire, mon petit boniment destiné à mes fins personnelles. Donc, je fais partie, bien malgré moi, de ce triste troupeau de filles, qui vont errant, cherchant toujours à copier de fabuleux modèles. Ne me demandez pas de vous citer des noms. J'ai tout oublié, vous dis-je. Ou plutôt, je n'ai jamais vraiment rien su. Qu'aurait-il fallu savoir en ces heures de jeunesse qui ont vraiment filé si vite que je n'ai pas eu la sagesse, l'instinct, que sais-je, de me fabriquer de petits repères, des nœuds dans mon mouchoir, des petits cailloux blancs. Je n'aurais pas su ramener au bercail mes frères et sœurs. Je suis amèrement punie pour ma négligence, cette fatale erreur de croire que la jeunesse sera longue et qu'on a toujours tout le temps devant soi.

Or, en fait, le temps a toujours été compté, chichement, de façon avaricieuse. Je devais, malgré mes angoisses, ne pas trop m'en préoccuper. Malgré tout, malgré ce que je crois aujourd'hui, j'ai déjà dû être insouciant. Et jeune. Oui, j'étais jeune et je ne le découvre que trop tard, à l'aube d'une révolution que je n'avais pas prévue.

Je n'avais pas prévu cette révolution, ces gardes rouges ou noirs, ces censures, ces interdits.

– Où aviez-vous la tête?

Vous devez avoir raison. Longtemps je n'ai pas eu la tête sur mes épaules, pas de tête, pas de raison, pas de passion non plus. Juste un état étonnant de distraction, une sorte d'aveuglement, un pouvoir soudain d'oubli.

– Comme hors du temps, voyez-vous.

Je flottais entre deux eaux, deux âges, oui je flottais.

Ni heureuse, ni malheureuse.

Cela m'apprendra. Quoi? Je n'en veux rien savoir même si je le sais déjà.

Je le sais, bien évidemment. Ou plutôt on me l'a fait savoir, sans faux-fuyants, sans détours de politesse et courtoisie.

– Gare-toi, la vieille, tu déranges. Tu troubles tous ceux que tu croises encore, aux carrefours achalandés de la vie active. Pousse-toi, mémé, et vite, on t'en conjure, sinon il t'arrivera malheur. Pousse-toi, ôte-toi du chemin si tu ne veux pas qu'on te bouscule rudement. Peu importe ce que tu penses. Personne ne te demande de penser. Pousse-toi. Arrête de râler. L'heure des mémés a sonné.

Quand j'étais petite, je m'en souviens, bien, il y avait toutes sortes de phrases qui me fascinaient, du genre : « Est-ce que ta mère fait du vélo? » « Et ta sœur? » Il y avait aussi : « Il ne faut pas pousser mémé dans les bégonias. » Voilà, c'est mon heure, l'heure où chacun-chacune, la société entière vous pousse inexorablement dans l'allée.

Par prudence, je n'ai planté que des géraniums...

– Grande maline, va, tu te crois drôle.

Je sais que je ne le suis pas, pas du tout, je suis aussi dérangeante qu'une héroïne des *Nouveaux monstres* qui refuserait de se rendre et de faire une entrée décente dans l'asile qu'on lui a préparé.

– Inutile de te débattre, on t'aura au prochain tournant.

– Ils m'ont eue, bien sûr.

Au fond, c'est facile de nous avoir. Très facile. Trop facile. Si j'avais su... J'aurais sans doute fait la même chose. Que peut-on faire?

J'attends vos recettes, si vous êtes si malins. Non, vous n'êtes pas vraiment malins, juste un peu plus retors, habitués à habiller vos émotions des beaux mots brillants qui permettent

de sauver la face. Mais j'ai raté ma révolution culturelle et « sauver la face » ne m'importe guère.

Ce qui m'importe, voyez-vous, c'est de sauver mon âme. Ou de la perdre.

J'ai horreur de me plier à vos ordres quand je ne les trouve ni sages ni honorables.

– Vous n'avez pas su trouver les mots, les raisons qui auraient pu me convaincre.

Il faut pousser mémé dans les bégonias.

Je me trompe, la phrase était, je crois bien : « Il ne faut pas trop pousser mémé dans les bégonias. »

Enfin, en tout cas, j'y suis, j'y reste, dans les plates-bandes fleuries où vous vous imaginez que je vais passer tout ce temps qui me reste, des années et des années à piétiner, sagement...

Je ne serai pas plus sage dans ce grand âge qui m'attend que je ne le fus, autrefois, quand il fallait toujours attendre... pour atteindre les joies désirées.

Moralité de l'histoire : on n'a jamais l'âge qu'il faut, en ce bas monde.

– Je vais tâcher de m'y faire.

Comment faire pour accepter toutes ces limites, ces barrières. Tant de frontières en ces nouveaux pays qu'il nous faut désormais traverser. Le monde semble s'être rétréci, soudainement.

Pour nous seuls, évidemment, nous les nouveaux vieux – comme on disait autrefois : les nouveaux riches.

La nouvelle vieille que je suis devenue – presque du jour au lendemain, ma foi – n'en finit pas de gigoter d'indécente façon.

Ainsi, il ne nous restera rien de ce qui donnait sa saveur à la petite vie quotidienne.

Je refuse de comprendre leurs longs discours en langue de bois. Vous allez insinuer que je suis sans doute devenue

sourde, par-dessus le marché. C'est complètement faux. Au contraire, à force de vous entendre chuchoter dans mon dos, j'ai aiguisé mes oreilles comme on affûterait de vieux couteaux.

Voilà longtemps que je vous guette pendant que vous m'épiez.

J'ai été trop longue à comprendre, surtout à tirer les inévitables conséquences de vos trop longs discours. Il faut dire que je ne suis pas méfiante de nature; je me suis laissé duper par vos efforts de rhétorique. Tant de beaux mots forgés pour notre seul usage.

Parfois, cela sonnait comme dans l'*Illiade*.

Je n'exagère pas. Nous aussi, nous avons notre « aurore aux doigts de rose », nous, ces « aînés » vivant « le bel âge », nous, affublés d'épithètes guerrières, transformés à la moindre velléité de manifestation pacifique en « panthères grises ».

Je ne veux pas me transformer en panthère, ni en douce aînée, je ne veux ni les griffes ni le tricot. J'aurais tout simplement voulu continuer à faire le travail que j'aimais, que je croyais savoir faire, aussi bien aujourd'hui qu'hier.

« Si tu t'imagines, fillette, fillette, si tu t'imagines. » Je ne me suis jamais rien imaginé de la sorte. J'ai renoncé, voilà longtemps, très longtemps, aux bras et aux jambes nus, aux décolletés, aux jupettes ultracourtes. Pour l'apparence de la jeunesse, je serais d'accord avec vous. Rien de plus fou, de plus indécent même, que ces forcenées de l'aérobique, ces militantes du corps qui lui imposent d'ahurissantes prouesses. En pure perte, évidemment, car il y a toujours, comme dans un bon suspense, quelque indice incriminant : une main, le pied, tout! vous dis-je.

Mais j'avais cru que nous conserverions néanmoins quelques droits à l'existence et non pas à une pure vie végétative.

Car s'il ne s'agit que de « devenir légume » comme disent les jeunes, pouce! je ne joue plus.

Je n'ai rien contre les légumes, remarquez-le bien, rien du tout, je les préfère même à la viande. Déjà, enfant, petite et mauvaise mangeuse, j'aimais surtout la soupe et les épinards. Mais il ne s'agit pas de cela, je vous assure. Pouce! je ne joue plus et je n'ai jamais aimé jouer, même enfant, surtout enfant. « Et dans une longue enfance, elle l'aurait fait vieillir. » L'enfance fut interminable et tous les dimanches aussi alors qu'il fallait à tout prix, occuper les adultes qui se régalaient de jouer au loto, à la belote. Mon Dieu! que les parents aimaient jouer et nous leur fournissions un excellent alibi pour perdre des heures à faire semblant de jouer avec et pour nous.

Moi, j'avais hâte au lundi, à l'école.

J'étais cette enfant perverse qu'on appelle une bonne élève. C'est pour cela, sans doute, que j'ai tant aimé ce métier de prof d'où l'on veut me chasser aujourd'hui. Cela fait des années que tous cherchent à nous y préparer, à cette retraite dorée. Il y a même des cours pour cela. Et les bonnes âmes y vont docilement. Selon leurs goûts, on leur enseigne toutes sortes de bébelles qui, à moi, ne serviraient à rien.

Je vous assure que je ne suis pas sourde, mais depuis des années je me suis concentrée pour ne rien entendre de ces fadaïses. Je ne voulais pas entendre, comme je refuse, depuis toujours, de feuilleter des revues pornos ou de voir des films égrillards. Cela ne m'intéresse tout simplement pas. Et je ne veux pas comprendre ce monde dans lequel je vis, bien mal, bien malgré moi.

Donc, vous avez décidé que le temps, le temps des cerises, le temps de la vraie vie était passé.

Il me faudra plus que des cours, croyez-moi, sur l'art de bien gérer son budget pour que je me résigne à me réfugier dans la niche que vous m'avez assignée.

Je me vante sans doute, comme un enfant chantant dans le noir pour se rassurer et laisser savoir à ceux qui l'entourent qu'il n'a pas peur, qu'il ne craint rien et que c'est par pur plaisir qu'il se promène ainsi par les nuits sans lune.

Je ne me promène guère. J'ai fini par signer les papiers qui me déposaient de ma raison d'être. J'ai signé, comme pendant la guerre, certains devaient se résigner à « parler ».

Moi, je n'avais personne à trahir, sinon moi. Je ne pouvais plus avoir le courage de faire ma fraîche, celle qui ne craint pas d'être la « voleuse de jobs », la vieille qui ne cède pas sa place aux jeunes, éternellement.

Je suis donc allée chercher ma médaille, en souriant.

Certes, la cérémonie était plus plate que celle des *Comices agricoles*. Contre mauvaise fortune, bon cœur.

En ce jour de juin, il faisait anormalement chaud et l'on suffoquait dans le grand hall d'honneur. La fournée des futurs retraités était imposante – je veux dire par le nombre car, pour l'apparence... Où étaient les rituels d'antan? Passés à la naphthaline sans doute les grands atours d'autrefois, ces toges éclatantes, satin rouge ou ciel, bordures d'hermine et tout le tralala autrefois requis. « Mais où sont les neiges d'antan? »

La fournée des collègues – au moins une centaine, si je ne m'abuse – avait opté pour des tenues légères et décontractées. Chacun avait dû se dire que puisque c'était le monde des loisirs qui lui était offert et ouvert, il fallait commencer aussitôt.

Donc, une centaine de profs avec épouse – ou l'inverse – avaient sagement pris place à de petites tables. Heureusement, il n'y eut pas de discours, ou si peu.

Puis, chacun son tour, quasiment au pas de course, on allait chercher sa médaille. Poignée de main du recteur, aussitôt prise en photo, et hop! au suivant. Quelquefois, mais rarement, un bisou. Et hop! à la suivante.

Moi, je m'étais habillée déceimment – entendez par là que je n'étais pas jambes nues et que j'avais choisi une tenue en noir et blanc très demi-deuil. Je me sentais ainsi – aussi.

Comment pavoiser en ce jour, même avec une si lourde médaille – aussi laide que lourde – ou l'inverse!

Donc, me voilà médaillée. Si j'étais optimiste, je pourrais me dire que j'ai bien de la veine, je pars à point. Que les autres se débrouillent. Et je ne pars pas seule... Certes non... Il y en a partout de semblables hécatombes d'infirmières, d'institutrices. Certes, on fait de la place.

Me voilà donc dans ce nouveau monde qui ne me semble guère correspondre à ce que j'attendais.

– Cela vous apprendra à rêver, ma fille, comme une niaise.

À part moi, je me dis qu'il me faudra réapprendre à rêver, justement. Cela demandera de l'imagination. Après les beaux grands rêves d'été, il va falloir construire d'autres utopies.

J'ai bien peur d'être contrainte de sombrer dans la science-fiction et c'est un genre de littérature que je n'aime guère.

Mais il faut croire que seule cette nouvelle fiction d'une vie après la mort permettra de rêver que l'on peut éviter ce naufrage de la vieillesse.

En attendant, l'été est exceptionnellement chaud. Les géraniums que j'ai plantés au début du printemps sont presque aussi gros que des choux-fleurs.

Quant aux bégonias, je pense encore qu'il ne faudrait pas trop y pousser toutes les mémés de mon âge.

On ne sait jamais, voyez-vous. Rappelez-vous de la fable et qu'on a souvent besoin d'un plus petit et plus vieux que soi...



YVES BEAUCHEMIN  
DE L'ACADÉMIE DES LETTRES DU QUÉBEC

## *Tranchemontagne*

VERS LE MILIEU DU PRINTEMPS de 1991, Alphonse Tranchemontagne, un commerçant de cinquante-neuf ans qui s'était enrichi dans le café, décida un bon matin, tout en se rasant, de consacrer désormais sa vie à faire le bien. Il se retrouva bientôt dans une situation étrange.

L'affaire avait débuté d'une façon anodine. Depuis quelque temps, il se sentait mécontent de lui-même et de la vie en général, sans pouvoir mettre le doigt sur la cause de son insatisfaction. Pourtant tout baignait dans l'huile chez *Délicaf*, la société de pause-café qu'il avait fondée trente ans plus tôt; sa fille et ses deux garçons s'acquittaient bien de leurs fonctions, les clients ne se plaignaient pas trop, aucun chèque sans provision n'était apparu depuis trois semaines (chose rare) et l'exercice financier s'achevait avec un joli profit. Malgré tout, chaque jour il arrivait maussade et fatigué au bureau et restait de longs moments assis dans la cuisinette à boire café sur café pour essayer de se donner un peu d'entrain.

– Vous n'avez pas l'air dans votre assiette, patron, lui dit un matin François, le livreur, debout, tasse en main, devant la machine à *espresso*.

---

Premier chapitre d'un roman à paraître.

Alphonse Tranchemontagne fixa le front dégarni de son employé, tandis que la machine poussait son chuintement colérique et ne répondit rien; il n'aurait d'ailleurs su quoi dire.

— Papa, tu n'as pas très bonne mine depuis quelque temps, remarqua Antonin, son fils aîné, au cours de l'après-midi. Pourquoi n'irais-tu pas subir un petit examen à l'hôpital? On peut faire marcher la baraque sans aucun problème.

— Qu'est-ce que tu vas chercher là? répondit sèchement Tranchemontagne en agitant avec impatience la main droite à laquelle brillait une grosse chevalière en or ornée de ses initiales. Je me sens en pleine forme. Évidemment, je n'ai plus vingt ans. Mais je connais bien des gens de mon âge qui m'envient, mon garçon.

Son corps massif et bien bâti, qui occupait largement l'embrasure de la porte, semblait habité, en effet, par une vigueur peu commune.

Alphonse Tranchemontagne avait un front haut et bombé, presque sans rides, dégarni en un rigoureux demi-cercle, des traits robustes et plutôt agréables, un nez droit taillé dru, des sourcils noirs en touffes, la peau du visage un peu flasque mais rose et saine. Sa démarche pesante et ses larges mains, dont souvent il ne semblait pas trop savoir que faire, auraient pu lui donner l'air pataud. Mais sa voix forte et grave qui empruntait, quand il le fallait, la douceur la plus séductrice, et ses petits yeux bruns installés dans leur nid de chair grasse dénotaient l'intelligence et le calcul. Les yeux attiraient particulièrement l'attention. Le pétitement rusé et vaguement inquiet qui les animait jurait avec tout le reste et donnait l'impression qu'un lutin fantasque et quelque peu roublard s'était logé dans cette grande carcasse nourrie de rosbifs et de bons vins.

– Que veux-tu, Antonin, je suis fait pour durer, ajouta l'homme d'affaires, moqueur. J'ai l'impression que je serai encore en train de diriger cette boîte à quatre-vingt-dix ans.

Cependant, lorsqu'une heure plus tard un représentant du torrificateur *Aroma* s'étonna de la pâleur de son teint et lui demanda s'il avait maigri, l'homme d'affaires décida d'aller se reposer quelques jours à sa maison de campagne. Un peu de solitude et le grand air lui feraient du bien. Du reste, ses travaux de jardinage accusaient du retard.

Il alla trouver Marie-Louise, sa fille, qui travaillait à la comptabilité dans le bureau contigu au sien, et lui annonça sa décision :

– Je serai de retour lundi. J'avais un rendez-vous demain à la banque. Veux-tu le reporter?

– Bien sûr, papa, répondit-elle avec un grand sourire en l'enveloppant d'un regard affectueux. Reste plus longtemps, si tu veux, il n'y a rien qui presse. Tu as besoin de repos, je pense. Je te trouve les traits tirés.

Était-ce l'espèce de sollicitude maternelle qu'il lisait dans son regard ou la valse sirupeuse qui coulait de la radio? Il sentit comme un agacement, haussa les épaules et s'éloigna en grommelant.

– Allons, une autre qui me croit malade. Qu'est-ce que vous avez donc tous?

Il se glissa dans la Mercedes toute neuve qui l'attendait devant le bureau dans un chatolement de lueurs vertes, et le cuir des banquettes emplit ses narines d'un arôme profond, subtilement épicé, qui lui tira un léger sourire.

– Allons, ma belle bête, murmura-t-il amoureusement en tournant la clef d'allumage, emporte-moi loin d'ici, que je me nettoie la tête de toutes ces cochonneries.

Il se rendit à sa maison de la rue Davaar à Outremont, fit rapidement ses bagages, passa à l'épicerie et fila bientôt sur l'autoroute des Cantons de l'Est en direction de Mansonville; son chalet se trouvait à quelques kilomètres de la petite ville.

Quinze ans plus tôt, au moment de leur rupture, son ex-femme Josée y avait passé quelques mois en attendant le règlement de leur divorce. Grâce à leurs avocats, le combat avait été long, coûteux et féroce. Jamais il n'aurait cru pouvoir détester une femme avec cette intensité. Il y avait eu des jours où la haine l'empêchait presque de manger. Le procès terminé, son ex-femme avait sombré dans une longue dépression; on avait dû l'hospitaliser. Le temps avait passé, endormant peu à peu les blessures, atténuant les cicatrices. Ses rapports avec Josée, d'abord pénibles et réduits au minimum, avaient fini par devenir corrects, sans qu'on puisse parler, bien sûr, de réconciliation. Ou alors il s'agissait de cette réconciliation glacée qui scelle la mort d'un amour. À présent, il pensait à elle presque sans amertume. Il remerciait le destin que cette histoire ne l'ait pas éloigné de ses enfants dont, à vrai dire, il ne s'était jamais senti bien près. Chacun de son côté, les anciens époux avaient eu la sagesse, en effet, de les tenir loin de leurs querelles.

Il avait eu envie un moment de vendre le chalet, qui ravivait trop de souvenirs, puis y avait renoncé sous les protestations d'Antonin et de Marie-Louise et s'était contenté de le redécorer. Mais il n'y allait plus beaucoup, préférant les vacances à l'hôtel.

Ce soir-là, cependant, il avait hâte de s'y retrouver. Il avait l'impression qu'un bon ange l'attendait, que l'humeur curieusement maussade qui l'habitait depuis tant de jours finirait par se dissiper dans l'air pur et le silence.

Il atteignit le chemin du Cheval-qui-rue vers sept heures et arriva bientôt chez lui dans un état d'épuisement qu'il ne s'était jamais connu. Mais, comme à chaque fois, il eut un sourire de satisfaction à la vue de son chalet. C'était un grand édifice de bois à un étage, tout en pignons pointus, assis sur une butte au-dessus d'un large ruisseau et flanqué de deux énormes pins. La façade de cèdre verni, rosie par le soleil couchant, l'invitait avec bienveillance à venir se reposer. Il pénétra à l'intérieur, huma longuement les effluves du cèdre et s'assit sur le bras d'un fauteuil :

– Que c'est bon d'être ici, soupira-t-il avec délices. Je ne viens plus assez souvent.

Il glissa une portion de poulet à la king dans le four à micro-ondes, prit une douche, avala quelques bouchées, puis se rendit à son lit d'un pas traînant. La pluie s'était mise à tomber et résonnait sur le toit de tôle avec un crépitement monotone et réconfortant, qui l'amena doucement au sommeil.

À son réveil, le lendemain matin, il se sentit mieux. Après une longue promenade sur sa propriété, il se lança dans le jardinage. C'est à ce moment qu'un banal incident fit, sans qu'il le sache, basculer sa vie.

Il poussait lentement une brouettée de fumier vers son jardin lorsqu'un inconnu apparut dans l'allée en agitant la main et s'approcha :

– Bonjour, monsieur. Est-ce que je peux vous demander un coup de main?

L'homme était jeune, corpulent avec des joues roses et imberbes, de grands yeux bleus douceâtres à longs cils et une expression de candeur étonnée qui l'amusa.

– Qu'est-ce qui vous arrive, mon ami?

– Mon auto vient de s'enliser dans une courbe, tout près d'ici. Avec cette pluie qui nous est tombée dessus hier, les routes se sont toutes défoncées. Si vous pouviez juste me pousser un peu, je pense que j'arriverais à me dégager. Ça m'éviterait d'appeler une dépanneuse.

Tranchemontagne accepta volontiers (ça tombait bien, il avait chaussé de longues bottes) et les deux hommes se dirigèrent vers la route en échangeant les habituelles remarques sur les dégâts printaniers des chemins non pavés et l'incurie des autorités municipales.

Cent mètres à leur gauche, une petite Honda Civic beige clignotait tristement dans un lit de boue. La pluie de la veille, combinée au passage des camions-remorques chargés de billets, avait transformé une série de nids-de-poule en une sorte de piège à chars d'assaut.

Le quinquagénaire grimaça et passa rapidement la main sur son ventre :

– J'ai l'impression qu'on va avoir de la misère, mon ami.

– Vous croyez? Je suis arrivé à un poil de me déprendre tout à l'heure. Une bonne poussée, et je pense que ça va y être.

– Eh bien, allons-y, alors! soupira l'homme d'affaires.

Trois ans plus tôt, on l'avait opéré d'une petite hernie. Son chirurgien l'avait assuré qu'il pourrait s'adonner sans problème à des activités normales.

Il se pencha au-dessus de la roue arrière gauche du véhicule, la plus enlisée, tandis que le joufflu prenait place derrière le volant.

– Attendez que j'embraye, lança-t-il d'une voix pleine d'entrain, comme s'il s'agissait d'un jeu.

Un énorme giclement brunâtre s'éleva dans l'air et couvrit Tranchemontagne des pieds à la tête. Il dut enlever ses lunettes. Le conducteur, tout à son affaire, ne s'apercevait de rien et, après une pause, appuya de nouveau sur l'accélérateur. Il répéta ainsi plusieurs fois sa manœuvre. L'homme d'affaires, à demi aveuglé, forçait, suait, crachait, et l'auto ne bougeait pas.

— Minute! cria-t-il tout à coup, excédé. On n'arrive à rien. Je vais changer de côté.

Il s'arc-bouta à l'auto, attendit le coup d'accélérateur et déploya un suprême effort, bien décidé à ce que ce soit le dernier. Une brûlure foudroyante lui déchira le bas-ventre et il se retrouva assis dans la boue, le souffle coupé, enveloppé d'une myriade de points noirs qui dansaient avec frénésie.

— Ça va pas? Ça va pas? lui demanda une voix affolée, de plus en plus lointaine.

Il sentit qu'on le saisissait par les aisselles et qu'on le traînait quelque part; la douleur l'attaqua de nouveau, encore plus sauvage. Il poussa un hurlement et sa tête frappa contre le sol. Pendant quelques instants, il respira par courtes saccades, fixant les nuages qui tournoyaient dans le ciel pâle. Le froid de la terre pénétrait son dos. Le visage du joufflu, les traits tordus par l'effroi, apparut tout à coup au-dessus de lui :

— Qu'est-ce qui vous arrive, monsieur? Le cœur?

Tranchemontagne secoua la tête :

— Non. Ma hernie. Elle vient de ressortir.

Sa vision se clarifiait peu à peu. Il attendit un moment, puis demanda à son compagnon de l'aider à se relever. Cela prit beaucoup de temps.

— Si j'avais su... si j'avais su, s'excusait l'autre sans arrêt.

- C'était à moi de savoir, haleta Tranchemontagne agacé.

Le trajet entre la route et son chalet dura un quart d'heure. Il pensa ne jamais pouvoir monter les trois marches du perron. Son compagnon l'aida à se débarrasser de ses vêtements souillés. La chute ridicule de son pantalon sur ses chevilles les laissa tous deux insensibles. Ses jambes velues, dont un des mollets était marqué par une grande tache de vin, tremblaient. Quand il réussit à prendre enfin place dans un fauteuil du salon, le visage cramoisi, une protubérance inquiétante pressait contre son slip trempé de sueur.

- Merci, merci... À présent, pouvez-vous m'apporter le téléphone?

Il songea à demander l'aide d'un de ses enfants, puis se ravisa : ils avaient tous trop à faire. La douleur avait diminué et il aurait pu sans doute conduire, mais il craignait de se lancer seul dans un si long trajet.

- Je vais faire venir une ambulance... C'est la première fois de ma vie... Et vous, appelez une dépanneuse... Je crois que vous n'avez plus le choix.

L'inconnu continuait à tourner dans le salon en se confondant en excuses. Il lui apporta une débarbouillette pour s'éponger le visage, puis un verre d'eau, s'offrit à préparer du café, à ouvrir une fenêtre, à caler un coussin dans son dos. Tranchemontagne aspirait ardemment à son départ. Heureusement, la dépanneuse arriva la première.

- Non, non, je n'ai plus besoin de vous, assura l'homme d'affaires d'un ton impérieux. Je suis tout à fait remis, vous pouvez partir l'âme en paix. Je vous ai fait perdre assez de temps comme ça. Je vous demanderais tout simplement d'aller verrouiller mon auto et de m'apporter

mon cellulaire. C'est ça, merci, merci pour tout. Bonne chance!

L'homme sortit, puis entra de nouveau, une carte professionnelle entre le pouce et l'index :

– Promettez-moi de m'appeler pour me donner de vos nouvelles, sinon, je n'arriverai pas à dormir ce soir... Bien sûr, tout le monde sait qu'on meurt rarement d'une hernie, mais n'importe, ce n'est pas tous les jours que... Ah! quelle histoire! Allez, bonne chance, prenez soin de vous.

La porte se referma, le silence se fit. Tranchemontagne écouta un moment le bruissement du vent dans les arbres. Il se sentait mieux, vraiment mieux. Peut-être aurait-il pu se rendre lui-même jusqu'à Montréal, après tout?

– Et si ç'avait été mon cœur? se demanda-t-il tout à coup. À mon âge, c'est chose fréquente. Eh bien! j'aurais crevé dans la boue comme un rat d'égout.

Le salon aux murs de pin vernis devint glauque; la cheminée ressemblait à une gueule béante prête à l'avalier pour le réduire en cendres. Il trouva que l'ambulance mettait du temps.

Elle arriva un quart d'heure plus tard. On le glissa sur la civière comme un poupon. Un ambulancier fit le tour du chalet pour vérifier s'il n'y avait pas de fenêtres ouvertes ou d'appareils allumés, coupa l'eau, activa le système d'alarme et verrouilla les portes :

– Voilà, on est prêts à partir, monsieur, dit-il en lui remettant les clefs avec un sourire paternel qui jurait dans son jeune visage.

Le malade dormit pendant presque tout le trajet. De temps à autre, il se réveillait, l'esprit un peu confus, puis une secousse de colère le traversait :

– Imbécile! marmonnait-il. Qu'est-ce que t'as pensé d'aller forcer comme un bœuf après ce bazou?

Un peu avant d'arriver à Montréal, il téléphona à *Délicaf* puis tenta de joindre le chirurgien qui l'avait déjà opéré. Julien, tout énervé, l'attendait à l'urgence de l'Hôpital Notre-Dame où l'homme d'affaires avait demandé qu'on le transporte.

– Comment est-ce arrivé, papa? lui demanda-t-il, penché au-dessus de la civière qui filait dans un corridor.

– J'ai voulu faire le bon samaritain, et regarde maintenant où j'en suis! J'ai bien peur que ça soit pire que l'autre fois et que vous soyez obligés de vous passer de moi un bout de temps.

– Ne t'en fais pas, papa, ça va très bien comme ça, répondit l'autre étourdiment. Enfin, je veux dire... Il n'y a aucun problème à l'horizon pour l'instant, vois-tu, car Antonin et moi...

On venait d'arriver dans une grande salle encombré de patients. L'ambulancier rangea la civière près d'un mur et se dirigea vers un guichet, des feuilles à la main. Tranchemontagne fixait son fils avec tant de dureté que l'autre détourna le regard.

Il fouilla dans son portefeuille et lui tendit sa carte d'assurance-maladie :

– Occupe-toi de mon admission, veux-tu?

Une heure venait de passer et personne ne s'était encore occupé de lui. Julien s'efforçait de faire la conversation, mais les éructations et les crachements d'un vieil homme couché près d'eux rendaient la chose difficile.

– Écoute, va donc à tes affaires, ordonna enfin Tranchemontagne. Tu perds ton temps ici et ce n'est pas une bonne

place où le perdre. Je n'ai pas vraiment besoin de toi. Je vous téléphonerai.

Julien venait à peine de partir qu'un interne s'approcha de l'homme d'affaires, lui posa distraitement quelques questions, l'ausculta, puis s'éloigna d'une démarche saccadée, balançant les bras comme à la parade, le visage rouge et fatigué, l'air vaguement mécontent. Quelques minutes plus tard, une infirmière roulait la civière jusqu'à une cabine de consultation.

— Ah! docteur Belcourt! s'écria Tranchemontagne en voyant un grand homme massif qu'on aurait pu prendre pour un manoeuvre ou un déménageur déguisé en médecin, je suis content de vous voir!

L'autre fit un petit signe de tête, sourire en coin, jeta un coup d'œil dans un dossier, puis souleva la chemise d'hôpital de son patient et palpa son bas-ventre.

Tranchemontagne poussa un cri de douleur.

— Ouais... ce n'est pas très beau... Vous avez dû faire des folies. Comment vous sentez-vous?

— Comme un vieux sac crevé.

— Je vois, je vois. Faut réparer ça.

— Quand allez-vous m'opérer?

— J'ai peut-être une place demain. Que s'est-il passé?

Tranchemontagne allait raconter son histoire lorsqu'un interne pénétra dans la cabine et fit signe au médecin qui sortit aussitôt.

On ramena l'homme d'affaires dans la salle. Les élancements de son bas-ventre lui tiraient des grimaces. Soudain, ils cessèrent et une grande fatigue se répandit en lui. Quand il se réveilla, sa civière filait de nouveau dans un corridor, poussée par un Noir qui mâchait de la gomme en chantonnant.

Tranchemontagne le fixait par en-dessous, l'œil un peu révulsé. Vu sous cet angle, l'homme avait une allure imposante et hiératique comme s'il tenait son destin entre ses mains. Soudain, un large sourire à l'envers s'étendit sur son visage :

– Allez, détendez-vous monsieur, lança-t-il d'une voix onctueuse et guillerette, tout va bien aller, ce n'est rien du tout, votre affaire...

Il se retrouva bientôt dans une chambre à deux lits; une jeune patiente occupait le premier. À son arrivée, elle se retourna et se mit à le fixer.

Il s'efforça d'abord de ne pas la regarder, car sa vue le plongeait dans un malaise inexplicable, et choisit d'examiner plutôt l'extrémité d'une haute cheminée qu'on apercevait par la fenêtre. D'énormes nuages bleuâtres, aux circonvolutions compliquées, se déployaient avec une impassible lenteur au-dessus de la cheminée qui en prenait un air d'accablante insignifiance.

Alors la jeune femme bougea dans son lit et lui demanda d'une voix doucement plaintive pourquoi il se trouvait à l'hôpital. Tout en lui répondant, il l'examina. Elle avait à peine trente ans; son beau visage un peu amaigri, soigneusement maquillé (ce détail le frappa), laissait transparaître quelque chose de terrible, difficile à définir.

– Et vous, qu'est-ce qui vous amène ici? se résolut-il enfin à demander, surmontant son appréhension.

Elle était atteinte d'un cancer au cerveau, répondit-elle d'une voix égale; tous les soins possibles lui avaient été prodigués, mais il ne lui restait que peu de temps à vivre. Elle s'inquiétait pour ses deux jeunes enfants, se demandant ce qu'il adviendrait d'eux après sa mort.

– C'est mon plus grand souci, poursuivit-elle d'une voix triste et résignée. J'ai un bon mari, heureusement. Mais comment fera-t-il tout seul, le pauvre?

Tranchemontagne l'écoutait, silencieux, atterré, ne sachant que répondre. Comment consoler quelqu'un de sa mort prochaine? En l'entretenant sur l'au-delà? Mais quel au-delà? Le temps où il croyait au ciel était fini, hélas! depuis belle lurette. Tout ce qui lui restait de ses années de juvénile ferveur, c'était une médaille de la Sainte Vierge que sa mère lui avait donnée le jour de sa première communion et qu'il conservait dans un tiroir de sa commode avec de vieilles pièces de monnaie.

Il se mit à la questionner sur son passé. Elle s'anima un peu, sourit, parla du salon de coiffure qu'elle avait tenu pendant huit ans, raconta ses amours, puis décrivit longuement ses deux petits garçons, consolée pendant quelques instants par ces souvenirs d'un bonheur enfui. Soudain, elle s'arrêta, épuisée.

Au milieu de la nuit, elle se réveilla en sursaut. Après avoir tâtonné un peu dans l'obscurité, elle poussa un cri de terreur : elle ne voyait plus.

– Mon Dieu! balbutia-t-elle. Qu'est-ce qui se passe? Aidez-moi!

Tranchemontagne terrifié, appuya sur la sonnette. Une infirmière apparut, puis une deuxième; elles appelèrent le médecin de garde. Il tenta sans succès de la calmer, lui expliquant que sa cécité était causée par la pression d'une tumeur sur une partie du cerveau, que ce n'était sans doute que passer, que les médicaments allaient bientôt agir. On dut lui faire une injection.

Recroquevillé dans son lit, l'homme d'affaires suivait la scène en tremblant. On avait tiré un rideau pour le séparer de sa compagne. Il ne ferma plus l'œil de la nuit.

— *J'essaie* d'être raisonnable, murmurait la jeune femme à son mari accouru à son chevet. Mais c'est tellement difficile, tellement difficile, si tu savais...

Elle mourut au début de l'après-midi. Tranchemontagne se retrouva seul dans sa chambre. On lui avait annoncé dans la matinée qu'une urgence avait obligé de reporter son opération au lendemain. Il restait silencieux, l'œil hagard, avec un petit sourire effrayé sur les lèvres.

Ses enfants vinrent le visiter dans la soirée. Assis dans son lit, il leur racontait fiévreusement son horrible nuit lorsqu'il tourna de l'œil et piqua du nez vers le plancher, rat-trapé de justesse par Julien qui se trouvait en face de lui. Il fallut quelque temps pour le ranimer. Antonin, volontaire et rigoureux en tout, fit venir un médecin et exigea qu'on mette son père en observation. Marie-Louise l'approuvait de la tête en s'épongeant les yeux. Julien, affalé dans un fauteuil, avait l'air de prendre l'affaire avec une sorte de détachement amusé, mais sa mâchoire tremblait imperceptiblement, signe chez lui de désarroi.

Pendant les deux jours qui suivirent, Tranchemontagne resta perdu dans ses pensées; on n'arrivait pas à lui tirer trois mots de suite. Averti par les enfants, Raoul Marleau, son vieil ami, propriétaire de trois dépanneurs à Longueuil, se rendit un soir auprès de lui.

C'était un homme court et corpulent, aux gestes vifs, avec des cheveux gris en brosse, un menton carré et de larges oreilles poilues. Son visage affichait ordinairement une curieuse expression d'étonnement et de moquerie qui déconvenait tout d'abord ceux qui ne le connaissaient pas. Mais, à le fréquenter, on s'apercevait que ses manières un peu rudes et parfois bizarres cachaient un bon cœur et beaucoup

de jugement. Il travaillait dur, exigeant de ses subordonnés qu'ils en fassent autant, et considérait avec suspicion un employé qui ne manifestait aucun signe de fatigue. Sa narine gauche était affligée d'une verrue qu'il refusait de faire enlever, car il avait lu quelque part que l'opération pouvait déclencher un cancer. Il collectionnait les cravates. Son entourage se gaussait de cette passion qui s'était emparée de lui vingt ans plus tôt et qui lui avait coûté une petite fortune. Il en possédait au-delà de mille et l'achat de l'une d'elles, taillée dans une redingote ayant appartenu à Louis XVI, avait failli lui causer des embarras financiers.

Ce soir-là, voulant distraire son ami, il arborait sa dernière acquisition, une cravate de satin à motif d'ondoyantes et luxurieuses sirènes, achetée pour trois fois rien dans une friperie du boulevard Taschereau.

— Et alors? comment la trouves-tu, Alphonse? fit-il en lui mettant la cravate sous le nez. Est-ce que ces jolies bonnes femmes à écailles ne te réchauffent pas un peu le fond de l'âme? Est-ce qu'elles ne te donnent pas envie de donner un petit coup de queue?

Pour toute réponse, le malade lui adressa une moue dégoûtée.

— Bon, je vois que ça ne file pas. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle tu te trouves ici. Je remballe mes folies. Que se passe-t-il? Que t'est-il arrivé? On m'a parlé d'une hernie, puis d'autre chose. Tu as subi un choc nerveux, c'est bien ça?

Tranchemontagne accablé, haussa les épaules. Alors Raoul Marleau, pour tenter de le dérider, décida de se charger lui-même de la conversation et se mit à lui raconter sa journée, puis celle d'avant, et se lança enfin dans la description d'un

incident survenu deux semaines plus tôt à l'un de ses dépanneurs, pour s'apercevoir bientôt qu'il aurait pu tout aussi bien parler à une mouche.

— Mais à quoi penses-tu donc, à la fin, Alphonse? s'écria-t-il, excédé par le mutisme de son ami. Depuis que je suis dans cette chambre, j'ai l'impression d'être une patère ou une poignée de tiroir.

L'homme d'affaires eut un sourire sibyllin, vaguement dédaigneux, et ouvrit enfin la bouche :

— Je pense à ma vie.

— Ah bon! C'est très bien, ça, on ne le fait jamais assez, mais enfin, il faut respecter certaines règles, non? Il me semble que la politesse demanderait que... Enfin... Et comment la trouves-tu, ta vie?

— Je ne sais pas... Je ne sais plus rien... D'avoir vu cette femme... et si douce, si gentille... Nous ne sommes rien, mon vieux, moins que rien, des miettes, des morceaux de chiffons emportés par le vent... Et aussi, ne l'oublions pas, des criminels... Oui, des criminels! tous tant que nous sommes! Quelle farce! quelle farce! répéta-t-il avec un rire amer.

— Ma foi, il délire, pensa l'autre, ahuri.

Tranchemontagne se dressa alors dans son lit, l'œil dilaté et rempli d'une froide angoisse, comme pris brusquement d'un accès de fièvre :

— Écoute, Raoul, laisse-moi t'expliquer. J'ai à mon chalet une nappe de toile cirée à motif de fleurs... Un vrai fouillis de fleurs multicolores... Mais, justement, à cause de toutes ces fleurs, on ne peut jamais savoir si elle est propre ou sale. En fait, elle a toujours l'air propre et brille doucement comme un petit jardin qu'on aurait passé au vernis, c'est très plaisant pour les yeux. Mais en lui donnant un

coup de torchon, on ramasse parfois des tas de petites saloperies, des miettes de pain, de la confiture séchée, des gouttes de graisse figée, une épluchure, un fragment de viande...

Il garda le silence un moment devant son ami stupéfait, puis :

– Eh bien, depuis quelque temps, je trouve que je ressemble à cette nappe, vois-tu. Comme ça, à première vue, j'ai l'air d'un type bien, très bien même, homme d'affaires respectable, bon père, bon citoyen, etc., mais, dans le fond de moi-même, il y a plein de saloperies... un vrai dépotoir!

Raoul Marleau se racla la gorge à plusieurs reprises, se pinça fortement le bout du nez, puis, s'avançant d'un pas, posa la main sur l'épaule de son ami :

– As-tu parlé de ces choses à un médecin, Alphonse?

– À un médecin? Pourquoi un médecin? Tu me crois fou, toi aussi?

– Je crois, mon vieux, que tu traverses une mauvaise passe et que tu devrais en consulter un.

– Allons donc! J'ai autant besoin de consultation que d'une jambe de bois. Est-ce qu'un médecin va pouvoir m'enlever toutes ces saloperies que j'ai en moi et qui m'empoisonnent? Est-ce qu'il pourrait me donner un autre passé, réparer le mal que j'ai fait tout du long de ma vie?

– Mais, mon pauvre ami, qu'est-ce que tu vas chercher là? Qui n'a rien à se reprocher, dis-moi? Les saints ne courent pas les rues, sinon on le saurait. Tu veux devenir un saint? C'est bien, vraiment très bien, quoiqu'un peu surprenant, je dois te l'avouer. Mais garde ton calme, je t'en prie. Tu es en train de perdre la tête! Cela va te faire commettre toutes sortes de sottises.

L'autre s'était recouché et secouait la tête d'un air dégoûté.

Inquiet, Marleau téléphona le lendemain au docteur Belcourt mais ne réussit pas à le joindre. Alors, il appela Antonin chez *Délicaf*.

— Papa est fatigué depuis quelque temps, répondit l'autre froidement. Cette hernie, plus l'histoire de cette pauvre femme, n'ont rien arrangé, mais je suis sûr qu'un peu de repos le remettra sur le piton. Nous nous occupons de lui. Ne vous faites pas de souci.

Les examens demandés par Antonin ne révélèrent aucun problème majeur chez son père.

— Je vous opère demain matin, lui annonça le docteur Belcourt en faisant irruption dans sa chambre vers la fin de la matinée. Vous pourrez sortir en fin de journée.

— En fin de journée? s'étonna Tranchemontagne. Mais je ne pourrai pas mettre un pied devant l'autre.

Le médecin souleva ses lourdes épaules :

— Que voulez-vous? Virage ambulatoire oblige. C'est un miracle, croyez-moi, qu'on vous ait gardé si longtemps. Vous avez de la famille, non? Ils veilleront sur vous.

Tranchemontagne allait s'assoupir lorsqu'il aperçut dans l'embrasure de la porte, immobile et tenant à la main une petite boîte blanche enrubannée, l'automobiliste embourbé qui l'avait, sans le vouloir, mis dans une si fâcheuse situation.

Le visiteur le regardait, sans dire un mot. Son visage poupin avait rosi sous l'effet de l'émotion et ses longs cils battaient à toute vitesse. Il était visiblement consterné par l'aspect du malade.

— Je suis venu pour m'excuser encore une fois, balbutia-t-il en s'avançant, et aussi... pour vous apporter ceci.

Il lui tendit la boîte.

– Vous excuser de quoi? grogna l'homme d'affaires. C'est moi l'imbécile qui n'ai pas été fichu de me rappeler que ce vieux sac pouvait péter à tout moment.

Et il passa la main sur son ventre d'un air dégoûté.

– Et puis, j'ai bien le droit de rendre service à qui me plaît, continua-t-il sans paraître remarquer l'enchaînement un peu bizarre de ses idées. Quant aux conséquences, ça me regarde. Assoyez-vous, je vous prie. Et merci pour le cadeau. Ce n'était pas la peine, vraiment.

Il déposa la boîte près de lui et sembla l'oublier. L'homme, de plus en plus troublé et confus, tira vers lui une chaise de plastique aux pattes en métal, s'assit et posa les mains sur les genoux. Manifestement, il n'avait rien à dire et les efforts qu'il déployait pour trouver un sujet de conversation ne faisaient qu'accentuer son expression un peu niaise.

– Eh bien! je suis content de vous voir, fit Tranchemontagne, apitoyé soudain par son malaise. Rappelez-moi votre nom.

– Je m'appelle Boris Béland.

– Que faites-vous dans la vie, monsieur Béland?

– Je suis pâtissier chez Rolland à Longueuil. J'y travaille depuis sept mois. Je suis également plombier dans mes temps libres.

« Le genre de plombier, je suppose, pensa le malade, qui fait que les baignoires se vident sur les planchers. »

Mais l'homme avait trouvé son sujet et s'y lança comme dans une issue de secours. Il causait pâtisserie depuis plusieurs minutes lorsqu'il remarqua que l'œil de son interlocuteur avait pris un aspect légèrement vitreux et que sa tête dodelinait comme celle d'une personne en train de lutter contre le sommeil.

– Je vous fatigue! s'écria-t-il en se levant d'un bond et la chaise alla frapper durement contre le mur. Permettez-moi de m'en aller, vous avez besoin de repos.

Il secoua la main du malade en lui prodiguant des vœux de prompt rétablissement, fit trois petits pas à reculons, pivota sur lui-même et buta contre une infirmière qui laissa échapper un cri de douleur.

– Pardon, pardon, excusez-moi, balbutia-t-il, cramoisi, et il disparut.

Peu après son départ, Tranchemontagne ouvrit la boîte enrubannée. Elle contenait des chocolats. Il en mangea deux. Après quelques minutes, un violent mal de tête s'empara de lui, accompagné de nausées. Vers deux heures, comme son état ne s'améliorait pas, un interne appelé auprès de lui parla de reporter l'opération pour le soumettre à de nouveaux examens.

– Ce sont ces maudits chocolats, ne cessait de murmurer le malade, on m'a empoisonné...

L'interne sourit :

– On ne voit ça que dans les romans, monsieur... Et encore, dans les mauvais...

Mais vers six heures, il était suffisamment rétabli pour qu'on abandonne l'idée de remettre l'intervention à plus tard.

HERMÉNÉGILDE CHIASSON

## *Répertoire*

la monnaie d'une pièce pour les mendiants  
cet homme les bras en croix sous la pluie  
souviens-toi de l'avoir croisé dans un quartier riche  
l'eau surgissait du sol s'écoulant sur le granit noir  
peut-être est-il encore là à la croisée du malheur

o o o

un morceau de glace pulvérisé dans le pare-brise  
un météorite géant vient de frapper la terre  
tous les pays en alerte constante  
les dinosaures relèvent la tête le long des gratte-ciel  
faire comme si tout était prévisible

o o o

une tête en glaise sur une colonne de bois  
à la longue les yeux se sont refermés  
le bras fatigué lui aussi s'incline  
tant d'années tant d'espoirs vaincus  
plus tard quand ils verront sauront-ils

o o o

un livre dans une enveloppe brune  
la première pensée comme la meilleure de toutes  
ses pistes de chasseur tandis qu'elle dormait  
des aveux lacérants et une blessure conséquente  
le silence rompu et la neige qui tombait si fort

o o o

une paire de gants en cuir rouge  
sous le manteau l'univers des départs  
les mains qui dépassent et le sang qui fonce sous la soie  
l'univers tout bleu d'un regard similaire  
et le soleil lui où est-il donc passé

o o o

des rideaux japonais  
un ultime cadeau un ultime adieu  
enfin seul enfin fou enfin libre  
le ciel à perte de vue  
ses yeux bleus

o o o

une étiquette en caoutchouc  
enlever du visage le masque de l'identité  
revoir ce qui se révèle ce qui se refait  
inutile de penser autrement  
la peur profonde d'être rendu à soi-même

o o o

des miettes de pain dans une bouteille d'eau  
une autre fois le monde se remet à tourner  
sans savoir sans autre désir que cette source  
cet appel vague et lointain comme l'univers  
j'aurai tant aimé connaître la fin de l'histoire

o o o

une veste grise  
je me souviens de la couleur et de son odeur saturée  
les champs à perte de vue et ma mère belle et stricte  
les vêtements neufs et les premières lettres tracées  
je me souviens encore de cette interminable folie

o o o

des clochettes au-dessus d'une porte  
le vent frais d'un printemps factice  
il la voyait s'arrêter pour prendre note de la chanson  
la nuit si bleue dans son tintement d'argent  
le désordre de nos vies en désordre

o o o

un tube de dentifrice presque vide  
le soleil se lève éblouissant dans la froidure  
moi qui n'ai jamais su comment pouvais-je deviner  
quelqu'un te remet le bandeau sur les yeux  
et la rivière sort de son lit avec toi

o o o

un bout de câble de fibres optiques  
des conversations d'une extrême solitude  
s'imaginant fragile et tassé dans le nerf du monde  
vulnérables sous l'enveloppe incertaine  
même les injures finiront par passer

o o o

un manteau brodé de soie rouge  
le sourire franc et tenace et direct et digne  
la volonté inflexible d'être arrivé au bon moment  
la hache de guerre est enterrée dans la tête  
l'armure éraflant le bout des seins

o o o

un timbre marquant l'année du tigre  
un soir contre un mur dans une ville étrangère  
un animal saute sur elle sourit dans l'encre bleu  
une cicatrice invisible sinon des yeux du cœur  
c'est arrivé cette année-là par hasard

o o o

un biscuit de fortune  
la rivière qui coule autour de son visage  
les plaques tectoniques qu'il entend grincer sous sa chaise  
l'odeur du silence s'étendant sur la glace  
le monde reste à voir

o o o

le gyrophare bleu d'un camion de déneigement  
de la neige ondoyant un voile de soie éternelle  
l'ange des tempêtes survolant un building blanc  
une mélodie coincée dans la chaleur d'un hiver  
tes yeux dans le frimas mon cœur mort de rage

o o o

52 instructions pour réparer un cœur brisé  
célébrer l'anniversaire de sa peine  
garder une escouade d'amis  
prendre la solitude dans ses bras  
brasser les cartes couper et faire un souhait

o o o

de l'écorce de bouleau dans un poêle à bois  
au loin le spectre d'une ville au-dessus de l'ennui  
c'est moscou c'est montréal c'est moncton  
et le monde se répète et le monde nous ressemble  
un monologue interminable de nostalgie

o o o

un cœur découpé dans une feuille de métal  
le champ en est parsemé il en pleut dans la terre  
vous pourrez les remiser dans votre poche  
ils s'enfonceront dans vos doigts le sang jaillira  
un ange les reprendra pour en faire du bleu

o o o

les feuilles séchées d'une plante moribonde  
le jour écarte ses rideaux le bleu impeccable  
une autre fois ouvrir la bouche  
la nuit les oiseaux les arbres se sont envolés  
je ne verrai plus tes seins ma chance enfuie

o o o

un ticket de stationnement  
là-bas sous un feuillage d'ombre  
les serpents chassés d'entre les pierres  
elle boit elle paye et elle refait leurs gestes  
j'ai la grippe et un fleuve se creuse entre nous

o o o

une tour eiffel en cure-dents  
une ferveur immonde dans une cathédrale à faire peur  
la brise du soir une balle perdue et ça y est  
le recommencement constant des fragilités  
ici aussi le bois s'applique à imiter le métal

o o o

un jupon de soie noire  
la peau tendue sous le tissu  
un paysage soumis aux caprices du souffle  
imprévisible l'orage dévalant les cataractes  
ce reflet noyé dans l'ivresse

o o o

des livres empilés dans une armoire de verre  
le repaire de l'ogre ses yeux rabougris et malheureux  
elle avait déposé sa beauté tout près de lui  
le grognement de celui qui faisait trembler les arbres  
personne ne lit plus ces livres que par devoir

o o o

du rouge à lèvres sur la bouche d'une adolescente  
la robe noire moulante et toutes ces nuits d'amour  
les passions soulevées et les désirs impondérables  
la vie sortira de son lit pour promulguer ce sourire  
derrière le comptoir sa bouche une fontaine rieuse

o o o

des bonbons au goût de citron-menthe  
la voix éraillée dans le gravier fiévreux  
à table ils buvaient leur hargne à crédit  
quelqu'un passa qui leur donna l'heure  
ils comprirent alors les progrès du mal

o o o

des accents déplacés sur un texte français  
étranger dans un monde en déplacement  
la rage déplaisante de ceux qui minorisent  
étonné de constater le déploiement sourd  
la sensation déplorable de notre exclusion

o o o

des roses sculptées dans du bois  
une musique un raffinement une couleur  
l'odeur des rues fétides les objets rapportés d'exil  
lisant les journaux l'embarras de répondre aux questions  
tout ce qui meuble le vide absolu

o o o

des éclaboussures de peinture sur des souliers bleus  
la fois où il est tombé se fendant la paume de la main  
une photo d'elle en train de remettre ses chaussures  
le cœur rempli d'amour le corps séduit par ses yeux  
mais tout ça c'est du passé se dit-il en se retournant

o o o

un vase à fleurs en simili verre dépoli bleu  
venise sur ma tablette le bosphore cette rutilence  
les cheveux du titien ses nymphes grasses  
les bateaux le carnaval la peste les palais sur l'eau  
rougeur des tulipes obscènes dans la neige

AUDE

## ***L'homme au complet***

*Nous sommes banques de données  
de détails insignifiants, de souvenirs  
ressemelés.*

*Le corps est un scripteur opiniâtre.*

Laurier Veilleux  
*Précipité de la mémoire*

SIMON S'ÉVEILLE EN SURSAUT, un goût de métal dans la bouche, comme s'il venait tout juste d'en retirer le canon d'une arme. De la salive a coulé sur son menton. Il l'essuie avec le drap.

Jeudi dernier, à cinq heures du matin, il a cherché sa carotide du doigt et il y a appuyé la pointe d'une lame acérée jusqu'à ce qu'un peu de sang perle à son cou. C'est ainsi, lui a-t-on dit, que les femmes de *samurai* se tuaient, pour échapper au déshonneur ou à la capture. Elles se tranchaient la jugulaire avec un joli poignard de poche que leur mari leur avait offert et qu'elles traînaient toujours sur elles. Simon a seulement éraflé la peau, mais il a senti qu'il pourrait aller

---

Premier chapitre d'un roman qui paraîtra en septembre 1999 aux éditions XYZ.

plus loin, un jour, s'il le décidait. Il préfère envisager ce suicide de femme, le *jigai*, plutôt que l'effroyable *seppuku* des *samurai*. Le couteau toujours dans la main, il est resté longtemps immobile devant les grandes fenêtres donnant sur les arbres du cimetière Aoyama enveloppé de brume.

C'est toujours aux lueurs de l'aube, quand Simon n'a reçu aucun courrier électronique de la nuit, que de telles idées l'assaillent.

Depuis plus de trois semaines, il a installé son ordinateur sur une table mobile de telle sorte qu'il peut le déplacer à sa guise dans son grand studio. Il laisse l'appareil ouvert, même lorsqu'il sort. Ainsi, au retour, il peut tout de suite savoir s'il a reçu un message.

Quand il s'étend, il place le chariot du côté droit de son lit, tout près de lui. Lorsqu'il s'éveille, il ouvre les paupières, relève juste un peu la tête, et il sait.

Il est quatre heures et vingt-trois du matin, et il sait. Rien ne lui parviendra de chez Chloé, cette nuit encore.

Des mots surgissent en lui, qu'il laisse échapper de ses lèvres, à mi-voix, comme du vomi.

Sans se lever, Simon cherche à tâtons la bouteille posée par terre et il boit à même le goulot. Le whisky lui brûle aussitôt l'estomac et le remplit d'amertume. Il grimace.

Il se laisse retomber sur le lit et reste là, rigide, attendant de s'enfoncer de nouveau dans l'absence. Les yeux ouverts, il fixe le plafond en faisant des calculs compliqués mais sans objet, pour ne pas penser.

Puis, soudain, il se tourne brusquement vers la droite, jette un dernier coup d'œil à l'écran, plaque sa tête sur le matelas, et se pelotonne si étroitement qu'on dirait qu'il cherche à s'absorber lui-même. Mais aussitôt, des sanglots le secouent.

Simon se redresse, arrache le drap qui le couvre et se lève d'un bond.

Nu, il arpente le studio en comptant ses pas. Après chacune de ses crises de déambulation nocturne, il inscrit dans un carnet le nombre de pas qu'il a faits. Au bout de la nuit, il fait le calcul. Il évalue ainsi l'étendue de ses insomnies, même quand il sort pour marcher dans les rues de son quartier.

L'air est humide et chaud. Un crachin a commencé à s'écraser sur les vitres. Au loin, les inscriptions au néon, installées au sommet des édifices, ne sont plus que des taches de couleur qui transforment le paysage en toile de Borduas.

C'est la troisième saison des pluies que Simon vivra à Tōkyō. Un mois complet de déluge, d'humidité à cent pour cent, de moisissures partout, de surfaces poisseuses, de papiers et de livres gondolés, d'odeurs exacerbées et de corps moites en permanence.

À la mi-juillet, les pluies cesseront, mais tout restera comme mouillé sous l'intense chaleur qui fera monter du sol un léger brouillard. Ce dernier enveloppera chaque chose et chaque être d'un halo de fine vapeur.

Simon suffoque déjà. Il marche de long en large, le visage tourné vers les parois vitrées où tout est en train de se brouiller et de se diluer sous ses yeux.

Il revient s'asseoir sur le lit, note rapidement le nombre de ses pas dans le carnet sur sa table de chevet. Il approche ensuite l'ordinateur et adresse un bref message à Chloé. Il l'expédie aussitôt, puis il repousse le chariot et reprend sa marche.

Elle ne lui répondra pas. Elle ne lui répond plus. Même au téléphone. Il a déjà laissé en vain de nombreux messages dans sa boîte vocale. Il ne le fait plus. Et il lui arrive de moins en

moins souvent de lui envoyer ainsi quelques mots, par Internet, parce qu'il a l'impression de parler dans le vide. Écrire à Chloé relève maintenant de la fiction. Quand il est au plus mal, il croit même qu'il a inventé cette femme. Dans ces moments, il sort les deux photos d'elle qu'il a apportées avec lui.

Sur la première, Chloé est assise sur la rambarde de la galerie de sa maison, à la campagne. Elle a glissé ses pieds entre les barreaux et elle se balance, ce qui fait que son visage et le haut de son corps sont un peu flous. Ses cheveux sont aussi entraînés dans le mouvement. Elle rit aux éclats.

Sur la deuxième, elle est étendue dans l'herbe et elle dort. Ils avaient marché plusieurs heures dans la forêt et ils avaient fait l'amour dans une petite clairière. Chloé s'était ensuite endormie et Simon l'avait photographiée à son insu, de très près, pour essayer de capter sur son visage cette gravité présente aussi la première nuit où il l'avait rencontrée.

Il n'a jamais réussi à comprendre cette femme. Et maintenant, elle devient complètement évanescence.

Quand il est arrivé ici, il y a plus de deux ans, ils s'écrivaient chaque jour, sur Internet. Souvent même, ils se répondaient presque immédiatement. Entre les réponses, il y avait juste un léger décalage qui ressemblait au temps que prend le joueur d'échecs pour bien évaluer la situation et planifier avec soin sa stratégie, avant de bouger. Parce qu'il y avait de cela dans leurs échanges. Comme si, même aux antipodes, ils étaient incapables de mettre fin à ces discussions houleuses et obstinées dans lesquelles ils s'étaient enlisés, les années précédentes, et qui avaient contribué au départ de Simon.

Au fil du temps, ils se sont épuisés tous les deux dans ces échanges stériles et leurs communications ont fini par

s'espacer. Elles se sont enfin vidées de leur tension, mais en perdant, du même coup, l'intensité et l'intimité qui les animaient. Elles sont devenues peu à peu anecdotiques et banales.

Ils ont entretenu ce simulacre d'échange pendant quelques semaines. Et le silence a suivi, sans heurt, comme une évolution normale.

Puis, des mois plus tard, sans donner d'explications, Chloé s'est mise à envoyer à Simon des messages très courts, qu'il ne recevait que de nuit : « Parle-moi! », « Je t'en prie! », « Où es-tu? », « Je ne t'entends plus », « Pourquoi ne dis-tu rien? ».

Simon, surpris, s'est d'abord inquiété. Il a recommencé à lui écrire, mais elle ne semblait pas recevoir ses réponses.

Il en a conclu qu'il s'agissait d'un problème technique. Il a donc fait vérifier son ordinateur et sa connexion Internet. Mais ses envois ne semblaient toujours pas parvenir à Chloé.

Il a tenté de rejoindre Chloé au téléphone, mais il tombait chaque fois sur sa boîte vocale et, malgré les messages qu'il lui laissait, elle ne retournait jamais ses appels.

Ce n'est que lorsqu'elle lui a écrit : « Qui es-tu? », qu'il a compris qu'il s'agissait d'autre chose, d'une nouvelle stratégie de Chloé. Elle voulait amener Simon sur une longueur d'onde où il avait toujours refusé d'aller avec elle.

Agacé, il l'a sommée de cesser ce jeu. Mais les messages continuaient d'affluer chez lui, énigmatiques et inquiétants, à sens unique et sans réciprocité possible, comme si Chloé était perdue dans l'espace et qu'elle lançait à Simon, de plus en plus loin, ses derniers appels de détresse.

Un matin, lorsque Simon s'est levé et qu'il s'est rendu jusqu'à son ordinateur, encore placé sur son bureau à cette

époque, il n'y avait aucun message. Les jours suivants non plus.

Le jeu avait pris fin.

Simon attendait ce moment depuis longtemps. Mais, au bout de quelques jours, au lieu de se sentir enfin libre, comme il l'aurait cru, il s'est senti totalement abandonné.

Pendant des semaines, il n'a plus rien reçu de Chloé qui semblait avoir péri, corps et biens, quelque part, engouffrée dans un trou noir.

Au bout d'un certain temps, contre toute logique, Simon a cherché à rétablir le contact en lui envoyant, à son tour, des questions laconiques : « Que t'arrive-t-il? », « Es-tu malade? », « Pourquoi ne réponds-tu pas? », « À quoi joues-tu, au juste? », « Qu'est-ce que tu attends de moi? » Plusieurs fois par nuit, il laissait aussi des messages dans sa boîte vocale.

Un jour, il a demandé à l'un de ses associés, à Montréal, d'aller voir Chloé, chez elle.

Quand Simon a su qu'elle allait bien, mais qu'elle refusait d'entrer en contact avec lui, l'inquiétude a aussitôt cédé le pas à la rage.

Simon s'est tu, décidé à rompre pour de bon.

Malgré cela, pendant les semaines qui ont suivi, il n'a pas fermé son ordinateur une seule fois, au cas où Chloé se serait ravisée. Et il était incapable de s'empêcher de jeter un rapide coup d'œil à l'écran, lorsqu'il passait non loin.

Or, une nuit, Simon a reçu les deux premières pages d'un récit qui n'avait, semblait-il, rien à voir avec lui ou avec Chloé. Le texte avait un titre, *Sous scellés*, et il finissait au beau milieu d'une phrase. On aurait dit le début d'un roman qui se passait à Montréal, vers 1920. Les personnages étaient un importateur, M. Drouin, et son jeune commis, Gérard.

L'envoi venait de chez Chloé, mais il s'agissait vraisemblablement d'une erreur que cette dernière aurait commise lors de la sélection du destinataire dans son carnet d'adresses. Elle avait un ami écrivain qui lui envoyait parfois ses textes pour qu'elle les lise et les lui retourne annotés.

Mais les nuits suivantes, d'autres pages sont parvenues à Simon et il a tôt fait de comprendre que cette histoire, qui avait effectivement toutes les allures d'un roman, le concernait personnellement : elle racontait la vie de son père, Gérard.

Cela n'avait aucun sens. Simon n'avait jamais parlé de son père à Chloé.

De plus, chaque nouvelle page ajoutait des détails dont Simon lui-même ignorait tout. Il ne reconnaissait que quelques grandes lignes de ce récit. Son père n'avait jamais été bavard et Simon ne savait presque rien de son passé.

En fait, Gérard n'avait véritablement parlé de lui à son fils que dans les dernières heures de sa vie.

Mais pendant que son père mourant lui parlait, Simon s'était mis à compter et à recompter les tuiles du plancher de la chambre et il ne l'avait pas écouté.



CLAIRE MARTIN

## *Histoire enveloppée*

– Mademoiselle Augustine? Allô?

– C'est moi, oui. Qui parle?

À ce moment précis, beaucoup de choses viennent de basculer.

– Vous ne me connaissez pas, mais on m'a dit que vous cherchiez du travail, que vous veniez de terminer vos études, est-ce vrai? et que vous seriez prête à accepter...

– Bien sûr. Ce serait pour quoi?

– Ce serait dans le bureau de... comment vous dire? d'un homme politique, vous voyez? Je ne puis vous en révéler davantage pour le moment. Venez me rencontrer et vous saurez tout. Si cela vous convient, ce sera très bien payé.

Pour un travail très bien payé, Augustine serait prête à faire beaucoup d'effort. Il n'y a qu'à demander. Mais elle connaît ses atouts. Elle a de beaux yeux qu'elle sait faire reluire, elle parle plusieurs langues, elle n'est pas trop grosse et pas trop maigre, juste un peu coussinée, elle est brillante et cynique, ambitieuse, et puis, curieusement, un peu sentimentale par là-dessus. Sans savoir ce qu'on lui demandera, elle

---

Nouvelle extraite d'un recueil à paraître sous peu aux éditions l'Instant même sous le titre *Toute la vie*.

est sûre de pouvoir faire l'affaire. Aussi a-t-elle écouté docilement, le lendemain, les instructions qu'il lui a données. Et pourtant, pourtant, cet homme qui lui expose, point par point, en quoi son travail consistera, il fait un peu peur. Il a un visage glacé, des yeux terribles qui la regardent sans ciller et qui lui interdisent de se servir de ses yeux à elle comme elle sait le faire. Elle était prête à se montrer reconnaissante, là, tout de suite, c'est la loi coutumière. Il ricane et elle est si humiliée qu'elle a grande envie de dire non... mais quand elle entend les chiffres!

– Bien entendu, vous aurez le salaire inhérent à votre travail, ce qui ne nous regarde pas. Votre bonus ne vous sera versé qu'une fois le succès obtenu. Vous êtes bien d'accord?

– Oui, monsieur. Je commencerai quand?

– Allez d'abord vous présenter et arrangez-vous pour être acceptée. Vous verrez le chef du personnel. Mais attention! pas de ces yeux-là. Vous éteignez ça. Avec le chef du personnel, de la tenue. Il ne faudrait pas qu'on passe pour ramasser les restes.

Qui « on »? Quelqu'un qui va vouloir la ramasser, c'est sûr, mais en premier. Enfin, en premier dans le bureau. Un homme politique? Il est peut-être vieux, ou gros, ou laid, ou peut-être même tout cela à la fois. Pire que tout, il est peut-être aussi terrifiant que celui qui lui répète sèchement le prix qu'elle sera payée. Bon! elle a tout compris, elle accepte tout.

– Avez-vous des vêtements appropriés? Non? Approprié, vous savez ce que cela veut dire? Pas de robe affriolante, rien de voyant. Il s'agit de vous présenter d'abord au chef du personnel. Vous irez vous habiller au magasin inscrit sur cette carte. Vous serez attendue. Allez.

Tailleur marine, chemisier blanc, souliers sages. Quand sa mère l'a vue le lendemain, elle n'a pu se retenir de lui demander où elle allait.

– Chercher du travail.

– J'espère que ce sera surtout une place d'avenir.

Augustine reste un peu saisie. Elle pense soudain au bonus promis et elle se dit qu'après ça l'avenir ne sera pas bien long.

– On verra. Il faut mettre le pied dans l'étrier.

Comment raconter ce qui suit? Augustine a eu, très vite, l'occasion de plaire, de battre des cils sur des yeux énamourés. On n'était ni vieux, ni laid, ni gros et pas terrifiant du tout. On était tendre et plein d'idées neuves. Les choses se passaient facilement car elle n'avait rien à faire avec le reste du personnel. Elle occupait un petit bureau à part qui communiquait avec celui du patron.

Elle avait à son usage tout un arsenal d'outils modernes à faire rêver, des appareils téléphoniques dont on tirait des opérations miraculeuses, des fax, des imprimantes, et que d'autres choses! Elle poussait des boutons, des boutons. C'était enivrant. Cependant, le patron, malgré tous ces engins, correspondait par lettre avec des gens qu'il fallait entretenir dans l'idée qu'on avait pour eux des soins particuliers. Au lieu de la sonner, il venait lui dicter dans le petit bureau. C'était enivrant aussi!

En rentrant chez elle, le soir, elle déposait le courrier et, de temps en temps, elle téléphonait au cabinet de l'homme terrifiant et faisait son petit rapport sur l'état des choses. C'est une secrétaire qui prenait la communication. En sortant de la cabine téléphonique, il y avait souvent quelqu'un qui attendait, l'air de vouloir lui succéder, mais qui ne faisait qu'entrer dans la cabine et en ressortir. Je suis suivie, se disait-elle, et

cela lui donnait un sentiment d'importance auquel elle n'avait jamais goûté auparavant. Elle en était à croire que cela durerait ainsi, pas toujours, non, mais longtemps, les caresses d'un côté et les machinations secrètes de l'autre. Le moment de toucher son bonus lui semblait lointain et elle ne savait pas trop quand ce serait et comment. En attendant, elle avait le sentiment de vivre le roman du siècle. Plus tard, bien plus tard, elle vendrait son histoire aux « journaux à sensation ».

Tout s'est écroulé d'un coup. Un matin, il est entré dans le petit bureau, rouge de colère.

– Je n'ai plus besoin de vos services. Vous êtes une intrigante, une tricheuse, une vaurienne. Vous avez été introduite ici par mes adversaires pour me détruire, mais c'est vous qui partirez la première.

Pauvre Augustine, elle n'a eu que le temps d'attraper son sac à main et elle s'est retrouvée sur le trottoir, en larmes comme de bien entendu.

Grand déballage, grand scandale, les journaux du parti adverse en sont pleins. Le pauvre homme floué n'en finit pas d'essuyer les injures, mais il tient bon. Ses ennemis regardent passer celui qui avait, croient-ils, connu des plaisirs inouïs et ils pensent amèrement à leurs petits coïts rares et brefs qui ne les ont laissés ni tristes – ô bonheur! – ni joyeux – ô jeunesse! – et ils regrettent... quoi donc? de n'avoir pas réussi à le pousser au suicide, bien sûr, mais aussi de n'avoir pas été à sa place. Ils en rêvent la nuit et ils le haïssent chaque jour davantage en croyant prendre le parti de la vertu.

Augustine n'est plus visible. Elle s'est repliée dans un quartier teigneux où on va jusqu'à faire semblant de ne pas la reconnaître. Elle ira bientôt manger à la soupe populaire car, du bonus, elle n'a jamais vu le premier sou.

ROLAND BOURNEUF

## *Tibet d'or et d'ombre*

TOUT CE QUI A PRÉCÉDÉ L'INSTANT où l'avion a touché la piste à Lhassa ne fut peut-être que préparation, prélude, sinon repoussoir. Tout, c'est-à-dire ces quelques jours de Chine pourtant riches d'étrangeté.

À Hong Kong, la touffeur est oppressante. Des autobus rouges à étage parcourent les grandes artères. Piccadilly? Mais chaque ruelle transversale entrouvre des *chinatowns* presque impénétrables à force de piétons grouillants, de marchandises entassées débordant des échoppes, de banderoles, d'enseignes, de bruits et d'odeurs. À l'extrémité de Kowloon, la péninsule, une vaste promenade pavée, nettement dessinée, longe l'eau clapotante couleur de boue. Des péniches y évoluent, des petits vapeurs rafistolés, boulés comme des sabots, des traversiers qui font la navette avec l'île. De l'autre côté du détroit, à quelques encablures, la ligne des gratte-ciel tout neufs, vite remplacés par de plus hauts, de plus audacieux, de plus découpés dans le verre et l'acier. Manhattan? Point n'est besoin d'être sinologue pour lire : Panasonic, Coca Cola, Minolta, Bank of Hong Kong, Nikon, Toyota. Un funiculaire gravit le pic Victoria, le panorama plonge abruptement vers l'eau dans un enchaînement de jardins à belvédères, de

terrasses, de chantiers où l'on ajuste, dresse, bétonne sans repos. Quelque mégalopole californienne? Mais enfin, il y a des arbres, et au loin, dans la brume chaude, les navires épars sur la mer.

Le trafic de l'autoroute s'est réduit, puis raréfié. N'y a-t-il donc plus personne pour passer devant les douaniers sourcilleux? C'est comme si, franchie cette invisible frontière, j'entrais dans le silence soudain d'un air déjà crépusculaire, mais un crépuscule où s'attarde une lumière de source invisible, juste suffisante pour dégager la route et les constructions ininterrompues qui la bordent. Quelque chose qui ressemble aux minutes précédant un immense orage qui demeurera en suspens et n'éclatera pas. Je suis donc en Chine, mais comme si je ne l'avais pas cherché, même pas voulu. Des cités industrielles, longues boîtes cubiques grises. On ne voit pas d'occupants. Sur les façades nues, sur les terrasses, d'immenses idéogrammes rouges. Les yeux se fatiguent mais je veux les garder bien ouverts pour avancer dans ce rêve hors du temps. La nuit vient, et avec elle une impalpable bruine – à moins que ce ne soit un effet de l'universelle grisaille. Des chantiers, des faubourgs, des terrains vagues, des piles soutenant des routes au-dessus de nos têtes, et un lent glissement de fantômes roulant en un flot qui semble ne jamais devoir cesser. Et je n'entends rien, le courant ouaté où passent des lumières m'emporte. Des quartiers sont maintenant reconnaissables, des magasins, des parcs, des trottoirs, des chaussées, parce que la lumière y est plus abondante que l'ombre, jusqu'à un hôtel qui surgit dans le luxe de ses marbres, de ses néons, de ses grooms en livrée.

Le gris est sur Canton, il pleut sur Cheng Du. Énormes édifices crevant les terrains vagues, maisons entassées comme

des cages à poules, murs lépreux, détritrus entre lesquels sinuent sans hâte les vélos. Arabesques dorées sur la vitre du hall de l'hôtel où vient se prendre un coin de ruelle au petit matin. Un boutiquier se redresse, gonfle la poitrine, lance un long crachat. Un vieillard maigre marche voûté, quelques poils au menton, à la bouche une pipe droite comme celles des fumeurs d'opium. Échafaudages de bambous ficelés, ouvriers casqués de jaune. Frontons glorieux où le rose et le blanc crème figent des pharaons corsetés, des Jupiters couronnés, de languides Vénus. Au bout d'une immense esplanade désertique, sur un immense piédestal, le Grand Timonier lève un bras de prophète bénisseur, esseulé. Dans un coin d'éventaire encombré de ferraille et de Bouddhas en plastique, quelques casquettes vertes à étoile rouge. Sur une assiette sourit la grosse tête poupine. Étalé au-dessus des piétons en format grand écran, sur fond radieux de lauriers roses et de plages, un autre Père de la Nation, le vieillard Den Tsiao Ping.

Épaves. Dérisoires reliques. Où sont les parades d'antan, les armées, les bruits de bottes, les drapeaux claquants, les forêts de bras brandissant le petit livre rouge, les chants, les clameurs, les vivats? Le dragon qui faisait trembler le monde... Tout maintenant englouti dans les trappes de l'Histoire... Et cependant Tienamen, cependant le Tibet...

La réponse, là, ou la suite, qui crève les yeux : ce panneau au dernier étage d'un édifice. Deux jeunes soldats portant casquette plate et vareuse, entre eux, une jeune femme aux yeux ombrés par une identique casquette. Sur ses épaules nues une rivière de diamants. Entre Occident et Asie, les visages ont une savante ambiguïté. Éros au service des marchands. Avec ici, un peu de retard seulement... La glorieuse

Révolution populaire s'est égarée chez Chanel – ou chez MacDo.

À un carrefour de ruelles, un marché labyrinthique. S'y entasse tout ce qui peut se regarder ou se manger, les deux parfois presque confondus, fruits et légumes, poulpes, poissons rouges dansant un ballet irréel dans des aquariums éclairés, poulets, chats miaulant à fendre l'âme, tortues empilées, milliers de menus scorpions dans des caisses, pacotille de faux métal, de faux bois. Puanteurs de volaille et de pourriture, appels et cris, un vieil homme maigre, torse nu, gesticulant et hurlant, se querelle avec une marchande. Une autre lave sa boutique à pleins seaux d'eau. Des hommes s'avachissent dans des fauteuils éventrés, comptent des liasses de yuans crasseux. Et dans les avenues proches, le flot des cyclistes sous leurs ponchos bleus, rouges, jaunes, s'arrête à une ligne, repart, s'étire lentement, se resserre pour s'arrêter, redémarre comme si ce mouvement devait se perpétuer tout le jour, toute la nuit peut-être, sous la pluie.

Dans cet Empire du milieu, en ces quelques jours dans l'empire du gris, je ne crois pas avoir vu le soleil. Une Chine à peine entrevue, ou plusieurs superposées, mêlées, imbriquées. Ce pays a-t-il une âme, en a-t-il encore une ou n'est-ce qu'une âme de boutiquier? Quelle force travaille ses tréfonds, façonnant quel futur? Partout on échafaude, coule le béton, éventre, abat les quartiers anciens, patauge dans la boue et l'ordure, bâtit des banques, des supermarchés, des cités-dortoirs, trafique, dans le menu et dans la démesure. Plus haut, plus brillant, plus colossal, plus vide. Mais peut-être encore que là, dans ce vieux temple de Wuhou... La pluie l'enveloppe, pour mon bonheur. Partout elle ruisselle de l'angle relevé en virgule des toits de tuile vernissée, sur les pavés des

cours, les buissons d'azalées et les cyprès sombres. Fumées blanches de brûle-parfums pansus comme des marmites noires. Petites flammes frémissantes de centaines de lampions. Dans cette bienfaisante humidité grise, deux femmes en tunique rouge vif paraissent sur un seuil. L'intérieur de l'un des petits sanctuaires, le Bouddha impassible, les bols d'eau alignés en offrande. Des hommes, des femmes, des couples, souvent jeunes, viennent se prosterner. Voici maintenant qu'il n'y a personne. Le silence à la fois dilate le cœur et rassemble dans le recueillement. Je m'attarde dans cette oasis.

Toute la ville, toutes ces villes, les fonds de ruelles sordides, les magasins dégorgeant leur opulence, les stridences des panneaux, des publicités, des slogans, tout s'est aboli. Et il reste maintenant dans ma mémoire le lent, l'incessant glissement des cyclistes sous la pluie et des petites flammes tremblotantes, le vert presque noir des campagnes dans les déchirures de nuages effilochés, les premières montagnes.

Elles étaient là, au bout de la piste, et partout alentour, de la masse et de la couleur du bronze. Des nuages ronds s'y appesantissaient mais là-bas, un coin du ciel était d'un bleu si fort qu'à la fois il faisait mal et remplissait de joie.

La route longe un fleuve aux eaux jaunâtres et aux rives si incertaines parmi les langues de sable qu'on en distingue mal le cours : le Tsang-po (ou Brahamapoutre), après des milliers de méandres et de kilomètres, débouchera dans l'océan. Quelques buissons parfois poussent sur ces îlots, et des bouquets de bouleaux déjà tout jaunis par l'automne. Des saules trempent leurs branches dans des bras d'eaux mortes. Et dans une falaise verticale, une haute figure sculptée et colorée du Bouddha – miraculeusement surgie, dit-on, du rocher. Des longues habitations basses rectangulaires

en glaise, des drapeaux de prières plantés à chaque angle – mais je ne vois encore personne

Quelle est cette émotion violente qui me poigne et se prolonge au fil de ce fleuve et de ces montagnes? Le sentiment d'être parvenu en un pays rêvé, longtemps porté en moi, par son nom, par des images, son aura? Le toit du monde, le pays des neiges, l'impénétrable Tibet, la terre sacrée. Toucher le pays inconnu, et cependant connu – ou reconnu? Comme si j'y étais attendu, que je devais y recevoir quoi? Une parole que j'ai déjà entendue mais qui devrait être répétée, confirmée? Y poursuivre ou y achever un deuil, peut-être célébrer une naissance? En saurais-je plus quand, quelques semaines plus tard, je franchirai la frontière dans l'autre sens?

Les maisons se resserrent au long de chaussées défoncées par les pelles mécaniques, dans un interminable charroi de pesants camions. Des carrefours marqués d'énormes et horribles sculptures. Taxis klaxonnants, vélos, *rickshaws*, chiens nonchalants, piétons qui ont l'éternité devant eux – toute la saleté, le bruit de l'Asie, toute sa confusion, qui est un ordre. D'autres boutiques, d'autres marchés, une antenne de TV sur un piton rocheux, des rangées de gros moulins à prières en cuivre derrière des éventaires de ferblanterie, un Chinatown grouillant, patient, obstiné. Lhassa ne porte-t-il encore que sa légende, les mystères d'un passé gommé? Et soudain, un jet de falaise à gauche, des murailles blanches et sang-de-bœuf en à-pic, des décrochements de terrasses et d'escaliers – le Potala.

J'ai côtoyé ce peuple en ses mille activités minuscules des rues et des trottoirs. Une marchande tricote tranquillement derrière sa quincaillerie de rebut, des paysannes, dos cassé,

visage plissé comme vieux cuir, au poing le moulin à prières qui, inlassablement, tourne. Des hommes grands et droits, venus des provinces de l'Est, arborent une natte enroulée sur la nuque et nouée d'un foulard rouge. Des jeunes femmes en longues jupes droites, pommettes hautes, yeux bridés, belles comme des idoles. Un cercle de badauds autour d'un amuseur public qui marche à quatre pattes et rugit. Un vieil homme chante d'une affreuse voix de crécelle en grattant un instrument à cordes. Trois moines assis, frappent leur tambour à longueur de journée pour attirer les offrandes. Le marché vers la fin de l'après-midi, légumes, pommes, sucreries, cuvettes de plastique bleu, écharpes de soie blanche, drapeaux multicolores, colliers de turquoise, bric-à-brac de clochettes, de *dordje*<sup>1</sup> de bouddhas, de cornes de yak que marchandent les étrangers. Les enfants crient et se poursuivent dans les ruelles malodorantes. La nuit encore, des bruits de marteau, de scie. Derrière une fenêtre, une chandelle brûle sur un petit autel.

Peuple timide et curieux, direct, volontiers rieur, habitué à se contenter de peu, fier, avec, au fond du regard, une tristesse... Une « page nouvelle » s'est ouverte dans son histoire quand, disent les dépliants touristiques, le pays est devenu une « région autonome ». Des soldats verts à casquette plate passent sur des motocyclettes ou flânent, mains aux poches. Mais, encadrant une large grille, deux sentinelles rigides montent la garde, fusil à la hanche. Je sens au creux de l'estomac une crispation – réflexe pas émoussé, colère pas morte...

---

1. *Dordje* (ou *vajra*) : objet rituel symbolisant la foudre ou le diamant. Il est tenu dans la main droite (principe masculin), la clochette (principe féminin) dans la main gauche. Leur interaction conduit à l'éveil.

Tout est calme, tout est en ordre dans cette ville. Les taxis klaxonnent, les vélos se croisent, les commerçants commercent. Rien ne se passe, rien ne semble se passer que la lente, la massive, l'inexorable submersion d'un peuple par son voisin. Les occupants reconstruisent quelques-uns des milliers de monastères qu'ils ont dynamités, ils bâtissent des routes, des barrages, des écoles, ils apportent leurs produits, leur argent, leurs colons, leurs fonctionnaires, leur langue, leurs enseignes criardes, leur musique sirupeuse. Dans la vaste vallée où s'étale le fleuve, où Lhassa se perd en vagues faubourgs, quelque part un camp où, dit-on l'armée à uniforme vert garde en permanence des canons prêts à bombarder le Jokhang, le temple le plus sacré du pays. Son peuple vit avec une arme braquée sur son cœur.

Place du marché, de la fumée sort en abondance de fours ronds où brûlent des brassées de sauge et de genévrier. Elle pique les yeux mais elle sert à purifier l'âme. Les toitures dorées du Jokhang dominant les maisons tassées. La foule se presse sur le parvis aux dalles miroitantes d'usure : les fidèles se prosternent de tout leur long, demeurent face contre terre, se relèvent, se prosternent à nouveau, infatigablement, comme avant eux des générations sans nombre. La cour des miracles... Visages luisants de sueur, yeux bridés noirs dans la pénombre, lourds vêtements, presque des haillons, odeur du beurre des offrandes, psalmodies, marmonnement des *mantras* qui se relancent, reprennent partout, choc métallique de cymbales lointaines, choc mat des gros tambours suspendus qui résonnent comme des cœurs. Un coup à la poitrine... Je me laisse emporter par cette ferveur pressante, ces hommes, ces femmes, citadins, paysans, enfants, vieillards, serrés les uns derrière les autres, un bouquet, une bougie à la main, et

qui prient. D'une cellule à l'autre du temple, les mêmes figures saintes de Bouddha, yeux mi-clos, absent et attentif. Statues monumentales qui se perdent dans les hauteurs des édifices, petites figurines surchargées d'or, de turquoises, de cornalines, de soies, de brocarts, répliques parfaites alignées par milliers sur des étagères, silhouettes en équilibre sur des nues auréolées de gloire, fresques enfumées, et hideuses créatures à griffes et à crocs, prunelles sanglantes exorbitées : les gardiens, le Temps dévorant. Figures divines, dorées, lisses, d'un art impersonnel, immuables, solidement établies et qui cependant flottent dans un espace allégé, dans la lumière de l'éveil, la sérénité sans fin. Une main levée à peine, pour enseigner, témoigner. Pour apaiser les créatures de l'ombre, les humains tordus dans les souffrances du cycle des incarnations, nous les prisonniers dans notre prison.

C'était au Jokhang, mais aussi à Sera, Drepung, Reting, Sakya, Ganden, Tashilumpo, dans tous ces monastères qui ont marqué ma route, au haut d'un sentier de chèvres, dans une vallée large ouverte par les glaciers, au flanc des collines brûlées de soleil et de vent, sur une table rocheuse, dans l'enceinte des murailles qui courent sur des crêtes, près des lits de galets déposés par les torrents. Des ruines anciennes, murs d'argile à demi effondrés mais dont la géométrie demeure depuis huit ou neuf siècles, des ruines d'hier, alors que ces monastères étaient encore des villages, presque des villes. Les chiens y dorment et y traînent leurs échines maigres. Des moines, crâne rasé, drapés de rouge, descendent les ruelles de pierres brutes et les rigoles de boue. Ils s'affairent autour d'énormes chaudrons luisants dans de vastes cuisines noires. Quelque part, une fois encore, des cymbales rythmées, des psalmodies, le battement monotone d'un tambour. Au faite

des toits en terrasses, les dorures de la roue à huit rayons, flanquée de deux gazelles, dans l'air bleu ou les nuages bas, avec au loin, tout près, les neiges éclatantes. Comment dire ces images, les mêmes et toujours nouvelles, cette beauté multiple et une, fruste et fine? On voudrait tout retenir, les noms, les paysages, les routes, les sourires et les gestes, l'émotion du moment, les symboles, les signes... Apprendre à reconnaître les visages de la divinité, le Bouddha de la compassion, celui de la sagesse, celui qui s'est manifesté au monde et celui qui viendra quatre mille ans plus tard, les fondateurs, les dignitaires, les sages de toute époque – ceux de la nôtre.

En tous ces monastères célébrés, fréquentés comme des hauts-lieux spirituels, dans d'humbles retraites, je me suis arrêté pour recevoir ce qui m'était dit, moins par ces représentations, ces statues, ces fresques qui me demeurent encore étrangères, que par le silence, par le geste d'un moine qui remplit d'eau une coupe, allume une chandelle ou psalmodie dans la pénombre. Là on étudiait les textes sacrés, la logique, la médecine. On recommence, tant bien que mal on reprend. Sur des rayons, les alignements d'écrits précieux ornés de rubans, serrés entre deux planchettes. Des jeunes garçons encrent des caractères de plomb, où s'impriment les feuillets par lesquels ils apprendront à lire les enseignements séculaires. D'une cour plantée d'arbres, des voix confuses et perçantes s'élèvent, comme si de vives disputes avaient éclaté. Des jeunes moines debout lancent à feu roulant des questions aux compagnons assis en cercle, et soudain abattent une main sur l'autre : répondre, vite, demeurer vigilant. Certains rêvassent un peu, regardent du côté des étrangers curieux, des femmes. Je me sens indiscret d'assister à ces exercices, à ces chants, à ces prières, et cependant les portes sont grandes

ouvertes, on circule en toute liberté, en toute paix. Les moines se mêlent aux paysans, à la foule devant le Jokhang à Lhasa, ils quêtent, parfois avec insistance. Parmi eux, des filous ont revêtu la tunique rouge pour abuser les étrangers – à l'indignation de leurs compatriotes qui les réprimandent vertement. Un vieux moine édenté, portant d'épaisses lunettes de myope, me parle, sans doute veut-il savoir de quel pays je viens, je le lui dis, il paraît satisfait et s'éloigne pour continuer sa ronde de prières. Des fillettes nous prennent par la main et d'autorité nous conduisent sur le sentier des collines. Elles nous aident dans les passages difficiles, écartent les orties, cueillent pour nous des petites baies rouges et s'élancent comme des chevrettes. Nous faisons une pause sur une crête où le vent courbe les herbes hautes. À nos pieds quelques *chortens*<sup>2</sup> pointus de pierres brutes, les bâtiments du monastère en quadrilatères accolés, partiellement reconstruit. Là, à Reting, nous entrons sous le couvert inattendu et délicieux d'un bois de cèdres où circulent quelques moines. L'après-midi incline vers le soir, un orage énorme se prépare sur les montagnes qui nous encerclent, des nuées d'ardoise s'y appesantissent, d'où éclate le tonnerre. Mais le soleil projette encore sur les pentes opposées une lumière puissante. La merveille du ciel, de ces montagnes entre le vert de bronze et la neige, de ces arbres si vieux, de cet espace si neuf...

Partout dans les sanctuaires, des portraits de sages et d'éveillés ornent les autels. Le Panchen Lama aux traits un peu gras et placides y a droit de cité officiel : jadis il a prôné

---

2. *Chorten*, monument fréquent au Tibet, en Inde (*stupa*) et dans le monde bouddhiste, contient souvent des reliques d'êtres éveillés. Il représente le monde, les cinq étages correspondant aux cinq éléments : terre, eau, feu, air, éther.

la conciliation avec l'envahisseur, avant de « mystérieusement » disparaître. Et partout, dans la salle d'assemblée des temples les plus rustiques tout comme au Potala et ses façades vertigineuses, à Norboulingka dans son parc, un trône surélevé, une écharpe croisée en cône, des fleurs, de la menue monnaie de toute provenance, des fleurs, des lampions : la place toujours vide de celui qui a choisi l'exil et qui peut-être ne reviendra jamais parmi son peuple. Partout on vénère l'Absent.

Un ermitage dans les rochers et les pierres brûlées – d'autres sont bâtis plus haut encore, auxquels on ne parvient qu'après une longue et rude montée. Quelques moines s'y retirent pour étudier et méditer. Une cellule claire, la petite fenêtre où fleurit un géranium s'ouvre sur la vallée. Un lit à la courtepoinde de couleurs vives, un transistor, au mur une série de *tangkas*<sup>3</sup> racontent la vie du Bouddha, ses manifestations, le cycle des incarnations qui composent la roue de la vie, ses pièges, la voie octuple pour s'en libérer. Un petit autel avec, sous verre, des photos des maîtres, et le visage bien reconnaissable, les yeux bons et un peu malicieux qui regardent droit derrière les lunettes... L'occupant de la cellule est un homme solidement, lourdement charpenté, son visage s'anime quand, par le jeune guide-interprète qui m'accompagne, je lui parle de celui qu'il n'a jamais vu, le Dalai Lama venu dans mon pays comme dans tous les autres du monde porter des paroles de sagesse et de paix. Le moine m'offre du thé au beurre où l'on trempe de la farine d'orge grillée, il me donne un sac de petites pêches sauvages.

---

3. *Tangka* : toile accrochée aux murs des monastères représentant les épisodes de la vie de Bouddha et des enseignements des maîtres.

Je redescends vers la poussière étouffante des ruelles et de la route, vers Lhasa balaféré, dégradé, profané mais grouillant, toujours vivant.

Puis il y eut les montagnes – mais n'étaient-elles pas là dès le premier jour? Il est presque vain de chercher à s'y repérer selon des cartes ou à évaluer des distances, tout au plus un nombre d'heures approximatif pour gagner un monastère sur un piton, des sources chaudes dans un ravin où l'on vient de loin. C'est en ce pays comme si tout lieu retiré où se groupent quelques maisons avec des *chortens* tendus de banderoles était un but de pèlerinage. Cette petite nonne qui a l'air d'une enfant, à qui nous offrons une place dans nos véhicules, regagne son monastère à une journée de là. Elle sourit timidement, psalmodie, joue quelques notes sur une flûte de bois. Comment pourrions-nous imaginer semblables routes, nous les dévoreurs de rubans asphaltés? Même si l'une d'elles reliant la Chine et le Népal sur plus de 5000 km s'intitule pompeusement Friendship Highway? La poussière, les cailloux sur lesquels on bondit, des rochers qui ont dégringolé des hauteurs, la rencontre nez à nez avec un camion, les roues frôlant le précipice, les fondrières où elles patinent, les éboulis qui effacent la chaussée, la crue d'un torrent qui l'a grugée ou qui a emporté la pile maîtresse d'un pont, un troupeau dense de moutons, de petites chèvres qui s'écartent à peine, un yak qui ne veut bouger et qui, d'un soudain coup de reins gravit le talus abrupt. Les chauffeurs, patients virtuoses, manœuvrent comme si tout ce qui nous ébahit et nous irrite allait parfaitement de soi, même les interminables contrôles des policiers chinois. Et tout va de soi, depuis des générations, des siècles... Quelles traces de modernité en dehors des villes, à part quelques camions et tracteurs

cahotant sur les chemins : des moissonneurs coupent l'orge avec leurs faucilles et ils chantent comme on l'a toujours fait aux moissons, on puise l'eau aux puits, nourrit le feu sous la marmite avec des broussailles ou des galettes de bouse séchée, les paysans saluent de la main les étrangers de passage. Quand ceux-ci font halte, des gamins accourent les observer, les toucher, mendier une piécette, un crayon, une friandise. Ils sont en guenilles, le crâne teigneux, mais n'ont point cet air hagard, qui n'est même plus envieux, de la misère extrême. Ils sourient, éclatent de rire, se bousculent, jouent avec ces étrangers qui vont repartir, au long de routes sans fin qui ne semblent mener nulle part.

Mais faut-il s'inquiéter d'une direction, d'un but? Ou plutôt se livrer à ces espaces sans mesure d'une extraordinaire splendeur? Parfois les montagnes se font pyramides parfaites. Ou contreforts entaillés de ravines que l'ombre approfondit, et d'où surgit l'inévitable image du pachyderme allongé, avec son front, son échine arquée... Ce soir, il bruine, des nuées en écharpe flottent autour des sommets. Au matin ils seront poudrés de blanc. Montagnes figées dans l'éternité, montagnes toujours changeantes : quelle meilleure patrie aurait pu trouver le bouddhisme? Devant nos yeux, le réel manifesté dans sa mouvance, et l'immuable absolu, l'un et l'autre simultanés, indissociables. Si vaste est ici la vallée ouverte par les glaciers qu'elle paraît une plaine; une rivière-torrent y déboule, s'y étale en champs de galets. Très loin, des troupeaux en migration de moutons et de chèvres, serrés, éparpillés, à nouveau resserrés, des yaks très noirs traînant des fagots, avec leurs gardiens, les familles. Où vont-ils? Nulle habitation en vue, nulle balise, pas de point d'ancrage visible comme on en cherche désespérément dans le désert.

Ici, à cette altitude, le désert est partout, il est tout. Cependant, une fois de plus, je m'émerveille de voir des hommes vivre là où il n'est que roc et pierraille : une tente noire, ceinte de buissons d'épines, ou dans la nudité totale d'une moraine. Un jour on la plantera ailleurs, plus haut peut-être, quand les troupeaux auront arraché les derniers lichens, les dernières mousses. Un jour approche où les rafales glacées apporteront les tourmentes de neige et aboliront les reliefs. En tout temps, aujourd'hui par plein soleil, le vent est froid et chaud sur ces cols qui dépassent 5000 mètres. D'immenses lignes de drapeaux de prières y claquent ou pendent. Les voyageurs ont édifié une multitude de petits cairns en empilant des pierres : il faut se rendre propices les divinités redoutables de la montagne. Entre des mottes de terre, je trouve quelques douilles d'armes de guerre – que s'est-il passé là? La menace ne se cache pas que dans les tempêtes, les neiges, l'air plus rare que les poumons cherchent en brefs instants de panique, dans la solitude. La nourriture et l'eau, la force des muscles et l'oxygène, la chaleur, la compagnie de nos semblables, la vie même, vont-ils nous être enlevés en ces lieux – ou accordées enfin la liberté, la conscience, la pure joie?

Entre de hauts escarpements jusqu'à l'horizon, un lac étale dans une irradiation de turquoise, d'émeraude, de lapis tout ensemble, avec, proches des rives nues, des aires d'ocre claire. Le très célèbre lac Yamdrok auquel, dit l'histoire, parvinrent au début du siècle d'autres envahisseurs, anglais ceux-là, les troupes du colonel Younghusband. Vers le soir, alors que l'ombre gagne les pentes, le ciel retient seul la lumière dorée, rosée, une amorce d'arc-en-ciel, et au loin, dans un éclat de gloire et de blessure, les glaces éternelles des

plus hautes montagnes de la terre. Sur ces plateaux, tout autour de nous comme une couronne, l'Himalaya. Magnificence, splendeur... mots pauvres – parce que cette beauté est inépuisable. Et comme toute beauté, implacable. Elle abaisse nos défenses, nous arrache à nos refuges, nous colle les épaules au mur... Bientôt, ces montagnes nous les perdons. Puis nous sera donné, en plein soleil, l'Everest.

Nous grimperons jusqu'à son pied – mais de quoi parle-t-on alors? Le premier camp de base, limite de mes pas (deux ou trois bâtisses vides, alors que je croyais trouver des cordées se préparant à la grande aventure)? Le front des glaciers qui, lentement, poussent vers les vallées leurs blocs erratiques? Les pentes lisses comme du verre, les surplombs, les coulées d'avalanches où des hommes sont ensevelis, les colossales dents rocheuses, que d'autres ont gravies? Je ne peux que me souvenir de tant de livres lus, de photos contemplées, mais s'est plantée en mes yeux qui ne voudraient plus se détourner, cette haute lame blanche.

Cimes vers lesquelles les hommes vont chercher la vie – et qu'elles dispensent avec la mort. Pays qu'ont dévasté les massacres, les tortures, l'écrasement, l'asphyxie lente et qui infatigablement revient respirer à l'air libre, et laisse le sang battre dans ses artères... En d'autres temps – celui de mon enfance – des armées couleur gris-fer conquéraient l'Europe et rêvaient de devenir maîtresses du monde. Quelques-uns des occupés pactisaient, le plus grand nombre voulait assurer le quotidien et se faire oublier, d'autres (beaucoup?) en secret résistaient. Je ne crois pas qu'il en aille ici bien autrement. Dans ce pays, combien de marques visibles d'une politique brutale, retorse et cynique, mais aussi, dans le sillage des soldats à l'étoile rouge, un petit peuple est venu s'installer, soucieux lui

aussi de vivre mieux. Se garder de l'emportement des émotions immédiates, de la simplification dualiste – mais combien c'est difficile! Ce pays qui nous porte aisément à stigmatiser un envahisseur nous fait d'autres yeux. Des yeux capables de traverser plusieurs couches du réel : une bigarrure de couleurs, de visages et de lieux que nous effleurons ou cueillons au passage, des présences apaisantes ou troublantes, ou menaçantes, une société mutante, des coutumes léguées, une volonté étrangère, des raisons d'être, la filiation à la fois palpable et secrète d'une nature et des humains qui la peuplent, – une autre réalité parfois saisie parce qu'elle nous arrive dans sa douce violence, et qui s'échappe. Une invite patiente, ferme et cependant détachée, à changer notre regard : celui qui, tout en les considérant et les acceptant, ne s'arrêterait pas seulement aux écailles et aux écorces...

Par une infinité de lacets et de cahots la route s'est coincée entre des murailles, rochers et maisons. Une rue de boue, de klaxons, de camions englués, de détritrus, de marchandises qu'on charge ou décharge, d'hommes qui trafiquent, de femmes qui se louent. Ville-frontière. Sortirons-nous du piège? Peut-être jamais. Cependant l'issue est là, derrière les barrières abaissées, les guichets où veillent des gardes en uniforme, pointilleux, arrogants ou ennuyés. La route recommence, ou continue de plonger vers une tumultueuse rivière, un pont, d'autres barrières, levées celles-là, des cabanes-boutiques collées, des hommes et des femmes de peau plus sombre, plus frêles. Et la splendeur des ravins, des cascades, des arbres luxuriants, des rizières en terrasses, des jardins vertigineusement accrochés aux parois. La ville à nouveau, mais où a-t-elle commencé? Katmandou puant d'essence brûlée et de monceaux d'ordures. À nouveau l'entrecroisement

inextricable des véhicules et des piétons. Le quartier-ghetto des étrangers. Les hippies d'antan ont disparu, remplacés par d'autres occidentaux bourgeoisement consommateurs d'exotisme. Volées de pigeons sur les toitures des temples, yeux immenses du Bouddha ouverts sous la coupole des *stupas*, dentelles de bois soutenant les auvents, fumées, morne façade d'un palais victorien, gardes stricts, harangues déversées par les haut-parleurs sur un concile de dévots, flâneurs assis sur les marches. Une colline, les temples en pain de sucre, les divinités à trompe d'éléphant ruisselantes de peinture rouge, des hommes sages – des vrais et des faux – au corps couvert de cendre, qui ont renoncé au monde. Des singes jaunes se chamaillent. Au bord d'un ruisseau où nagent bruyamment des gamins, des cadavres achèvent de brûler sur des bûchers, les cendres sont poussées dans l'eau. C'est déjà l'Inde. Déjà je vais repartir.

En moi, alors et maintenant, les couleurs, les odeurs et le silence, le regard partout lancé et la contemplation, l'effervescence et une paix d'eau profonde, les souvenirs et l'oubli. Tout éclaté et tout réuni, pour quelle aventure?

Un matin lavé de lumière fraîche. Elle ricoche sur les bouillons de la rivière, les galets durs, les berges d'argile rongées, les herbes hautes entre lesquelles sautillent des pies, les champs où l'orge est encore verte. Ils se relèvent, se perdent au loin dans les pierres. Des ruines rectilignes s'allongent à mi-pente, temple ou citadelle, à contre-jour. Elles parlent de rigueur et de pouvoir, de gardiens, de veilleurs entre terre et ciel qui, plus haut, se joignent dans les neiges. Du fond de la vallée, au pied des ruines, deux cavaliers viennent vers moi. Ils viennent des montagnes, des déserts, des lacs, de cités lointaines presque oubliées. Je vois le pas des chevaux mais la

distance les fait encore paraître immobiles. Je ne sais quand ils me rejoindront. Ce sont peut-être des messagers. Voilà que des chants montent de quelque lieu, peut-être de la pénombre où des yeux brillent, où vacillent des milliers de petites flammes obstinées. Les voix d'hommes sont si basses, si retenues que je ne sais encore si elles sont chants, murmures, prières. C'est comme un piétinement sourd, un grondement. Des voix, peut-être aussi des trompes, les unes à peine distinctes des autres. Une force énorme s'accumule comme un orage, s'accroît et approche mais je n'ai pas peur. Parce que dans le ciel des nuits, il y a plus d'étoiles que je n'ai jamais vues, si nombreuses, si vives, que je reconnais à peine les constellations. Et parce que, dès le début, il y eut autour des montagnes ce bleu qui déchirait les nuages.



ANNE LAGARDÈRE

## **Estivales**

*Olga a plus de quarante ans, deux enfants et quelques livres derrière elle. Elle écrit. Elle se parle. « Se parle » dans tous les sens du terme : elle représente à elle même ce dont son existence, présente et passée, réelle et imaginaire, est faite. L'important est ici pour elle, non de raconter ou de peindre, mais de fouiller dans le latéral et l'infime pour dégager des fils. Dégager, puis tirer, acceptant ce qui se produit : les fils parfois peuvent se rejoindre, former des réseaux, des nœuds, des paquets, ils peuvent aussi rester suspendus, isolés.*

### 1

POUR LA FAMILLE D'OLGA, le lieu de vacances était immuable : une station dite « élégante » de la Côte basque, et dans cette station, chaque année au mois de juillet, la même résidence avec vue sur mer et accès direct à la plage. On y louait le second étage.

Il fallait réserver dès septembre tant le lieu, malgré son coût élevé, était convoité.

---

Extrait d'un roman en préparation.

Un premier extrait a déjà paru dans le numéro 92 des *Écrits*.

Sur les cartes postales représentant la célèbre rade figurait l'immeuble : tout au bout, à droite, le dernier, juste avant la digue qui porte le phare. Et Olga, quand elle écrivait, ne manquait jamais de le signaler d'une flèche courbe dont l'extrémité désignait la croix faite sur l'immeuble : une croix insistante, épaisse, plusieurs traits passés, repassés.

Le papier glacé résistait. Olga s'en souvient et tient à le préciser : il fallait forcer, se servir d'un Bic, enfoncer la pointe.

Aujourd'hui, à sa grande honte, elle croit deviner que son principal mobile, contrairement à ce qu'elle imaginait – à supposer qu'alors elle eût déjà la manie de s'interroger sur le sens secret de ses actes les plus anodins, actes dont à présent elle aurait tendance à penser qu'ils sont justement les plus éclairants, ceux qui trahissent le mieux la *pâte* dont à un moment donné de sa vie on est fait –, son principal mobile donc n'était sûrement pas « d'informer » ses amies et ses camarades.

o o o

Une grande partie sinon des vacances elles-mêmes (confondues plus ou moins avec les activités de plage) mais des propos, des conversations familiales, pendant ces vacances, était consacrée au constat émerveillé des conditions exceptionnelles dont on profitait. Un appartement vaste, plaisamment meublé. Jusqu'au mobilier, jusqu'à la vaisselle dont le joli style basque (blanc, vert, quadrillé) vous dépayisait! La vue sur la mer à toute heure de la journée. La possibilité une fois sur la plage, si l'on était fatigué (par les cris d'enfants, la chaleur, la foule) de « remonter », de retrouver, en quelques secondes, calme, fraîcheur, voire obscurité. Sans compter les

jours où le temps était plus médiocre : on pouvait alors au premier rayon « descendre », s'installer, quitte à opérer plus tard une retraite précipitée; on n'aurait pas le temps d'être mouillé.

Olga se demande à quelle logique obéissaient tant de commentaires, à quel besoin – aigu, essentiel si l'on en croit leur réitération inlassable d'année en année – ils répondaient.

S'agissait-il en nommant de jouir plus intensément? Comme si *les mots* (ou pour être plus exact, la prise de conscience dont ils sont censés être porteurs) devaient décupler *la chose*, à savoir ici l'effet, à savoir encore le plaisir et la volupté?

S'agissait-il d'orchestrer tous ces avantages parce qu'on redoutait au fond, l'habitude aidant, de les oublier? et que leur oubli, leur disparition du champ de conscience, représentaient non seulement un danger, celui du bonheur gâché, mais aussi un crime, le crime consistant ici à omettre (négliger, ne plus mesurer) les « privilèges » dont on jouissait?

Sur ce point précis Olga est catégorique : il était capital ici d'être quelques-uns, peu nombreux, à en profiter. Le fait d'ailleurs était mentionné et les comparaisons explicitement opérées, sur un ton qui pouvait aller de la revendication satisfaite – le père mais aussi la mère, en cela alliés, se sentaient de légitimes bénéficiaires : partis de rien, c'était par l'effort, le travail et l'économie qu'ils étaient arrivés « là où ils étaient » – à l'accusation voilée : leurs filles, elles, comme des Princesses, servies par ces fées injustes mais inévitables que sont le Sort, le Destin, la Chance, c'est-à-dire l'appartenance sociale, leurs filles, elles, « n'avaient eu qu'à naître ».

Le port se trouvait juste derrière.

Pour le rejoindre depuis l'immeuble il suffisait de longer le chenal, d'abord fort étroit (à la sortie du goulet qui servait d'entrée), peu à peu plus large, jusqu'à la vaste courbure du quai, là-bas, tout au fond où les chalutiers (parfois des « thoniers » : le père d'Olga rectifiait) étaient amarrés. Nombreux, puis se raréfiant avec les années. Parallèles, coque contre coque, si bien que les pêcheurs, déjà merveilleusement à l'aise pour circuler sur ces sols mouvants, tanguants, penchés (où ils paraissaient danser) pouvaient aussi d'un bond sans élan passer d'une embarcation à l'autre.

La municipalité misait beaucoup sur le pittoresque de ce petit port. Olga se souvient que sur les présentoirs pour cartes postales les photos dites : « S... J... La Baie » étaient fortement concurrencées par celles titrées « S... J... La Pêche », avec bateaux colorés et vieux loups de mer burinés : pipe, casquette, vareuse ou maillot sans col rayé, rien ne manquait.

Le père d'Olga, quant à lui, ne cachait pas son goût pour ces activités liées à la pêche. Souvent, quand on ignorait où il était passé – car telle était la règle pendant les vacances : chacun, parents comme enfants, vaquait sans rendre de comptes – souvent donc, si on le cherchait, on avait toutes les chances de le trouver là, au port, de l'apercevoir de loin : sa haute silhouette immobilisée sur la bordure du quai, en train d'observer quelque manœuvre un peu délicate qu'il se plairait, une fois finie, (si entre-temps on l'avait rejoint), à ponctuer d'une moue approbatrice des lèvres, d'un hochement admiratif du menton.

Olga est frappée par ceci : les manœuvres elles-mêmes, elle les a purement et simplement « oubliées ». Elle pourrait

bien sûr en nommer certaines, accostage, ravitaillement, nettoyage... mais par déduction de l'intelligence, par recours à ces rudiments concernant la pêche que chacun possède, non par souvenir. Ce dont elle se souvient fort bien en revanche et ce qu'elle revoit avec précision, c'est, outre son père en pantalon crème et polo blanc et lunettes noires (tel que reconnu soudain, isolé dans le flot des vacanciers, il se cristallisait, distinct du reste du monde, comme fait d'une autre matière : plus dense et plus prestigieuse), outre donc ce père qu'elle ne pouvait identifier sans un élan de fierté, ce qu'elle revoit avec une netteté presque un peu étrange, c'est le chemin qui y conduisait : le bord du chenal lui-même.

Il était longé d'une rambarde en béton.

Tout en progressant – laissant donc, de plus en plus loin derrière, la maison, la plage, la mer pour se rapprocher du port – Olga, du plat de la main, caressait le dessus de cette rambarde : un contact granuleux, piquant et aussi, à certaines heures, brûlant. En bas, à mesure, le flot se faisait de plus en plus sombre, opaque, et parfois, à cause des vases et des détritiques stagnants, malodorant. À mi-parcours, un éboulis de rochers – mystérieux quand on réfléchit : venus d'où? depuis quand? – avançait? dans l'eau, faisait promontoire. Les bateaux, déjà ralentis dans la rade, dessinaient une large boucle pour le contourner. Les piétons, eux, (pêcheurs ou touristes) étaient invités à s'y aventurer puisque, à même la rambarde, un petit escalier avait été creusé.

C'est ici que la mémoire d'Olga vient buter.

Sur ces quelques marches et la rupture qu'elles occasionnaient : à l'endroit de cet escalier, sa main rencontrant tout à coup le vide.

C'est ici aussi que sa mémoire vient lui proposer une « scène ». Une scène qui a ceci de particulier qu'elle est à la fois suspendue, sans portée réellement « dramatique », et très *vive* (« vive » comme on dit pour des teintes éclatantes, gaies, mais aussi, par opposition à « fanées » ou « passées », parfaitement fraîches) : Olga se trouve sur les rochers.

L'anecdote, le contexte manquent. Ses sœurs et leurs camarades l'y ont-ils entraînée pour ensuite, soit désinvolture, soit jeu, soit cruauté, l'y abandonner? Si elle a agi seule d'emblée, pourquoi pareille escalade, dont Olga se souvient fort bien que ses parents l'interdisait? Par défi? Par goût du danger? Pour bouder? Attirée par ces plaisirs si nombreux et si délicieux, presque « spirituels » tant ils sont subtils, de la désobéissance<sup>1</sup>?

Bref : la scène se déroule sur les rochers.

La fillette s'y est fort avant engagée et tout à coup, – c'est là d'ailleurs que l'histoire d'une certaine manière « commence », ou du moins que la mémoire s'enclenche, c'est-à-dire présente une image – tout à coup, comme tétanisée, elle n'ose plus bouger, ni poursuivre, ni retourner.

Bien sûr, on peut aisément comprendre, elle craint de tomber : chevilles, jambes, aussitôt brisées dans ces trous entre les rochers! La terreur pourtant, dans le souvenir

---

1. Des plaisirs qu'Olga aujourd'hui, sans prétendre à l'exhaustivité, sans être non plus d'ailleurs entièrement convaincue de ne pas les rêver, se plaît à énumérer :

- affirmation face aux adultes de sa liberté;
- imagination de « ce qu'ils diraient s'ils savaient » (mais qu'ils ne diront, puisque ne sauront, puisqu'on va mentir);
- anticipation exaltée de tous ces mensonges par action ou par omission, voire, en cas d'échec, de la punition;
- mais alors euphorie nouvelle à se découvrir prête à affronter sans broncher les pires sanctions (ici privation de plage ou d'argent de poche).

d'Olga, reste d'un autre ordre, liée, plutôt qu'à ces masses noires et dures et aiguës (les rochers), liée davantage au ciel : la vision est large, l'espace comme trop ouvert, et cette lumière intense, blanche, soudain on dirait une toile qu'on a trop tendue : du haut en bas elle va craquer, déchirée, se fendre!

o o o

On allait à S... J... chaque été. Conséquence : les souvenirs font le pont, viennent se rejoindre et s'amalgamer au-dessus de l'axe fléché des années, Olga ne parvient plus à dater. Seul peut-être, un indice pourrait aider à se repérer. Un indice étayant d'ailleurs l'hypothèse, jusqu'ici restée implicite, d'une enfance peu à peu quittée, d'une adolescence qui s'amorcerait (et qui, Olga d'emblée préfère le signaler, s'avèrera des plus laborieuses) : les autres souvenirs venant spontanément s'associer à cette scène, dite désormais « du rocher », ont cette double caractéristique d'être à la fois nocturnes et sexuellement marqués.

— Leur cadre, lui, est diversifié. Ce peut être :

— la plage déserte après le dîner;

— le jardin public, tout en pelouses étroites et escarpées, qui entourait le phare : il jouxtait l'immeuble; le soir, jusqu'à des heures fort avancées on avait le droit d'y rester avec la « petite bande » constituée, dans le voisinage, au fil des années;

— la « petite chambre » près de la cuisine : Olga ne se souvient pas d'y avoir jamais dormi, résidé; en revanche elle est sûre de s'y être enfermée, certains jours, pour jouer.

La scène nocturne sur la plage – fichée dans le souvenir comme un épisode unique alors que, très probablement, derrière (ou plutôt dans sa perspective) il faut imaginer toute une série de soirées quasi identiques que celle-là se charge de résumer –, cette scène est très incisive, aiguë, mais aussi obscure et presque étriquée.

« L'incisif », « l'aigu », dès lors qu'on indique autour de quel événement tourne l'anecdote, n'étonneront plus : le genou d'Olga en train de jouer va venir heurter une pierre enfouie.

Un choc fort violent. Une douleur vive, d'autant plus vive qu'on ne l'a pas vue arriver...

« L'obscur », « l'étriqué » sont plus surprenants. Sur-tout si l'on songe au décor *réel* de cet épisode. À son décor, non pas tel qu'il surgit dans le souvenir : fragmenté, quasi indistinct, pareil à un rêve... mais tel qu'il fut *pour de vrai*, tel que l'intelligence aujourd'hui peut le restituer. La plage – déserte à cette heure, après le dîner, à la nuit tombée – propose un terrain de jeu fort vaste. Quant à la rade, elle est longée par un parapet, lui-même planté de lampadaires régulièrement espacés : en contrebas, l'endroit où l'on joue, en fait le même carré de sable au pied de l'immeuble que l'on occupe pendant la journée, est donc relativement éclairé.

En dehors du choc – la pierre invisible contre laquelle va venir frapper à toute volée le genou naïf, et puis vulnérable car dénudé : il fait chaud, c'est l'été! – Olga se souvient du jeu et des circonstances. (Celles-ci d'ailleurs pourraient expliquer pareille sensation d'exiguïté là où *de fait* on ne manquait point de place.)

Le jeu consiste à se dérober.

Se promettre et se dérober. Un des enfants a les yeux bandés. Il faut lui tourner autour, l'agacer et le provoquer, lui faire croire qu'il a pu vous localiser – sinon « vous », en tout cas cette créature anonyme, à peine sexuée, avec laquelle provisoirement, pour les besoins du jeu, vous vous confondez<sup>2</sup> – et puis, au dernier moment, lorsque, vous ayant élue – élue non pas en raison de ce que vous êtes (car « ce que » vous êtes, plutôt « qui » vous êtes, il l'ignore encore) mais en raison de votre proximité – lorsque donc enfin, jouant son va-tout, il se précipite les bras en avant pour vous attraper, il faut lui échapper d'un mouvement preste. Ses bras étreindront du vide. Mieux : entraîné par son propre poids, déséquilibré, il pourra tomber!

L'unique variante, dans cet avatar marin, nocturne, estival de colin-maillard – variante dont Olga a oublié qui, parmi la « petite bande » (aujourd'hui indifférenciée), put l'imaginer mais dont on peut penser qu'elle fut inspirée par le cadre, la plage, le sable – cette variante est la suivante : tous les enfants, y compris celui qui a les yeux bandés, sont à quatre pattes. Il est interdit de se redresser, *a fortiori* de courir ou marcher. Et c'est ainsi, doublement entravé par le sable et par la posture qu'il faut se mouvoir, se montrer agile, tant pour s'offrir que pour s'esquiver.

Olga se souvient aussi qu'au moment où survint le choc, au moment où la pointe de son genou alla heurter le bout du rocher enfoui dans le sable – en cette minute, ou bien juste avant, car après, la douleur, comme il est normal, allait anéantir toutes ses possibilités de pensée – bref, en cette minute – et

2. Mais dont il lui appartiendra ensuite, vous ayant saisie et identifiée, de vous démêler.

elle le savait; c'est même cela qu'aujourd'hui Olga voudrait souligner : à quel point **alors** elle en eut conscience, à quel point cette idée était en train de cristalliser quand la pierre aigüe vint frapper et tout arrêter : le jeu, le plaisir, la pensée – en cette minute donc l'objet du désir – un désir intense, Olga croit se rappeler en avoir été bouleversée, habitée déjà d'une vraie souffrance (celle-là interne, physique, sexuellement localisée) avant que l'autre souffrance, celle du genou butant contre le rocher, ne prît le relais! – bref, bref, en cette minute l'objet du désir avait commencé de se révéler, honteux, délicieux :

– dans la fuite même, et lors même que l'on continue à fuir sans tricher, mettant *réellement* toutes les chances de son côté pour se dérober;

– souhaiter de toute son âme être capturée : ceinturée, atteinte, immobilisée;

– et donc obligée, (puisque c'est la règle, la règle du jeu), obligée de subir la main qui, pour reconnaître, doit venir *toucher*.

### 3

L'autre souvenir de plage qui surgit sans difficulté n'a rien à voir avec les soirées et les apprentissages qui s'y tramaient : celui-là est ensoleillé.

Il fait beau et chaud.

Le dos, les épaules sont en train de cuire. (La tête, elle, pour l'instant absente du souvenir, doit être prudemment restée sous le parasol : petit, planté bas, rayé, muni d'une pique.)

À travers le maillot humide – perméable donc aux saillies, aux aspérités –, la serviette-éponge, envahie de sable, agace le ventre.

Car on a beau se démener, soulevée tour à tour sur chacun des coudes pour épousseter, on a beau aussi à intervalles réguliers prendre les mesures les plus radicales, bondir sur ses pieds, saisir la serviette aux coins, la secouer, puis dans un mouvement lent et calculé se baisser en même temps qu'elle pour que, descendant à l'horizontale – sorte de tapis volant – elle retombe plane<sup>3</sup>; bref on a beau ne pas ménager sa peine contre les ruses du sable, celui-ci, toujours, a le dernier mot! Tantôt par petits paquets mouillés : concrétions portées par les pieds au retour du bain. Tantôt en minces ruisseaux, glissés secs dans un pli d'éponge. Tantôt sous forme de grains isolés : ceux-là sont anciens, et comme incrustés, impossible de les déloger.

Olga en a bien conscience : elle a divagué, elle s'est laissée entraîner. Le sable ici n'est pas son sujet. Ni d'ailleurs la peau irritée. Ni ce corps d'enfant sur le ventre en train de se trémousser en vue d'un bien-être sinon illusoire – le premier instant sur une serviette fraîchement secouée est un pur délice – en tout cas fugace, fragile.

Son sujet, le centre autour duquel la mémoire vient tourner, rôder, comme aimantée, rôder et broder – dans un souci « d'atmosphère », d'authenticité? histoire de retarder le moment où il faudra vraiment affronter? –, son sujet, c'est le tunnel que petite fille, allongée sur la plage à S... J... l'été, elle est en train de creuser.

---

3. Si plane que quelques secondes ce carré de plage paraît exempt de bosses et de plaies.

Tête au ras du sol. La tête qui, jusque-là absente, fait soudain retour dans l'image, dans le souvenir.

La joue effleure le sable.

Menton un peu relevé. Le cou devient douloureux à force de se contracter : il ne s'agit pas non plus de piquer du nez!

Bras plongé tout entier dans la cavité. Bras qui épouse la courbure du tunnel creusé. À moins que cette courbure, ce soit lui, le bras, qui l'ait inspirée : d'abord la cuvette – une pente raide, presque verticale, un genre de puits –, ensuite, partant du fond de ce puits, à la perpendiculaire et donc par rapport au sol presque parallèle, la galerie.

La peau est brûlante. Encore salée par le dernier bain mais déjà séchée. Tendue (sous la pression du biceps gonflé), elle frémit au contact des parois humides, si fraîches, si lisses.

Pourtant c'est là-bas, tout au fond, à l'extrémité, où les doigts travaillent – un travail aveugle et inquiet : une pierre, un bout de rocher soudain rencontrés peuvent ruiner toute l'entreprise, soit qu'on échoue à les retirer, soit même qu'on les extraie, car alors souvent tout autour de ce brusque vide la zone entière vient s'effondrer! –, c'est là-bas, où le *vrai* travail se fait, celui qui consiste à creuser – les autres besognes sont moins prestigieuses : à mesure, évacuer le sable ou consolider par petites tapes rapprochées – c'est à cet endroit que la sensation (ou son souvenir) ressuscite avec le plus d'acuité.

Là-bas, au bout de la main, au niveau des ongles : une résistance froide et de plus en plus mouillée, grumeleuse, voire caillouteuse pour peu que la main descende, s'enfonce.

Une sensation et un souvenir presque équivoques à force d'intensité.

Car ce doigt qui gratte dans l'obscurité et autour duquel sont mobilisées toutes les capacités<sup>4</sup>, cet index foreur qui œuvre en silence et dans les ténèbres, on a beau le savoir lointain – appendice ultime d'un bras étiré lui-même au bout d'un corps allongé –, il émet des ondes si nettes : on le croirait plutôt tout près. Et comme fixé à même la tête. Mieux : branché sur le cerveau, en ligne directe.

Autre ambiguïté. Par définition, ce geste se produit sous terre. Il appartient donc au règne de l'ombre et de l'invisible. Il devrait, en bonne logique, n'être accompagné par aucune image. Or, Olga l'avoue, au moment où elle le raconte, où elle essaie de le peindre tel qu'il était – exclusivement tactile, c'est-à-dire extraordinairement sensoriel mais aussi secret –, tout se passe, contre son gré qu'elle en ait, comme s'il se trouvait brutalement extériorisé (lancé, propulsé à l'air libre, exhibé!) et *qu'elle le voyait*.

o o o

Le jeu était susceptible certains jours de se compliquer.

Vis-à-vis du premier tunnel, provisoirement délaissé – s'interrompant donc sur cette butée : la paroi compacte –, on en bâtissait un autre, à peu près de même nature, de même longueur. Le but était de les faire se rencontrer. Et le plaisir de sentir, à mesure que l'on approchait, le sable se transformer : peu à peu plus meuble, bientôt presque fluide, quand tout à la fin on « brûlait », poreux et léger. À terme, en fait de « paroi », « muraille », c'était une cloison mince, mince comme du papier, que le doigt crevait! Sans la moindre difficulté. Olga adorait.

4. Physiques et intellectuelles : le soin, l'adresse mais aussi l'aptitude à se concentrer, c'est-à-dire oublier, effacer, nier le reste, le monde, la plage et les vacanciers!

Variante, sans doute assez rare mais ayant laissé un souvenir vif : lorsque la partie se jouait à deux. La rivalité alors n'était plus de mise puisque, si chaque partenaire travaillait toute seule et de son côté, les deux galeries cette fois encore devaient se rejoindre, fusionner, n'en former plus qu'une ! Sous-terre, une fois la cloison crevée, les deux mains, celles d'Olga et de sa sœur Renée – des mains devenues étranges et toutes râpeuses, car recouvertes (et comme gantées) d'une pellicule de sable à demi séché –, les mains viendraient se toucher.

Un contact rapide, presque un peu nerveux : Olga se souvient très bien de cette nuance. Elle se souvient d'un autre détail. Parfois, lorsque la section du tunnel était assez large pour l'autoriser, les doigts s'enlaçaient et le jeu alors pouvait consister, maintenant l'étreinte, à se redresser, brusquement, ensemble. En une seconde tout se détruisait. Du tunnel auquel on avait si patiemment œuvré, il ne restait rien, si ce n'est à cet endroit-là, en surface, outre les indices d'un sol qu'on vient de remuer (des mottes plus sombres, l'humidité), un éboulement, un creux dans le sable.

o o o

Olga remarque ceci et tient à le rajouter : à cette scène sur la plage, sans doute réitérée, dérivant au-dessus de plusieurs étés, incapable de se fixer, une autre vient spontanément s'associer qu'en revanche on pourrait aisément dater car elle relève d'un temps collectif, social, historique. C'est une image télévisée.

Image en direct. Ou bien avec ce léger différé que supposent les informations, le journal du soir à la télé. (Troisième possibilité qu'on ne peut exclure : le reportage aurait été intégré à un documentaire diffusé plus tard, alors que l'événement

lui-même, enregistré par la caméra, fixé sur la pellicule, n'appartenait plus, et depuis longtemps, à l'actualité.)

Qu'importe, continue Olga, quel que soit le jour de ce reportage ou celui distant (mais forcément mal déterminé) de sa diffusion sur un écran de télé, il est une chose qu'elle peut affirmer, une chose qui d'ailleurs la ramène à son sujet (l'été, les jeux sur la plage avec Renée), ce que ce reportage montrait : justement *un tunnel, un vrai!*

Ce même tunnel dont le seul projet, lorsque Olga enfant l'entendait évoquer, suffisait à la terrifier, – sans doute parce qu'alors elle se le figurait non comme une trouée, une voie forée dans la terre ferme au-dessous du niveau des eaux, mais comme un tuyau, tuyau entièrement immergé, tuyau colossal et pourtant fragile, menacé : à la moindre brèche, c'était l'océan entier qui s'y engouffrerait! –, le tunnel visant à relier France et Angleterre.

Le reportage plus précisément s'attachait à l'instant où les deux chantiers, français et anglais, jusque-là distincts mais ayant bien sûr œuvré de conserve, faisaient la jonction.

Olga avait été étonnée. Car à présent elle était adulte et elle ne pouvait plus ignorer que ce tunnel était bel et bien creusé. Et creusé profond dans la roche dure. Elle avait aussi, bien des fois, entendu des spécialistes affirmer que l'entreprise, entièrement sûre, ferait appel à « la technologie la plus avancée ». Bref, elle s'attendait à des machines presque monstrueuses, à des engins dépassant tout ce qu'on pouvait imaginer en terme de taille et de complexité. Or, voici ce qu'elle découvrait :

- face à la paroi, filmés en gros plan, des bras;
- pour certains, il est vrai, prolongés de marteaux-piqueurs dont les saccades remontaient par épaules et nuque jusqu'à la face, elle aussi violemment secouée;

– mais la plupart armés de vulgaires pioches, et donc animés du geste le plus universel, le plus familier, celui du balancier; d'arrière en avant, avec, quand le pic se plante, à cause de l'élan soudain arrêté, cette vibration propagée jusque dans le torse.

Bref, une besogne quasi ancestrale, des outils quasi archaïques : Olga n'avait pas manqué de s'interroger.

D'emblée même, elle avait soupçonné une mise en scène. Aujourd'hui encore, alors que dans sa mémoire ces deux épisodes (les tunnels de sable à S... J... l'été et ce reportage franco-anglais) viennent se télescoper – à croire que le second constituerait par rapport à l'autre un genre d'écho formidablement grand, et puis culturel et socialisé (écho bruyamment festif et gai : ponctué d'ovations lorsque les premiers visages s'encadrent dans la trouée! suivi d'accolades dès qu'un corps entier arrive à s'y faufiler, passant ainsi « de l'autre côté »!), alors que le premier, d'enfance, reste si sérieux, presque grave, tout tactile et muet –, bref aujourd'hui encore Olga demeure perplexe.

Si, comme elle en est toujours persuadée, l'événement filmé par la caméra avait été trafiqué, elle se demande **qui**, à l'époque, avait pu avoir (et formuler, et imposer) cette idée. Les gouvernements eux-mêmes, en la personne des ingénieurs et des architectes? À moins que ceux-ci, sans qu'aucune instance n'ait eu besoin de le leur souffler, n'aient eu l'initiative du projet? On peut aussi prêter un rôle central aux « gens de la télé », les réalisateurs venus pour filmer qui auraient exigé à la dernière minute cette mascarade des ouvriers!

Dans tous les cas, tous poursuivent la même finalité : il s'agit de frapper les esprits avec plus de force. Finalité qui, associée au procédé, révèle le même présupposé, ce présupposé

dont on est en droit (comme Olga) de penser que c'est pour le dégager que ce qui précède s'est enchaîné : *l'imaginaire serait plus impressionné par le primitif, le sommaire, le grossier, que par des formes plus modernes ou élaborées.*

#### 4

Peu à peu S... J... est en train de se compléter. Du moins sa topographie, telle qu'Olga souhaite la reconstituer : tout part de l'immeuble, ce lieu, identique au fil des années, où l'on résidait, tout tourne autour de cet axe, vertical, dressé.

C'est le dernier bâtiment, au bout de la baie.

À droite, si on l'observe depuis la plage ou bien sur des cartes postales. (Mais cette fois on est posté non plus sur la plage mais au-delà, sur la mer, au large, comme le photographe.)

Devant, à ses pieds : la jetée. Celle-ci, sur toute sa longueur, est bordée par un parapet.

Plus en contrebas encore : le sable.

Derrière : le port. Au fond d'une passe. Avec, dans l'intervalle, un jeu de ruelles étroites, un réseau serré qui ensuite progressivement se défait à mesure que la ville s'étend, au-delà des quais, en quartiers modernes et sans intérêt.

o o o

« Le petit jardin » – dénomination fort vague, Olga en convient, mais ajoute-t-elle, personne ne s'y trompait, personne jamais n'avait l'idée de préciser, tant dans sa famille que chez les autres habitués, ceux qui revenaient d'année en année et parmi lesquels la « petite bande » recrutait ses membres les

plus réguliers – bref, ce « petit jardin », dès lors qu'on s'obstine pour le regarder à se placer sur la plage (ou devant des cartes postales), est situé davantage encore à droite.

Il jouxte l'immeuble. Il occupe le dernier espace. Après les maisons, juste avant la digue, la digue qui ferme le port, prolongeant la baie et portant le phare.

Cela dit, il n'apparaissait pas sur les photos ni sur les cartes.

Sa présence même, à cause de la jetée qui le surplombait comme elle surplombait la plage (mais lui de l'autre côté), impossible de la deviner.

En fait, à cet endroit, le seul de toute la baie où le ciel venait coller au parapet, plutôt que la végétation, la fraîcheur, l'ombre, les replis d'un square, l'esprit se plaisait à imaginer : un vide, une simple trouée.

o o o

Vu d'en haut, comme à vol d'oiseau, ce jardin eût été sans doute d'un dessin aisé.

Un triangle. Coincé entre le port (l'entrée du chenal) et le parapet.

Un triangle un peu allongé qui aurait eu pour base la cour de l'immeuble où l'on habitait et pour sommet – là-bas, tout au fond, à l'endroit le plus resserré et le plus obscur, là où démarrait la digue prolongeant de sa barre droite la baie incurvée –, cette porte en fer censée y donner accès (à la digue, au phare), en fait bien cadennassée.

Le portail d'entrée, lui, à l'autre extrémité, n'était jamais verrouillé.

Même pas le soir, après le dîner, à la nuit tombée.

C'est d'ailleurs à ces heures-là, lorsque l'endroit – d'une façon générale peu fréquenté, les estivants lui préférant la

plage ou le port, voire la promenade sur la jetée – était presque totalement déserté, que la « petite bande » choisissait de s'y retrouver.

Olga ici s'interrompt. Elle a besoin d'une digression. Afin d'insister, afin, dit-elle, de souligner un paradoxe qui la fait rêver : ce « petit jardin », il était public, c'est-à-dire collectif, autrement dit accessible, et à toute heure de la journée, à quiconque voulait s'y introduire, s'y installer. On est donc en droit de le considérer comme une structure fondamentalement et originellement *ouverte*; voire, quitte à forcer quelque peu le trait, *offerte*. Or, dès que la mémoire essaie d'en avoir une image globale, de se le « représenter », spontanément s'impose une figure *fermée*.

« Fermée » bien sûr au sens tout géométrique, au sens où un polygone l'est<sup>5</sup>. D'autant plus « fermée » que ses contours sont nets et presque appuyés : non seulement il est ceinturé de grilles mais par endroits, ces grilles, une haie de buis vient les redoubler. (Détail accentuant l'aspect clandestin, obscur, merveilleusement et terriblement secret : cette haie de buis est sombre, épaisse et opaque, assez élevée.)

Olga aujourd'hui aurait tendance à penser que ce contraste entre structure ouverte et fermée, entre un contenant aux parois solides, aux limites nettement marquées et un contenu plus flou (mobile, changeant, comme non fixé), n'est pas sans rapport avec ce que, maintenant, à propos de ce dit « jardin », elle doit avouer : toutes les visions qui lui sont liées, toutes les scènes dont il pourrait être le décor – voire le « théâtre », car elle serait prête s'il le fallait à « dramatiser »

---

5. Olga est formelle, elle a vérifié : tous les polygones, les triangles, les quadrilatères (trapèzes, losanges, rectangles), éventuellement le cercle, sont *géométriquement* fermés.

– possèdent ces mêmes traits : inachevées, confuses, comme mal dissociées des ténèbres qui les abritaient.

o o o

L'éclairage, il est vrai, laissait à désirer.

Le faisceau brutal et intermittent du phare très proche balayait le ciel, mais tout au-dessus, à l'horizontale, sans pénétrer. Quant aux lampadaires de la jetée qui surplombaient, ils étaient trop loin, trop surélevés : leur lueur s'anémiait à mesure qu'elle descendait, ne diffusant plus au niveau du sol qu'un pâle reflet.

Le relief du terrain lui-même – très accidenté et donc lui aussi propice aux recoins obscurs et aux plages d'ombre –, ces puissantes bosses, ces talus abrupts qui le soulevaient, Olga aujourd'hui serait incapable *géologiquement* de les expliquer.

En revanche elle se souvient du jeu délicieux qu'ils autorisaient. On choisissait les plus escarpés pour les dévaler. Descendre, puis remonter, puis recommencer, à toute vitesse, sans arrêt, jusqu'à épuisement complet. Alors seulement on pouvait se laisser tomber et rouler!

Olga se souvient aussi que le meilleur, c'est en bas, tout en bas, au fond de ces trous herbus et sombres, qu'il vous attendait : lorsque les corps se heurtaient. Et chacun sans doute le sentait puisque chacun s'arrangeait, au bout de sa chute, pour « traîner » un peu, tardant à se relever.

Parfois carrément on décidait de ne plus bouger, de rester tous là, à progressivement s'entasser et s'entremêler. Chaque collision nouvelle déclenchait des rires. Ceux qui étaient dessous protestaient : qu'on les écrasait! qu'ils étouffaient! Personne ne les croyait. Au contraire : plus ils criaient,

plus on s'acharnait, appuyant encore, se faisant plus lourd s'il se pouvait.

Aujourd'hui Olga est même tentée d'avouer qu'à leur égard le sentiment unanimement partagé était de l'envie : une envie mêlée de complicité mais aussi d'une sourde, implacable, presque meurtrière hostilité.

## 5

Olga le sait : malgré ce qu'elle a pu affirmer – sans doute pour se leurrer, ou pour esquiver? –, S... J... n'est pas une question réglée. Elle en vient d'ailleurs aujourd'hui à se demander si sur le sujet il ne faudrait pas renoncer à ces mots « finir, achever, épuiser », S... J... étant ce qu'il est, à savoir :

1. **en apparence** un lieu circonscrit, délimité, quelques centaines de mètres carrés entre mer et port, des parcelles bien identifiées : plage, immeuble et sa cour, petit jardin, rochers; morceaux contigus, accolés, comme sur un plan, comme survolés, c'est-à-dire comme Olga enfant ne les a jamais observés;

2. **en réalité** un bloc, un coin aux arêtes dures : il reste profondément enfoncé.

Or, c'est dans ce bloc, suspendue, figée – même si bien sûr Olga pourrait là encore avec sa mémoire jouer au jeu du cadastre, localiser : en pénétrant dans l'appartement tout de suite à gauche, ensuite, une fois dans la cuisine, première porte à droite – bref, c'est dans ce bloc où elle paraît à la fois saisie, isolée, séparée du reste du monde car faite d'une autre substance – substance que le dit « bloc » aurait justement

pour tâche de conserver – c'est là, dans cette matière épaisse et compacte, qu'Olga aperçoit la « petite chambre ».

o o o

Pour comprendre quelque chose à ce qui va suivre, il faut se souvenir que l'appartement loué à S... J... prétendait au luxe.

Un étage entier. Des chambres nombreuses, la plupart tournées vers l'arrière, seule celle des parents (plus vaste, avec balconnet) surplombant la plage. Une entrée obscure parce que lambrissée de chêne foncé, d'où l'on accédait à un grand séjour donnant sur la mer par deux larges baies dont chacune, pour mieux protéger contre la tempête, avait deux croisées : l'une ouvrant dans la pièce, l'autre coulissante à fleur de façade!

Bref, la « petite chambre » – baptisée ainsi pour éviter le gênant, prétentieux « de bonne » – fait partie du standing, du code.

Elle est exigüe, comparée aux autres.

Et sommairement meublée : encombrée d'un lit de bois aux montants épais.

Enfin, caractère dont Olga croit se souvenir que sa mère alors l'avait commenté, expliquant que d'un lieu – et ce de façon patente, quels que soient les efforts déployés ensuite pour décorer – il prouvait la fondamentale et définitive ancillarité : *il faut passer par la cuisine pour y pénétrer.*

Cette chambre, Olga soudain le découvre, n'est pas sans rapport avec celle qu'on lui avait installée à T..., relativement petite, jouxtant elle aussi la cuisine au rez-de-chaussée. Olga tient pourtant à le rappeler : jamais, au fil des années et alors que l'occupation de l'appartement fut plusieurs fois modifiée,

le regroupement des sœurs par exemple étant alterné ou bien la mère préférant dormir seule à l'arrière parce que le fracas des vagues finissait la nuit par l'exaspérer, jamais, déclare Olga avec insistance, jamais la « petite chambre » – peut-être convoitée, car elle aurait permis d'échapper aux cohabitations toujours difficiles avec Lise ou Renée, mais peut-être aussi redoutée : nul doute que la fillette s'y serait sentie dangereusement éloignée et y aurait eu « peur » comme à T..., seule résidente nocturne du rez-de-chaussée, elle eut « peur » pendant des années –, jamais donc, jamais la « petite chambre » à S... J... ne lui fut attribuée.

S'il arriva que cette pièce fut occupée – par sa mère après qu'elle eut épuisé toutes les autres possibilités? par sa grand-mère, à plusieurs reprises emmenée, Olga le sait (mais le sait d'une connaissance toute intellectuelle : de cette présence, ailleurs si concrète, elle n'a gardé aucun souvenir à S... J...)? ou encore par Émilienne, la femme de ménage de T... qu'on avait fait suivre un été<sup>6</sup>? – bref, si cette pièce fut jamais véritablement habitée, la mémoire d'Olga n'en garde pas trace. Soit que la scène qui va suivre (et s'y est déroulée) paraisse à l'esprit incompatible avec un résident régulier (susceptible à tout instant d'entrer!), soit qu'elle se produisît effectivement une année où la chambre demeura déserte, c'est vide, toujours vide qu'elle s'offre au regard interne :

– dans l'angle, sur la tablette au-dessus du lavabo, aucun objet;

---

6. Expérience que la mère s'était juré de ne point réitérer : non qu'Émilienne fût désagréable mais une étrangère sous son toit toute la journée lui avait pesé, et puis cet été-là, n'ayant « rien à faire », elle avait cru périr à S... J..., elle qui déjà en temps normal s'y ennuyait!

– de l'autre côté, au niveau de la lucarne, sur la chaise paillée adossée au mur, nul vêtement abandonné;

– quant au lit, il n'est même pas « fait » : un détail l'indique, détail dont Olga est prête à jurer – alors que les autres (lavabo, chaise, lucarne) lui paraissent quelque peu suspects : dictés peut-être par le fantasme ou le cliché... –, détail qui, insiste-t-elle, démontre que cette pièce vide remémorée n'est pas le fruit de son imagination, pas plus d'ailleurs que le résultat logique (mais inauthentique) de la scène dont elle est le cadre : le relief, la bosse dont la courtepointe est soulevée.

Cette bosse est provoquée par la couverture, la couverture **inutilisée** qu'on a repliée puis glissée dessous, où elle fait paquet : un gros paquet d'une laine poussiéreuse et rêche, désagréable au toucher.

o o o

Au troisième étage, au-dessus de soi – à moins que plus haut encore? –, résidait chaque été une famille qui à sa manière participait au standing de l'immeuble, alimentant sans doute la fierté secrète qu'on avait à s'y installer, celle d'un ministre.

Le père d'Olga se disait bien sûr peu impressionné par ce petit homme plutôt ridicule. En maillot effectivement un genre de gnome. Un corps disproportionné, presque contrefait qu'Olga ne pouvait regarder sans une gêne mêlée de gaieté. Pareille fonction, susurrant le père couché sur le sable, devrait éviter de se dénuder.

N'empêche : *un ministre*.

Un ministre avec domestiques. (Et là encore on ironisait : chauffeur, cuisinière, franchement, en vacances, à S...

J..., on voyait mal leur nécessité, en revanche on voyait très bien, l'argent du contribuable, à quoi il passait!)

Un ministre dont l'épouse se révélait comme prévu sotté, snob, imbuvable, mais les enfants pour l'instant – qualité toute provisoire, vouée à cesser? – plutôt sympathiques : « simples » et « bien élevés ».

Ils faisaient partie de la bande.

On avait plaisir à les retrouver chaque été.

Aujourd'hui, du fils, « Bernard », Olga a des souvenirs relativement précis. Par l'âge il se trouvait entre Lise et Renée. Il jouissait donc de ces deux prestiges, distincts bien que liés : un garçon plus « vieux » et susceptible de s'intéresser exclusivement à ses sœurs aînées.

Un jour de grandes marées, en la ramenant au bord, il avait « sauvé » Olga (alors très petite) qu'une vague venait de rouler jusqu'à l'assommer. L'aventure avait fait grand bruit. Toute la plage, à savoir le carré d'habitues qui, sans se fréquenter, avaient fini par se connaître et se saluer, en avait frémi. Le père d'Olga, mettant dans sa poche préventions sociales et convictions politiques – car il haïssait « le Général » que servait si docilement ce petit ministre! – était allé remercier le jeune homme et sa famille.

Une photo reste, gardée par la mère au milieu des photos d'enfance, une photo qui les montre tous : les trois sœurs, « Bernard ». Ils sont alignés sur le quai. En arrière-plan on identifie le port sans difficulté. La prise se veut amusante, elle a dû être calculée : ils sont tous vêtus du même ciré – attribut obligé des jeunes estivants atlantiques aisés – ils mangent des gaufres, on les a rangés par ordre de taille, « Bernard » donc à un bout à droite avec Lise à côté,

ensuite Renée. Olga, la dernière à l'autre extrémité, porte le cheveu si ras qu'elle fait garçonnet<sup>7</sup>.

« Bernard » avait une sœur, « Béatrice », beaucoup plus petite, à qui en revanche peu de souvenirs (images, anecdotes) demeurent attachés. Quel âge avait-elle au juste? Plus précisément – pareille question s'avérant absurde puisque « l'histoire » s'étend sur plusieurs années et que forcément la totalité des enfants, et du même pas, grandissait... –, « Béatrice » était-elle donc par rapport à Olga (elle-même, on s'en souvient, une benjamine) plus jeune ou plus âgée? La chose a son importance. Car dans le premier cas, « Béatrice » occupe vis-à-vis d'Olga la position qu'Olga occupait vis-à-vis de Renée : celle de cadette plus ou moins infériorisée. Alors que, dans le second cas, bien sûr les rôles s'inversent si on le compare au premier : notre « Béatrice » à présent est l'aînée... mais, d'un autre côté, sur un autre plan – celui de la vie d'Olga, de sa vie réelle toute l'année! –, la situation est inchangée : Olga reste dominée.

Or, c'est avec cette « Béatrice » effacée, pâlotte, oubliée – dont, du visage, des traits, Olga n'a rien retenu à part ce détail qui, dit-elle, ne constitue même pas un signe particulier (puisque par nature élément ajouté, prothèse amovible) : elle a des lunettes aux verres plutôt épais! –, c'est avec « Béatrice » que la scène dans la « petite chambre » va se cristalliser.

o o o

On le voit, Olga n'a pas oublié son sujet. Elle tient fermement le fil et, lorsqu'elle s'égaré, laissant dériver, dessinant des boucles qui semblent éloigner, différer, comme si elle

7. Renée, elle – Olga est assez honnête pour l'indiquer –, Renée, affligée pourtant de la même coupe, a les traits trop fins et les yeux trop clairs, les cheveux trop blonds : Renée échappe à ce risque!

cherchait à gagner du temps, comme si elle avait peur de parler, ou bien encore comme si la chose qu'elle veut évoquer fuyait et se dérobaît à mesure qu'elle, Olga, tentait de s'en approcher, c'est là une ruse, on l'a deviné.

Une ruse et même une stratégie : délibérée.

Faire des détours. Mimer une résistance. Afin que la chute, l'entrée finale et brusque dans le récit annoncé (ou mieux : l'accès à la *vérité*) paraissent d'autant plus saisissantes et dramatisées qu'elles ont été retardées : ici, dans la chambre, sur le lit de bois avec tête et pieds, autour de la couverture épaisse, rêche, repliée, les jeux ambigus, pour ne pas dire « louches », auxquels Béatrice et elle purent se livrer.

Jeux de rôles. Métamorphoses. Substitutions d'identité.

Scénarios nourris par « l'antique », pleins de maîtres sévères (exécuteurs glacés), d'esclaves éperdus : fautifs et conscients de l'être, s'offrant donc à leur châtiment (bien sûr tout imaginaire mais alors décrit et verbalisé) comme à la seule façon d'expier.

D'un autre côté – et Olga se sent également tenue de le signaler, quitte, dit-elle, à briser quelque peu ses effets –, à l'égard de cette « scène », c'est-à-dire non pas celle que les deux enfants auraient alors soi-disant « jouée » (scène où de fait l'espace *réel*, ancillaire et inhabité, était forcément oublié au profit d'un ailleurs brûlant, puissamment rêvé, fait de cités grecques et villas romaines), non pas celle-là mais l'autre, qui vient l'enchâsser – celle qu'Olga aujourd'hui croit se remémorer et dans laquelle au contraire le décor trivial<sup>8</sup>, plus encore que l'action ou les protagonistes, joue le rôle premier – à l'égard de cette scène, de cet épisode dont elle ne peut dire s'il resta unique ou se répétait – pas

8. Trivial mais aussi mystique : la « chambre de bonne » tient de la « cellule » par l'exiguïté et l'austérité!

plus d'ailleurs qu'elle ne peut préciser quelles circonstances l'auraient fait cesser : tarissement interne, découverte adulte<sup>9</sup> ? – à l'égard donc de cette scène Olga éprouve un malaise.

Malaise croissant à mesure que la mémoire affirme le retrouver.

Un malaise, un doute.

Car ce souvenir, « réduit-clos-écarté-où-deux-enfants-viendraient-se-cacher-pour-se-donner-des-plaisirs-suspects », il est pour le moins convenu, stéréotypé. Aurait-il été, et de bout en bout, *inventé*?

À mieux réfléchir, certains éléments plaident pour cette hypothèse.

Par exemple, la contiguïté des lieux avec la cuisine. Bien sûr pareille contiguïté a le mérite d'instaurer d'emblée le thème ancillaire – thème nécessaire, Olga en est persuadée – mais elle place aussi à proximité... la mère. Une mère susceptible d'entendre, de vouloir entrer, de nourrir les pires soupçons en butant sur une porte fermée à clé! Il faudrait donc avoir profité des rares moments où on la sait éloignée, par exemple celui (Olga de fait n'en voit guère d'autres) où les parents descendent à la plage.

Dans ce cas pourtant, s'ils sont à la plage, c'est qu'il fait beau et même très beau : la mère aime peu le soleil et encore moins le sable, elle tire prétexte du moindre nuage pour s'en dispenser. Bref, il fait très beau. Mais alors pourquoi les petites filles, elles, sont-elles « restées »? Qui plus est « ensemble », alors qu'aucun lien spécial, aucune amitié ne les rapprochaient?

---

9. Mais alors comment Olga pourrait-elle avoir aujourd'hui oublié cette découverte et l'humiliation qui au minimum l'eût accompagnée?


Et puis surtout, s'il fait ce jour-là si beau – idéalement beau puisque la mère a tenté en vain de se dérober : une journée si belle, si ensoleillée, un ciel éclatant au bleu pur et fixe! elle ne pourra pas non plus arguer que « ça se gâte » pour remonter –, si le soleil brille de façon si franche, saturant non seulement la plage mais le port et toute la ville de sa blanche et presque agressive luminosité, dans ces conditions – et même en tenant compte de la simple lucarne dont en principe la « petite chambre » est éclairée –, dans ces conditions comment expliquer cette obscurité, cette pénombre dans laquelle la scène tout entière demeure plongée?

Une pénombre qui n'a rien à voir avec les après-midi d'été, volets refermés.

Pénombre spéciale, si intensément et précisément présente à la mémoire qu'au fond on pourrait la croire, de cette scène dans la « petite chambre », non pas enveloppe ou circonstance (le milieu où la dite « scène » est censée « baigner ») mais bel et bien objet : le noyau, le centre, la seule *réalité*.

Or, cette pénombre est grise, sale, comme s'il pleuvait.





26<sup>e</sup> RENCONTRE  
QUÉBÉCOISE INTERNATIONALE  
DES ÉCRIVAINS

***Écriture,  
identités et cultures***

MONT-ROLLAND ET MONTRÉAL  
DU 3 AU 7 AVRIL 1998

## **La Rencontre québécoise internationale des écrivains**

### **Comité d'honneur**

Vassilis Alexakis (Grèce)  
Rachid Boudjedra (Algérie)  
Nicole Brossard (Québec)  
Antonia Byatt (Angleterre)  
Andrée Chédid (France)  
Affonso Romano de Sant'Anna (Brésil)  
Carlo Fruttero (Italie)  
Jacques Godbout (Québec)  
Herbert Gold (États-Unis)  
Roger Grenier (France)  
Anne Hébert (Québec)  
Christian Hubin (Belgique)  
Milan Kundera (République tchèque/France)  
John Ralston Saul (Canada)

### **Président honoraire**

Jean-Guy Pilon

### **Comité d'organisation**

Jean Royer, président  
Denise Viens, secrétaire générale  
Nicole Brossard  
Denise Desautels  
Jean-Pierre Duquette  
Naïm Kattan  
André Ricard

La Rencontre québécoise internationale des écrivains, fondée en 1972, est organisée sous le patronage de l'Académie des lettres du Québec, principalement grâce à des subventions du Conseil des arts et des lettres du Québec, du Conseil des arts du Canada, du Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal et du ministère des Relations internationales du Québec.

## **Écriture, identités et cultures**

QUEL RÔLE PEUT TENIR L'ÉCRIVAIN d'aujourd'hui dans le miroir des identités et des cultures? Doit-il choisir entre le « je » et le « nous », dans ce monde où un nouveau type d'identité est en train de se mettre en place en Europe comme ailleurs?

Depuis que le centre du monde se déplace avec chaque individu en marche (Hector Bianciotti), depuis que les médias électroniques nous ont fait entrer dans « l'ère de l'identité-mosaïque » (Rafaël Confiant), on voit bien que les notions de territoire, de langue maternelle, de drapeau et d'identité ne sont plus aussi claires. C'est peut-être d'ailleurs ce qui inquiète les fascismes religieux et politiques. Alors, on peut se demander dans ces conditions comment opère la nouvelle présence de l'écrivain dans la langue.

Pour résister à une pensée unique, à une robotisation de l'existence, au rouleau compresseur de la mondialisation, que doit réinventer l'écrivain? Doit-il rétablir l'intimité comme valeur et dignité de l'individu pour répondre à la crise morale et politique? La « révolte intime » remplace-t-elle le sentiment national? À présent que la littérature a perdu la place prééminente qu'elle occupait comme véhicule de la culture, doit-il en résulter un retour à l'art pour l'art? De la « sculpture du moi » (Michel Onfray) à la Cité à proposer et à défendre, vers quoi se déplacent les responsabilités individuelles? En même temps que dépositaires d'un capital humain, peut-on affirmer avec Julia Kristeva que « les écrivains, et les psychanalystes, ce sont les gardiens du for intérieur »?

Mais ne doit-on pas parler aussi des « rivières » (Jacques Darras) et des « rhizomes » (Édouard Glissant) par quoi voyagent les identités et les cultures? En somme, quels seront le rôle et la place de l'écrivain dans un nouvel humanisme universel et transculturel?

## 26<sup>e</sup> Rencontre québécoise internationale des écrivains

Conférence inaugurale : Nicole Brossard

Présidente d'assemblée : Lise Gauvin

### Écrivains étrangers

Maryse Condé (Guadeloupe), Paule Constant (France), Giuseppe Conte (Italie), Olivier Germain-Thomas (France), Édouard Glissant (Martinique), Paul Keineg (Bretagne/France/États-Unis), Björn Larsson (Suède), Hanne Marie Svendsen (Danemark), Jean-Pierre Verheggen (Communauté française de Belgique), Jean-Bernard Vuillème (Suisse).

### Écrivains du Québec

Jacques Allard, Marie-Claire Blais, André Brochu, Nicole Brossard, Joël Des Rosiers, Denise Desautels, Robert Dôle, Louise Dupré, Jean-Pierre Duquette, Abla Farhoud, Jacques Folch-Ribas, Lise Gauvin, Naïm Kattan, Madeleine Monette, Émile Ollivier, André Ricard, Jean Royer, Gail Scott, Serge Patrice Thibodeau, Michel van Schendel, Yolande Villemaire.

NICOLE BROSSARD

***Vingt pages  
entrecoupées de silence***

**J'aime dire nous et regarder ailleurs**

LE MONDE QUI NOUS ENTOURE CHANGE. Quand il y a la guerre le monde change, de toute façon, l'herbe repousse à chaque printemps. Nous, eh bien, nous changeons si peu avec ces corps d'instinct et de nécessité. Nous changeons si lentement que nous nous attristons facilement que la ville ait été coupée en deux par une autoroute, que la démocratie soit devenue une affaire de sondages, que les enfants aient grandi si vite. Oui, en écriture, nous sommes lents et lentes, arrivons à peine à vivre en temps réel, nous qui ne vivons bien qu'en mémoire, universalité, identité et fiction alors qu'autour de nous, on s'apprête

---

Née à Montréal, en 1943.

Publications récentes :

*Langues obscures*, poésie, Montréal, l'Hexagone, 1991.

*La nuit verte du Parc Labyrinthe*, poésie/prose, Montréal, Éditions Trois, 1991.

*Baroque d'aube*, roman, Montréal, l'Hexagone, 1995.

*Vertige de l'avant-scène*, poésie, Trois-Rivières/Paris, Écrits des Forges/ l'Orange bleue, 1997.

à vivre, on vit déjà à une vitesse exemplaire en ne se souciant que d'efficacité, jour et nuit partout dans le monde et à l'écran. Nous, les non-spécialistes qui mettons tellement d'émotions dans nos propos, sommes si lents à comprendre et à nous faire comprendre. Habiles ralentisseurs de temps, nous inventons des lenteurs graves car nous plongeons constamment dans ces ralentis troublants que sont l'angoisse, le ravissement et le rêve. Toujours une phrase en tête, la certitude humaniste au bout de nos lèvres, nous aimerions protéger l'humanité contre la vitesse qui s'abat sur elle. Cette vieille humanité pour qui les guerres, le sexisme, le racisme, la famine et la misère sont monnaie courante, la voici soudain dépaysée devant tant de réalité virtuelle, de simulation, d'images de synthèse et de présent qui n'en finit plus d'être présent. Cette humanité, soudain jeune du « présent composé », la voici atteinte dans la nature même de l'imaginaire qui l'a guidée depuis le commencement du verbe écrire.

Je ne sais comment vous expliquer ce qui m'arrive avec ce texte d'allocution inaugurale dont le thème *Écriture, identités et cultures* m'avait semblé familier, propice à des échanges, sinon approfondis à tout le moins conviviaux, sur la diversité des identités qui se croisent dans nos sociétés ainsi que celles qui émergent de nos écrits. En somme, je me disais, voilà un sujet de choix pour réfléchir sur les effets du féminisme et du multiculturalisme dans notre littérature ainsi qu'une bonne occasion pour parler des microclimats culturels constitués par la visibilité et les revendications du mouvement des gais et des lesbiennes. Bref, un thème en or pour une rencontre québécoise, l'identité étant ici affaire d'État, si je puis dire. Or, il se trouve que je me sens *ailleurs*, attirée par d'autres questions, attisée par le désir et la nécessité de com-

prendre le passage de la civilisation de l'écrit à celle de la digitalisation et de l'image électronique, passage que nous vivons à l'échelle mondiale même si plus des trois quarts de l'humanité est analphabète. Passage qui n'est évidemment pas étranger au statut de l'écrivain, à la situation de la littérature en général ainsi qu'au statut, dans nos sociétés, de valeurs telles que la mémoire, la trace, l'enracinement, la solidarité; transition qui modifie surtout notre rapport au temps, à l'espace et conséquemment à la communication que nous entretenons avec les êtres qui nous sont chers et les milliers d'autres que nous laissons entrer électroniquement, ponctuellement dans nos vies laborieuses.

Déjà, universitaires et intellectuels ont amorcé l'analyse des tendances au repliement nationaliste et ethnique face au danger de l'érosion culturelle que représentent la mondialisation et le néolibéralisme. Expansion commerciale et nivellement des différences culturelles versus le repliement culturel et l'exacerbation de valeurs traditionnelles. Comme si le repliement sur soi allait protéger notre humanité familière contre l'inhumanité anonyme des multinationales, comme si le repliement assurait une authenticité des rapports et le développement fécond de nouvelles idées. Or, il y a déjà longtemps que les multinationales fabriquent de l'authenticité, costumes, nourritures, objets folkloriques ainsi que de l'intime en prime pour « télévoyeurs ». Je pense ici aux *talk shows* où les gens viennent raconter leurs drames les plus intimes.

Je me demande d'ailleurs si cette recherche d'authenticité pourrait en littérature être associée au dévoilement de l'intime, du biographique et à un repliement sur le *je*. Je serais presque tentée de dire oui comme si nous étions en

train de nous préparer une banque de données intimistes, sachant, au nombre de caméras qui captent nos allers et venues, aux listes de plus en plus nombreuses sur lesquelles nos noms apparaissent, que de moins en moins nos vies privées le seront. De plus en plus, nous sommes contraints d'utiliser nos ressources intérieures, nos réserves personnelles (ma vie). Ces réserves épuisées, rien ne nous dit qu'il ne sera pas trop tard pour réinsérer des questions d'ordre collectif dans la vie culturelle, celle-ci étant peu à peu remplacée par un ensemble de productions n'ayant pas été conçues pour durer. Qui suis-je au cœur de l'éphémère, allant mon chemin en temps réel, mi-fictif, mi-historique, entourée de paysages de synthèse, la tête encore pleine des grands récits auxquels nous nous étions accoutumés/es bien qu'ils fussent terrifiants. Où suis-je? Qui suis-je?

Je suis une femme du présent fascinée par l'histoire qui entre dans la composition des mots avec lesquels chaque génération témoigne de son angoisse, invente son espoir, modifie le récit collectif. Je m'intéresse à ce qui confine chaque génération dans des thèmes, des métaphores, des attitudes rhétoriques et stylistiques. J'imagine la passion du langage qui permet d'en sortir. Le tourment qui ouvre des brèches dans l'histoire. Le désir qui consume les lieux communs. J'imagine l'urgence intérieure qui oblige à liquider les truismes d'une époque. La littérature est le fruit d'un déplacement de l'appartenance dans une appartenance qui invente son horizon. Je me déplace toujours à partir des mots de mon appartenance.

Je suis de plus en plus ailleurs. Un ailleurs que je porte en moi comme un espace imaginaire avec ouverture sur le passé en chacune de ses courbes, un espace dans lequel je me sers du présent comme d'un horizon. Comme plusieurs,

j'aime faire usage des mots « infini », « éternité » et je me range facilement du côté de ceux et de celles que j'aime. Je me sens contemporaine de Léonard de Vinci, de Marie de l'Incarnation, du baroque sicilien, d'Anne Hébert et de Gaston Miron, de Gertrude Stein, de Djuna Barnes, de vous, de mon ordinateur et de mes petits-enfants. Je peux exister et circuler partout dans le savoir, l'architecture, entre les civilisations. Je sais que je ne pourrais pas vivre n'importe où. Je sais qu'ici ou là, on disparaît quand même.

Certes, je ne suis pas sans me demander si aimer être ailleurs, vouloir être ailleurs n'est pas une façon simple, agréable et stimulante de ne pas avoir à rendre de compte à ceux et à celles qui, par obligation ou attachement, ont les deux pieds dans la réalité. Pourtant, je ne peux pas m'empêcher de penser qu'écrire c'est, par définition, être ailleurs, (être dans la lune, les nuages) être entre « d'où je suis partie » et « là où je ne suis pas encore arrivée ». Dans cet entre-deux, j'écoute attentivement, je flotte entre les images, je réfléchis puis je m'autorise à délirer haut et fort sur le sens de la vie.

Après avoir brouillé les pistes du réel et m'être laissé fasciner par l'espoir de le transformer, comment désormais résumer, méthodiquement dire : je suis amoureuse du silence. Je refuse de dénombrer les morts et de regarder, toujours revoir cette femme qui, depuis l'avènement du cinéma et de la télévision, va de guerre en guerre, de dictature en révolution, toujours le même fichu sur la tête, les mains gercées, les pieds enflés, porteuse d'eau et d'enfants, toujours la même vieille, la bouche béante devant la masse des corps et des identités emmêlées.

Aujourd'hui, si on me demande d'où je parle, je réponds : de là où me vient une forte envie de silence. Non

pas que je cherche à mettre un terme à l'écriture. Bien au contraire, je parle d'un lieu, certes difficile à désigner, mais à partir duquel les mots s'organiseraient de manière à ce que leur mise en scène sur la page dégage une impression de silence, une baisse de volume des bruits ambiants qui sont loin d'être toujours de fond.

On dit que l'identité, sous forme de quête ou d'affirmation, agit souvent comme moteur d'écriture, certes, mais il me semble que, dans l'ensemble, les écrivains et les écrivaines travaillent mieux avec ces petits morceaux d'enfance qui luisent comme des objets mystérieux, perdus dans l'étendue vaste du temps. Morceaux comme morceaux choisis dans lesquels sont réunis quelques gestes, images, visages et comparaisons ayant la propriété d'accroître la durée et l'intensité de la valeur que nous attribuons aux mots, aux choses et aux idées. C'est autour de ces mots, avec ces mots, que se forment ces micro-climats que nous nommons thème, style, posture et idéologie. Mots-clés, mots passe-partout, mots-chaos qui déclenchent des tornades de sens. La turbulence s'installe : le vocabulaire, la grammaire et la syntaxe s'adaptent. La langue bouge. Et ainsi notre manière de vivre apatrides et solitaires avec des explosions de mots et de joie parmi les autres. Et ainsi notre manière de vivre collé/es les uns sur les autres, enraciné/es dans l'idée que nous sommes aimables et compatibles.

### **Du sentiment d'appartenance comme source d'émotions fortes et créatrices**

Le sujet de cette rencontre est on ne peut plus porteur d'émotions fortes et de débats. Et je parie que même si nous arrivions à nous entendre sur le phénomène de l'érosion des identités par la mondialisation ou, à l'opposé, si nous conve-

nions que l'exacerbation des identités ne peut que simplifier notre humanité complexe, nos susceptibilités n'en seraient pas moins constamment mises à l'épreuve en entendant des généralisations désobligeantes autour des mots à l'aide desquels nous nous définissons, en tout ou en partie : les femmes, les hommes, les Québécois, les Canadiens, les immigrants, les noirs, les Afro-américains, les Français, les Italiens, les Juifs, les Bretons, les Basques. Les écologistes, les féministes, les intellectuels, les lesbiennes, les homosexuels, les nationalistes, les fédéralistes. Les Algonquins, les Celtes, les Gitans. Les journalistes, les critiques, les poètes, les romancières. Les péquistes, les bleus, les rouges. Les fumeurs, les non-fumeurs. Et oui, quelque part nous serions là, enrobé/es de privilèges ou de malheurs, défendant nos droits, une image de soi, un espace vital, tour à tour sortant nos petits drapeaux identitaires, lançant des appels au respect et à la défense des groupes que la nature, l'histoire et le hasard nous ont assignés.

Le poète Bernard Heidsieck a écrit un long poème intitulé *Vaduz* (au nom de la capitale Liechtenstein). J'ai eu l'occasion de l'entendre dire, clamer, *performer* ce poème. Pendant trente minutes, c'est un défilé sonore de noms de peuples vivants ou disparus et de tribus anciennes et disparues, ponctué par « tout autour de Vaduz il y a des... ». Même les Canadiens-français y sont mentionnés! L'effet produit par l'énumération est dévastateur : nous sommes petits et condamnés à disparaître sous le nombre, avalés par le temps. Pourtant nous avons, laissons, laisserons des traces espérant que quelqu'un se souviendra de nous ou du nom qui fut nôtre. Après la performance de Heidsieck, j'étais effondrée. L'énumération avait mis en perspective l'aspect dérisoire des

luttres identitaires face au temps et au nombre. Il m'arrive aussi d'éprouver ce sentiment lorsque je rentre dans une grande librairie. Comme si le nombre, facteur énergisant lorsqu'il s'agit de mettre en commun les preuves d'une oppression subie, devenait éteignoir et rabat-joie en effaçant les différences dont nous nous enorgueillissons.

Le mystérieux sentiment dit d'appartenance qui, la plupart du temps, sommeille en chacun de nous telle une évidence de bon aloi, se transforme en une défense et illustration de la victime, si je puis dire, dès que le groupe d'appartenance est pris à parti. C'est le moteur de toute escarmouche, guerre, révolution. Comme quoi, les nombreux et rapides changements technologiques qui affectent nos vies quotidiennes n'ont pas encore touché les zones instinctives où nous disons que réside notre humanité.

Nous sommes des *melting-pot* d'identités que les mots allument constamment. Dans chacune de nos cultures, il y a ma mère, dirions-nous, puis sans oublier vraiment, nous oublions quand même.

Très jeunes, assimilant la langue maternelle, nous apprenons à jouer de cette dernière de manière à pouvoir profiter de la vie, c'est-à-dire en l'imaginant à notre manière. Aussi, afin de tenir le coup devant les figures d'autorité et de varier les formes de la petite vie, nous prenons l'habitude de faire des retouches à ce que nous sommes et aux êtres qui nous entourent sans soupçonner qu'ils deviendront peut-être un jour les personnages sombres, magiques ou exemplaires de nos livres. Très jeunes, nous devenons autre, naviguant entre ces îlots que sont les identités fictives que nous nous donnons et qui nous gardent en état de perpétuelle virtualité. Appelons cela une manière heureuse de comprendre que nous ne

sommes pas faits pour la réalité brute, à preuve ce grand ensemble d'images, de symboles et de rituels autour de la vigoureuse nature qui nous fait naître, nous reproduire et mourir. Transposée dans la littérature, la culture se colore de cris et de larmes individuelles, se transforme en quête d'origines (papa, maman, mes ancêtres), en discours amoureux rempli de « je t'aime moi non plus » à ma manière; ou encore se traduit par des variantes nobles de « familles, je vous hais ». Et, bien sûr, chaque fois, la perte douloureuse des êtres qui nous sont chers nous obligera à recommencer des nuits et des nuits de veille solitaire. Alors nous écrivons des livres en parlant de *ma ville, mon pays, au soleil ou sous la neige*, sachant pourtant que le meilleur de nous-même ira se lover dans le paysage infini de la langue.

Somme toute, nous serions à la recherche d'odeurs anciennes, celles qui perdurent durant toute une vie et desquelles renaissent constamment les pays perdus; car je ne pense pas qu'il y ait de pays sans mémoire olfactive, sans la mémoire des saisons et de la couleur du vent.

Au fond, je viens de dire que nous sommes plusieurs à nous croire uniques et cela crée tellement d'ambiguïté que nous glissons imperceptiblement du *je* au *nous*, de *nous autres* à *vous autres* en parlant de liberté, de dignité et de futur. Sans doute est-ce parce que, comme le dit Nancy Huston, « chacun de nous transporte en soi le centre de l'univers ».

Nous n'avons qu'un seul corps; pourtant, il y a trop de corps en nous, dirions-nous, pour que nous n'en détournions pas quelques-uns à notre avantage en les enrobant du verbe être, espérant qu'ils puissent ainsi s'épanouir dans les mille et une versions imaginées de l'identité, de la beauté et de notre goût indiscutable pour l'éternité.

Somme toute, je ne suis pas inquiète pour l'instinct identitaire. Il est bel et bien ancré en chacun et chacune de nous, constamment sollicité et alimenté, périodiquement recyclé à l'image de dieux sportifs dont il me faut les *baskets*, la casquette et le *tee-shirt* de déesses dont le parfum, dont le parfum...

### Territoire du *je* et espace du *nous*

Femme, québécoise, de langue française, poète, je pourrais vous entretenir pendant des heures des femmes et de ce qui nous est arrivé au cours des siècles et qui se perpétue dans la vie de 80% des femmes de la planète. Je pourrais vous parler longuement des « gens de mon pays » et en même temps dire comme Virginia Woolf que « femme, je n'ai pas de pays ». Je pourrais même à la rigueur affirmer comme ce personnage du roman de Abla Farhoud que « mon pays, c'est là où mes enfants sont heureux ». Je pourrais vous tisser une courtepointe des solidarités féministe, formaliste, indépendantiste et gaie qui sont les miennes, tout cela je le pourrais sans que vous ne soupçonniez un instant *d'où je parle* vraiment et de quoi se compose la subjectivité qui me permet de condamner radicalement ceci et de promouvoir cela avec une conviction telle qu'elle dépasse largement l'entendement que nous avons des sentiments de révolte et de colère devant l'injustice, l'exploitation et la discrimination. En d'autres termes, vous ne savez pas vraiment « pour qui je me prends » quand je fabrique du sens de manière à faire exister librement ce « nous » qui parle en moi aussi fort que moi, provoquant sur son passage collisions et glissements de sens aptes à débusquer les mensonges sexistes enfouis dans la matière culturelle comme d'innocentes traditions.

Vous ne savez pas pour qui je me prends quand j'écris et, en retour, je ne sais pas pour qui vous vous prenez quand vous me lisez. Si vous recherchez mes textes ou ceux de la Québécoise, de la féministe ou de l'amoureuse lesbienne, ou encore si vous avez tout simplement tendance à refaire votre vie en chair et en os de fiction avec un nous au milieu qui vous épaula admirablement.

Il arrive parfois que la mobilisation personnelle autour d'une quête d'identité coïncide avec l'intérêt du plus grand nombre provoquant ainsi la rencontre fertile du *je* et du *nous*. J'ai toujours été intéressée par cette concordance du singulier et du pluriel que les poètes plus que d'autres arrivent à mettre en relief et ce, tout particulièrement, quand un amour majeur entre dans leur vie. Comme si le *je* amoureux ne pouvant faire l'économie de la compréhension de soi cherchait à dire avec la même fougue et passion : « Voici ce que je suis, voici d'où je viens et à quoi je ressemble ». Ferveur singulière du *je* dans tous ses états qui, en étant projetée sur le groupe d'appartenance, dessine les grandes lignes d'un visage collectif. Alors un *nous* de manifeste, revendicateur, capable d'affirmation et de dénonciation prend la relève offrant une perspective spatio-temporelle sur l'histoire et le quotidien, ouvrant sur l'utopie et l'avenir. Un *nous* que je considère comme ayant été majeur à l'avènement de solidarités ayant tant soit peu changé le cours de l'histoire récente et ce tout particulièrement à l'égard des femmes nord-américaines et européennes.

C'est ainsi qu'apparaissent les Gaston Miron, les Pablo Neruda, les Aimé Césaire, les Louky Bersianik, Adrienne Rich et les Dionne Brand. Ce n'est pas un hasard si je mentionne des poètes. Car là où il faut extraire des mots de l'innommable, ça cherche et s'active à ce point que la langue

acquiesce en nous d'un autre monde, là où un *nous* désire encore et absolument, là où le je s'emploie à traduire en synchronie *je suis j'étais je deviens*, l'effet de sens produit est si étonnant et neuf que la prose et le politique ne peuvent encore le prendre en charge.

Le liminaire sur le thème de la Rencontre demande si l'écrivain « doit choisir entre le *je* et le *nous* en un monde où un nouveau type d'identité est en train de se mettre en place ». Pour moi, il me semble qu'on ne choisit jamais entre je et nous car, la plupart du temps, nous nous plions inconsciemment à une étrange logique des pronoms qui constituent le cœur de nos grammaires respectives. Bien se tenir entre les pronoms est une tâche difficile. Je me compose et décompose selon les pronoms que j'emploie. Se tromper de pronom, c'est manquer d'inspiration. Je demeure convaincue que les pronoms avec lesquels nous travaillons nous sont dictés par une profonde nécessité intérieure. Alors, direz-vous, personne ne peut vraiment se tromper. Non, il arrive que la précipitation ambitieuse, la pudeur insignifiante ou la peur jettent du flou, du froid sur nos désirs. En fait, il y aurait toute une analyse à faire pour comprendre le va-et-vient que nous faisons entre les pronoms au cours d'une vie d'écriture. Je sais, pour ma part, qu'il y a des moments où je suis incapable d'écrire *je*. D'autres où rien ne me protège mieux contre la désespérance que ce *on* impersonnel, cool, parfois cynique. Cela dit, je pense que le *nous* qui a traversé, nécessaire, amoureux et solidaire, certains de mes livres est sans doute celui qui m'a menée le plus loin. *Nous* vital nouant et renouant avec ma sœur, ma semblable, *nous* dénouant ces milliers de nœuds coulants faits de mensonges patriarcaux. *Nous* tissant ce brin lumineux d'utopie au fond des yeux. Un

jour quelqu'un m'a demandé « Ne croyez-vous pas qu'il y a des femmes à qui votre *nous* ne convient pas? » Sans doute. Et alors?

Mais on dira : le temps des *nounous*, c'est terminé! Chacun pour soi, de toute façon il est désormais impossible d'influencer le cours des choses. C'est la vacance.

### Le rôle de l'écrivain

*« Tout ce que je dis s'annule, je n'aurais rien dit. »*

Samuel Beckett

Ce n'est vraiment pas là où nous avons l'air d'être responsables que nous changeons quoi que ce soit à la perception que les autres ont de la réalité. Il me semble que c'est plutôt lorsque nous laissons entrer la colère, la tristesse, le regret dans la langue comme l'encre pénètre le buvard que nous contribuons à mieux ouvrir ces espaces sémantiques où la conscience s'engouffre en spirale d'énergie.

Prenant pour acquis que l'écrivain invente son horizon, c'est-à-dire qu'il n'est ni scribe, ni copiste, ni rapporteur, je ne vois pas en quoi son rôle qui est d'écrire (et j'ajoute en tremblant) changerait. Son statut, oui, et j'y reviendrai dans quelques instants. Il me semble que si l'écrivain a un rôle, une tâche à exécuter, c'est de faire passer dans la langue des objets de pensée et d'émotion qui, sans l'acte d'écriture, ne verraient jamais le jour. Faire passer dans la langue, la matière chaude de soi en état second de plaisir, de désespoir, de colère, de mélancolie et de lucidité. Déjouer les attentes. Revenir en force ou en sourdine, recommencer à se faire aimer sous un pseudonyme, Romain Gary/Emile Ajar. James Macpherson/Ossian, jeune poète écossais proposant une pseudo-traduction de ballades gaéliques très anciennes qui

allaient influencer une cohorte d'écrivains de Byron à Goethe, à Mme de Staël, à Musset. Fernando Pessoa/Alberto Caeiro, Ricardo Reis, Alvaro de Campos. Exister dans la diversité. Prendre un nom d'emprunt : refaire sa vie, prendre les traits d'un personnage et se glisser dans un de ses propres romans comme l'ont fait Timothy Findley, Ernesto Sabato et plusieurs contemporains; ou, comme Alfred Hitchcock, montrer qu'on fut là. Faire en sorte que la langue se souvienne de nous, du ciel de février, de la joie des femmes libres et de l'inquiétude des hommes libres, de la moiteur des nuits de juillet à Montréal, de la douceur des peaux caressées, de Dada, galipettes et Oulipo et de El Niño qui lisse les pensées au ras du cuir chevelu et du crâne en cette fin de vingtième siècle alors que nous nous agrippons désespérément au tout-puissant présent qui donne des sensations fortes d'ouragan.

Au fond, le rôle de l'écrivain serait peut-être de ne rien oublier, d'embrasser le détail, d'embraser la langue, de mettre au monde des silences exemplaires. Peut-être l'écrivain est-il condamné à répéter des questions de vie et de mort tout en prétendant être ce qu'il n'est pas, c'est-à-dire immortel. Ainsi de génération en génération, nous ne perdrons pas le fil, nous pourrions nous rapprocher à volonté de nos mères et de l'éternité, plonger dans l'ancien et le nouveau sans trop d'angoisse ou de dégoût. Nous n'aurions pas peur de manquer de pain, de riz et d'amour.

J'ai bien dit écrire en tremblant, c'est-à-dire de tout son corps et à son corps défendant dans un corps à corps avec la langue. Faire en sorte que la conscience occupe un maximum de volume dans la langue.

Que l'écrivain se double d'un intellectuel, d'un polémiste, qu'il coure de guerre en guerre, de massacre en

massacre pour des raisons humanitaires et idéologiques, cela ne regarde que lui. L'écrivain n'est pas, n'a pas à être en compétition avec l'intellectuel. Il est vrai qu'ils forment, comme au temps de Sartre, un couple idéal mais de plus en plus rare. L'intellectuel est devenu universitaire, journaliste, spécialiste, chercheur pendant que l'écrivain est resté seul avec son tremblement dans la voix. Quand sa voix tremble trop, alors il/elle intervient et dit : « ça suffit » en s'appuyant sur le principe tout simple du respect de chaque être humain, alors que l'intellectuel préfère dénoncer avec preuves, arguments, démonstration.

Si le rôle de l'écrivain ne change pas, il est bien évident que son statut change constamment selon les époques, les cultures, les événements politiques. Je pense ici à la menace constante qui pèse sur Salman Rushdie ainsi qu'à tous les écrivains et écrivaines emprisonnés et torturés. Au Québec, nous ne songeons pas souvent aux conséquences de la censure alors qu'elle peut transformer un écrivain en héros, en prisonnier ou en mort. Ici, le sort de l'écrivain semble plutôt associé au mode de diffusion, de distribution et de promotion, bref à l'industrie et au marché du livre. Depuis que nous sommes entré/es dans l'ère du self-service idéologique, sexuel, religieux, littéraire, l'écrivain a cessé d'être globalement signifiant pour devenir partiellement éclairant.

Les œuvres circulent de plus en plus grâce à la traduction. Les médias assurent à une centaine d'écrivains un prestige international et une visibilité sans précédent qu'il ne faut cependant pas confondre avec une tribune politique internationale. On le sait désormais, il y a de moins en moins d'écrivains qui parlent autrement qu'en leur nom et d'autre chose que de leur dernier livre. Cela dit, je n'impute pas la

faute aux écrivains pour ce genre de cirque. Il existe bel et bien un « totalitarisme commercial » dont Benjamin R. Barber, l'auteur de *Djihad versus McWorld*, a montré qu'il permet à une seule entité de posséder maison d'édition, agence de distribution, chaîne de librairies, studio de cinéma, chaîne de salles, firme d'exportation qui diffuseront l'œuvre en cassettes, chaîne de câblodiffusion et de télévision qui la diffuseront par la suite jusque dans les coins les plus perdus du globe. Bref, culture de l'un et du même. Un seul propriétaire, mêmes auteurs, même genre de récit. La question est de savoir si, changeant de statut, la littérature perd en pouvoir symbolique et en influence.

En 1965, le journal *Clarté* organisait un débat à la Mutualité et posait la question *Que peut la littérature?* Sous-entendu : quel bien, la littérature peut-elle faire à l'humanité? Plus de trente ans plus tard, nous nous posons, sous forme déguisée, la même question à savoir si la littérature peut nous rendre meilleur, « humaniser » un dictateur, un tueur à gages ou encore s'il y a une relation entre la qualité d'un être et les livres trouvés à son chevet, sur sa table de cuisine ou de travail? On voudrait toujours que la littérature fasse plus pour la société que ce qu'elle fait pour chaque lecteur et lectrice. Et somme toute, elle le fait car c'est en société qu'on se méfie de la littérature ou qu'on l'exalte.

Parallèlement, dirions-nous, il y a nous poètes, romancières et romanciers, dramaturges, essayistes, les pur/es, les très sensibles, les constamment touché/es par la vie, bien concentré/es dans la pratique de notre art, un art qui reste qu'on le veuille ou non un art profondément moral. Un art, sinon déjà ancien, très certainement appelé à le devenir plus vite qu'on ne le pense. Ancien et accessible comme le sont aujourd'hui,

en musée ou en réimpression, les grandes œuvres du passé qui, il faut l'espérer, continuent à jouer un rôle dans notre psyché.

### La littérature et notre littérature.

*« Toute littérature participe d'une civilisation. Aucun livre ne sort directement des battements d'un cœur... »*

Roger Caillois.

Il me semble que ce que l'on nomme littérature est le résultat d'une série de filtres placés tour à tour devant les œuvres écrites et offertes en lecture à un petit ou à un grand public. On dira filtre de la critique, filtre de l'histoire et de ses choix, filtre des hasards sans doute mais surtout filtre qui permet de recueillir de la langue ce qu'il y a de plus troublant en elle, c'est-à-dire l'image de ces êtres variés et complexes que la langue capture en plein déploiement de désir, de mémoire et d'imagination : bouche avide, ailes déployées, regard nostalgique.

La littérature constitue un ensemble fabuleux dans lequel l'écrivain, plus que tout autre, puise constamment, se ressourçant, s'apaisant. Mais il y a aussi une autre littérature que j'appellerais la littérature du tenace, celle, toujours contemporaine, qui s'entête à saisir toutes les nuances de « la détresse et de l'enchantement », les extases, les frayeurs et les terreurs de son époque, toujours nous amenant à l'ivresse d'un « quoiqu'il en soit j'aime être là », attirée par la chaleur et la lumière ou par ce chaos, ce jeu où comme en état permanent de virtualité, je peux me prendre pour une autre, m'entêter et résister.

Littérature grand vivier, littérature du vivace dont j'aime savoir qu'elle m'échappe tout en me l'appropriant dans le texte original ou en traduction. Mais où situer notre littérature dans tout cela? Celle que je nomme « notre » littérature

me donne-t-elle une énergie différente, comparable à la littérature en général ou me permet-elle d'avoir accès à des traces d'humanité introuvables dans aucune autre littérature? Qu'est-ce qui en elle mérite que je la recherche plus que tout autre? Qu'est-ce qui me justifierait de la laisser pour compte?

Dans mon dernière roman *Baroque d'aube*, j'écrivais :

« À quoi penses-tu lorsque tu dis *notre* littérature? Je pense à tous les éclats de mots et d'utopie qui rendent la mort improbable et paradoxalement si présente que je ne sais par où commencer. Côté détresse ou exubérance baroque. Je sais seulement qu'il faut relire, se frotter à l'esprit ancien, se faire à l'idée qu'il y a des chapitres entiers qui nous concernent directement. *Notre* littérature est inséparable de la littérature, ultime nostalgie qui vaut pour l'avenir. Car nous serons encore là dans quelques siècles à nous interroger, à trembler tout notre saoul de peur et d'émerveillement pour seule preuve de notre humanité, l'intelligence de nos larmes. À quoi penses-tu maintenant que tu as dit tout cela? Je pense qu'il faut relire. »

Je me souviens très bien du jour où j'ai écrit ce passage, j'étais dans la pure ambivalence à propos de ce qu'il y avait dans ce *notre*. Un *notre* triple que j'aurais pourtant aimé à sens unique. Mais tel n'était pas le cas. Ma littérature était-elle celle du Québec ou celle écrite par des femmes de par le monde et l'histoire ou celle qui de Sappho à Proust, de Oscar Wilde à Severo Sarduy, de Marguerite Yourcenar à Monique Wittig dessine autrement les traits de la passion et de l'émotion? Fallait-il choisir pour en savoir un peu plus long sur moi, pour toujours être à portée de désir? Et qui sait si ce que je nommais ma littérature ne se composait pas tout simplement des œuvres de Mallarmé, de Beckett, de Joyce, de

Blanchot, de Marie-Claire Blais, de Paul-Marie Lapointe, de Gertrude Stein, de Clarice Lispector et de Djuna Barnes. Fallait-il choisir? À certains moments oui, car choisir, c'est-à-dire me nourrir de celle-ci de préférence à celle-là, c'était me mettre en état de grâce et d'intelligence pour comprendre l'énigme de l'exclusion et de la marginalisation que représente le fait d'être de sexe féminin. Lire des textes de femmes conscientes et lucides est porteur de tous les affranchissements. Écrire, *je suis une femme*, est plein de conséquences. À d'autres moments, je pensais qu'il fallait conserver au mot *notre* toute son ambiguïté de manière à garder toutes mes littératures à portée de lecture et d'humeur. Et je ne sais pourquoi, à ces moments-là, je me laissais doucement gagner par une petite lumière infiniment séduisante qui ressemblait à la nostalgie.

Cela dit, je ne répéterai jamais assez comment j'envie Saul Yurkievich d'avoir pu écrire dans son introduction à *Littérature latino-américaine : traces et trajets*

« Je n'ai pas besoin de prouver l'existence de la littérature latino-américaine [...] notre littérature est le produit d'une longue hybridation culturelle qui a acclimaté à sa langue et à son tempérament des apports de bien d'autres mondes. La littérature latino-américaine est une et indivisible. Elle ne se subdivise pas en littératures nationales car l'histoire et la géographie esthétique ne coïncident jamais avec l'histoire et la géographie politiques. »

Bien sûr, direz-vous, nous n'avons plus à prouver l'existence de la littérature québécoise. Elle existe. Nous savons que c'est une littérature de langue française que peu de français et de francophones connaissent. On l'appelle littérature québécoise parce qu'elle a une histoire et une géographie

esthétique. Or, comme cette histoire ne coïncide pas avec l'espace politique appelé pays, on pourrait tout autant dire littérature de la province de Québec, littérature canadienne-française ou littérature française d'Amérique. Oui, depuis tout près de quarante ans, nous disons littérature québécoise comme les Acadiens et les Acadiennes, ces autres Français d'Amérique, disent littérature acadienne.

Dire littérature québécoise devrait suffire à nous rappeler que même si nous avons la chance d'écrire dans cette langue majeure qu'est encore le français, la littérature québécoise demeure une littérature au même titre que la littérature finlandaise, grecque ou hongroise, c'est-à-dire une littérature dont la diffusion et la réputation se feront peut-être plus par la traduction que par le versant de la francophonie.

### La langue au temps des lilas et du verglas.

*« Je n'ai qu'une langue et ce n'est pas la mienne. »*

Jacques Derrida.

Cette phrase de Jacques Derrida, je pourrais certes la reprendre à mon compte en tant que femme parlant une langue façonnée à l'écrit par la subjectivité masculine à travers les siècles. Je pourrais aussi la faire mienne en tant que Québécoise. Dans le premier cas, je sais que cette langue qui m'exclut comme sujet n'est pas la mienne et qu'elle ne pourra le devenir que si je force sa nature; dans le deuxième cas, je sais que cette langue n'est pas tout à fait la mienne car il me faut un temps de réchauffement pour m'y sentir « au naturel ».

Je ne suis évidemment pas la seule à éprouver ce sentiment d'étrangeté au cœur de ma propre langue, historiquement dite française, quotidiennement dite maternelle, occasionnellement dite québécoise et parfois entre nous autres parlée joul.

Nombreux sont les écrivains québécois à s'être exprimés sur cette difficulté à franchir ce que j'appellerais la « barrière du son », c'est-à-dire cette cloison qui forme un voile mystérieux entre la langue parlée et la langue écrite et qui, certains jours, se dresse comme un obstacle injuste entre le monde et moi et qui, d'autres jours, comme un barrage endommagé, cède pour faire place à un déluge de la langue d'*icitte* avec ses cris, creux et plis sombres datant du dix-septième siècle, ces anglicismes chromés de la modernité nord-américaine et des cas d'exception si beaux que tout le monde *tombe en amour avec*

Gaston Miron :

« Dans ma pratique de l'écrit, j'éprouvais toutes sortes de difficultés de vocabulaire, de syntaxe, de sémantique, mais je les attribuais à des carences personnelles. Ma mère [...] me disait souvent : "Comment ça se fait que tu parles si mal et que tu écrives si bien." Non, je n'écrivais pas bien, dans la mesure où je me sentais mal, où je ressentais un malaise continu à l'égard du langage. »

*L'homme rapaillé.*

André Langevin :

« L'aliénation de notre langage est peut-être notre réalité la plus tragique. J'avoue ne pouvoir aborder ce thème sans quelque gêne. Il se trouve au cœur de la contradiction fondamentale à laquelle se heurte tout romancier d'ici [...]. Il y a là comme un échec personnel qui s'ajoute à l'échec collectif [...] ».

Jeune adulte, j'ai appris que les malheurs de l'aliénation, de la dépossession et de la colonisation avaient tous été intériorisés dans la langue que nous parlions. Langue marquée mais nôtre et à protéger comme la prunelle de nos yeux. Sainte-Beuve disait : « Patois, ancienne langue qui a eu des

malheurs ». Oui, malheurs nous avons eus au point de nous croire condamné/es à laisser une partie de nous-mêmes errer dans les limbes de l'identité.

La question de notre rapport à la langue française est majeure. L'obsession du bien parler français est séculaire et j'ajouterais épuisante comme si nous étions constamment en train de nous traduire. Par exemple, je me trouvai un jour dans un ascenseur avec une Française qui, après avoir affronté les propos déplaisants d'un monsieur, s'était exclamé : « Dieu, que les gens sont hargneux ce matin ». Sans même y penser, j'avais sur le champ traduit par : « Hostie que le monde est bête à matin ».

Chute de tension. On s'étonne souvent du succès des humoristes québécois. Sur ce qui fait tant rire. Tout récemment, j'entendais une universitaire guadeloupéenne affirmer qu'en Guadeloupe, toutes les classes sociales se relaxent en créole. Je me suis alors demandé si on pouvait dire la même chose des Québécois en regard du joul. Si la chute de tension que produit le joul, le juron ou l'accent typiquement québécois ne contribuait pas à relancer chaque fois le rire. Si laisser tomber le français bien parlé, c'était comme laisser tomber la veste. Comme si notre rapport à la langue française était composé d'un stress linguistique et psychologique qui contribue peut-être à expliquer notre créativité dans le domaine des arts et notre déroute politique. Un stress linguistique dont joue admirablement le dramaturge Robert Lepage, par exemple, lorsqu'il met en scène l'écrivain *jet-set* habitué à passer indifféremment du québécois au français, du français à l'anglais, de l'anglais au québécois; un stress psychologique dont nous payons politiquement le prix car doutant de notre capacité à faire un bon usage de la langue

française, nous doutons aussi de nous-mêmes et du sens collectif que pourrait prendre notre futur.

o o o

*Écriture, identités, cultures.* Je ne suis pas inquiète pour ce qui est des identités qui nous habitent et de celles, variées et nombreuses, qui nous surprennent et fascinent comme des microclimats. Elles se construiront, se déferont, de plus en plus fluides, suffisamment réelles pour causer encore bien de ces maux appelés intolérance et violence, bien assez mobilisatrices pour nous aider à lutter contre les formes les plus évidentes d'oppression. Quant aux cultures, je ne cesserai de m'inquiéter de toutes celles qui au nom de l'homme tiennent les femmes à l'écart de l'humanité. Cela dit, n'est-il pas curieux de penser que c'est grâce à une technologie dont on dit qu'elle prépare la pensée unique que nous avons aujourd'hui accès à des cultures jadis connues de rares voyageurs et chercheurs.

Quant au futur de la littérature, il n'est nulle part ailleurs que dans les images que chacun et chacune projettera de son désir ainsi que dans les récits nouveaux qui surgiront de notre entêtement à vouloir comprendre les sensations nouvelles qui nous assaillent, nous laissant parfois à mi-chemin entre la nostalgie et la lucidité.

C'est, bien sûr, une autre question que de savoir si la littérature, si les écrivains joueront un rôle dans les imaginaires éthique et politique appelés à se développer au cours des prochaines décennies. Imaginaires dont nous ne savons pas encore s'ils seront faits d'utopie, de catastrophe, de terre (ou de planète) promise. Qui, des poètes ou des économistes inventeront les nouvelles métaphores redéfinissant notre rapport à l'eau, à la terre et à l'air? Qui, des poètes ou des

marchands, vanteront la beauté de l'eau courante et nous consoleront dans le froid et le noir des nuits sans électricité? Qui, des poètes, des femmes ou des biologistes auront la meilleure intuition à propos de la vie à venir?

Pour le moment, je présume qu'il faudra mettre une touche d'imagination là où il n'y a encore que des multinationales et des vautours. Et parce que je n'arrive pas à décider si être utile à quelqu'un sera dans quelques années toujours de mise ou tout simplement devenu la forme ancienne du verbe créer, je terminerai par ce poème :

fait de langue tourmente  
rattrape-moi dans ma tradition  
dans la durée de la phrase  
le plaisir en douceur espacé  
rattrape-moi dans ma différence.

NAÏM KATTAN

## *L'identité en mouvement*

QU'EST-CE QUE LA VILLE DE NAISSANCE de l'écrivain? D'abord un espace, un lieu géographique où le hasard, avant de se transformer en destin, le place. Lieu premier qui imprime les premiers émois, imprègne la mémoire, installe des couleurs et des images indélébiles. Initiation à l'existence puis à la vie qui laisse sa marque dans l'écriture, qui ne peut être oblitérée qu'au détriment de celle-ci. L'écrivain affronte deux pièges : la tentative délibérée de s'affranchir d'un déterminisme subi, d'effacer le visage initial du monde et du réel. Il s'aperçoit rapidement qu'il ne réussira qu'à le masquer.

L'autre piège est de devenir le prisonnier d'un monde imposé alors que sa liberté n'est conquise qu'au prix d'un choix, celui de redécouvrir le lieu, de l'investir de son regard, de le dire, bref, de le réinventer. Certes, il peut partir tout en restant sur place, s'appliquant, sans se déplacer, à découvrir

---

Né à Bagdad (Irak), en 1928. Professeur associé à l'Université du Québec à Montréal.

Publications récentes :

*Portraits d'un pays*, essai, Montréal, l'Hexagone, 1994.

*Culture : alibi ou liberté*, essai, Montréal, Hurtubise HMH, 1996.

*La célébration*, roman, Montréal, l'Hexagone, 1997.

*Figures bibliques*, essai, Montréal, Guérin, 1997.

l'inconnu qu'il croyait trouver dans l'ailleurs. Peu importe où ils se situent, les lieux explorés revêtent une réalité dès qu'il réussit à les dire. Il imprime son nom dès qu'il l'assume à sa demeure, l'habite à condition qu'il possède les ressources et le tempérament de l'inventer.

La découverte puis la prise de la parole annoncent la naissance de l'écrivain. Pour lui, cette parole est plus qu'un vecteur, une correspondance avec le réel. Elle est lieu et instant, création et habitat. Elle est son monde, celui grâce auquel il rejoint l'autre, alors que pour ceux qui l'entourent, qui partagent son lieu, elle est, autant que la géographie, un fait du hasard.

Nous naissons tous dans des vocables, recevons une langue alors que l'écrivain la choisit même quand, apparemment, elle va de soi. Il n'habite pas la langue du hasard, il la distingue, la choisit au-delà des déterminismes. En l'absorbant, en l'intégrant à son être, il réinvente sa langue de naissance, la malmène tout en s'y soumettant, la plie tout en lui obéissant. Il peut se demander s'il ne tombe pas dans un piège et s'il n'en est pas prisonnier autant que du lieu natal.

Celui qui change de langue s'aperçoit qu'il est bien plus difficile, plus ardu de quitter une langue qu'un espace. Il traverse un interminable désert fait d'ascèse, d'apprentissage et d'un sentiment de privation et d'exil. Chacun de nous a une histoire à raconter et la mienne n'est spectaculaire ou dramatique qu'en apparence. J'ai changé de langue, suis passé de l'arabe au français. J'ai mis des années à apprendre une autre écriture. Sans être une habitude, c'était un chemin déjà parcouru car, en arabe, la langue de l'écriture n'est point celle du quotidien. Choix voulu, conscient, dont j'ai longuement parlé ailleurs. La grande tentation de mes années d'apprentissage,

et elles se poursuivent, était de me réfugier dans le refus, une auto-protection qui loin d'être une sauvegarde n'est, en fait, qu'une perte lente mais non moins réelle.

L'exil se présentait comme un refuge. Dans mon lieu nouveau, ma ville d'adoption, la parole aurait pu demeurer celle de l'ailleurs qui se serait adressée à un autre, invisible et désormais inconnu. Exil qui aurait été une fuite commode d'un monde vibrant, une manière détournée du refus du réel. Pour me rassurer et me donner bonne conscience, j'aurais pu l'exhiber comme marque de fidélité, de loyauté. Car tout départ apparaît d'abord comme une trahison. L'écrivain peut ressentir toute interdiction, tout empêchement de départ comme une restriction qui peut aller jusqu'à l'oppression. Il aura alors recours à l'exil intérieur. Mais il peut, tout autant, ressentir le départ imposé comme une insupportable contrainte. S'il n'a ni le désir de s'y conformer ni la force de s'y opposer, il ne pourra que se plaindre d'une marginalisation forcée qui finit dans l'exclusion. À partir d'un exil forcé, accepté puis assumé, il peut rejoindre l'autre dans sa similitude, rassembler un public éparpillé et se retrouver dans un exil peuplé non seulement de ses semblables, mais aussi de tous ceux qui, comme lui, lointains ou proches, vivent l'exil mais le dépassent, le dominant en l'exprimant.

La tentation d'oblitérer son nom conduit l'écrivain au masque. Sous le couvert de l'universel, il se trouve seul et nulle part, car l'universel commence par le prochain dont la demeure est à côté de la sienne. Le nom ne se réduit pas à une simple convention. En cachant le sien, il nie le droit de l'autre au sien.

Quelques mois après mon arrivée à Montréal, j'ai décidé de ne plus écrire en arabe. J'ai dû traverser un désert de dix, quinze ans avant de reprendre la plume pour raconter

mon histoire. J'ai dit ma ville natale dans ma nouvelle langue, non pour m'en libérer, encore moins pour l'oublier. En la revivant, j'évoquais ce qui survivait en moi de ses couleurs et de ses odeurs, mais surtout les visages aimés et proches qui ne m'avaient jamais quitté, comme si, à partir de ma nouvelle ville, je reconstituais l'ancienne. Revivre une première naissance était une condition de vivre la seconde. Je me présentais à visage découvert et d'abord à moi-même. Il fallait dire que cette ville, Montréal, est et sera désormais la mienne et que, dans mon rapport avec le réel, j'intègre ses rues inachevées, ses édifices rafistolés tout autant que sa riche diversité et la beauté de ses paysages. Pour me situer dans le nouvel espace, j'avais besoin d'une continuité dans le temps.

Récemment, on a traduit en arabe mon livre *Le réel et le théâtral*. Expérience singulière car dans ce premier livre, je décris mon passage d'une langue à l'autre. Se lire, en traduction, dans la langue de mes premiers écrits me dérange et me stimule. Je me suis rendu compte que loin d'avoir oublié cette langue, je n'ai jamais cessé d'en porter, d'en récupérer non pas la liberté de formulation mais, assurément, la nature et l'esprit. À travers ces vocables qui n'étaient plus les miens, je me reconstituais, récupérant non pas une part perdue mais une dimension vivante, réelle, fut-elle invisible. J'étais bien cet homme-là, celui qui alignait ces mots. Curieusement, ce que je cherchais à dire dans ce livre se trouvait ainsi confirmé. Ainsi, une langue, une culture ne chassent pas les autres comme un amour ne nie pas les autres.

L'identité n'est pas figée, elle est mouvement. Toute tentative de la définir ramène à un passé, comme à un corps inanimé. En tâchant de la vivre, l'écrivain délimite sa place dans le réel. Il n'occupe pas son espace au détriment des

autres mais en leur compagnie. Aussi, dire que toute identité est multiple me semble une évidence. La difficulté commence dès que l'écrivain exprime cette multiplicité. Il peut vivre une division de sa vie dans un avant et un après comme il peut superposer ses langues et ses cultures. Faisant étalage de son enfance, il est tenté alors, ne fut-ce que pour se faire accepter, d'en accentuer la misère ou le bonheur, la transformant ainsi en marchandise, en objet singulier car l'exotisme, noir ou rose, se vend bien. Mais là, nous ne sommes plus dans la littérature.

Parcourant un chemin sinueux, ayant souvent l'impression de buter contre une impasse, l'écrivain s'armera de patience et finira par accueillir, dans l'humilité et l'enchantement, la figure nouvelle du réel. Autrement dit, il acceptera la métamorphose.

Il arrive que l'écrivain cède à l'illusion de jouir d'une situation privilégiée, croyant qu'il est à la fois juge et partie. De tout temps, on lui a assigné des tâches, on l'a enrôlé, embrigadé dans des groupes et des luttes. Tour à tour chantre de la révolution, thuriféraire du pouvoir ou ingénieur de l'âme, il se rend compte que tout se conjugue pour l'amener à transformer ses écrits en instruments. Ceux qui ont réussi à survivre y sont arrivés en préservant leur rapport premier, essentiel à la littérature sans, toutefois, refuser de s'impliquer dans le réel, de lutter, de se battre, de dire le bonheur et la misère. Car, comme arme, l'écriture ne se transforme pas en instrument pour parvenir à un pouvoir, obtenir une promotion, des privilèges sociaux.

Aujourd'hui, en raison du mélange des langues et des cultures, les yeux se tournent plus que jamais vers l'écrivain, l'appelant à prendre en charge la définition des identités, la

préservation des cultures, voire même la promotion de leur métissage. Cela coïncide paradoxalement avec une période où le pouvoir de l'écriture est mis en question et sa puissance malmenée par ceux-là mêmes qui l'incarnent, que ce soit par désespoir, par doute ou par scepticisme. Cependant, ceux dont la foi demeure intacte donnent souvent l'impression d'être des solitaires quand ils ne sont pas des marginaux qui s'écartent de la mêlée, traités par ceux qui occupent le haut du pavé du marché comme des perdants ou, ce qui est pire, comme des adeptes de jeux futiles.

En raison des circonstances de ma vie, de mes choix voulus ou inconscients, dans mon passage d'une culture à l'autre, je cherche à affirmer ma fidélité à l'origine, à en préserver la mémoire tout en accueillant la métamorphose, le métissage et la transformation. Je dépeins une expérience éminemment personnelle mais qui, toutefois, s'ajoute et rejoint celle de milliers d'autres écrivains venus d'autres horizons, s'exprimant dans d'autres langues. Si je ne me proclame pas comme définisseur d'identité, à commencer par la mienne, c'est que je suis encore en mouvement, refusant la fixité qui est arrêé avant l'heure.

BJÖRN LARSSON

## ***La dangereuse littérature d'imagination***

CHAQUE ÉPOQUE SEMBLE AVOIR ses mots d'ordre et ses cris de ralliement. Ceux qui caractérisent la nôtre – subjectivisme, individualisme, relativisme, déconstructivisme, nationalisme, fondamentalisme, racisme et intégrisme – m'attristent profondément car ils impliquent tous, à différents degrés, le repli sur soi-même et le rejet de l'autre. En effet, ce qui caractérise notre époque est bien la peur et l'exclusion de l'autre, que ce soit au niveau de l'individu ou au niveau des groupes. Rares sont ceux qui, comme Todorov dans *L'homme dépaycé*, osent suggérer qu'on peut se forger une identité, non pas en refusant

---

Né à Jonköping (Suède), en 1953. Maître de conférences, littérature et linguistique françaises à l'Université de Lund (Suède).

Publications récentes :

*Le Cercle Celtique (Den Keltiska Ringen)*, roman, Stockholm, Borriers, 1992; Paris, Denoël, 1995.

*Long John Silver*, roman, Stockholm, Norstedts, 1995; Paris, Grasset, 1998.

*Le bon sens commun. Le rôle de la (re)cognition intersubjective dans l'épistémologie et l'ontologie du sens*, philosophie du langage, Lund, Lund University Press, 1997.

*Dreams by the sea (Drömmar vid havet)*, roman, Stockholm, Norstedts, 1997.

l'autre, mais au contraire en s'ouvrant à lui, que l'identité du groupe n'est pas fixée une fois pour toutes et qu'il est même possible de faire de l'ouverture envers les autres le noyau même de sa propre identité :

« Condamner l'individu à rester enfermé dans la culture de ses ancêtres présuppose du reste que la culture est un code immuable, ce qui est empiriquement faux : tout changement n'est peut-être pas bon, mais toute culture vivante change [...]. L'individu ne vit pas une tragédie en perdant sa culture d'origine à condition qu'il en acquière une autre; c'est d'avoir une langue qui est constitutif de notre humanité non d'avoir telle langue. » (*L'Homme dépaysé*, p. 22)

Rares sont ceux, que ce soient des intellectuels ou des politiciens, qui ont le courage de prôner des idées et des valeurs universalistes et humanistes, c'est-à-dire que nous ne sommes pas seulement des femmes, des noirs, des Suédois, des catholiques, des homosexuels, des musulmans ou des immigrés, mais aussi et surtout des êtres humains.

D'où vient cette idée absurde que toute identité doit être construite négativement, aux dépens des autres? D'où vient le préjugé que l'identité culturelle doit nécessairement passer par l'exclusion des autres, voire, dans certains pays, par leur élimination violente? D'où vient que ceux qui luttent pour réduire les différences par le dialogue et les moyens pacifiques sont les premiers à être assassinés? D'où vient que l'affirmation de l'identité culturelle ou linguistique doit s'entourer de frontières et d'armées, comme si l'identité culturelle gagnait quelque chose à être identifiée avec l'État-nation lorsque c'est le contraire qui est vrai? D'où vient qu'on a si peur non seulement de l'autre, étranger et différent, mais de se faire soi-même autre?

Je ne saurais le dire. Mais ce que je crois savoir, c'est que si tous les extrémistes, qu'ils soient nationalistes ou religieux, ont une peur viscérale de la libre expression, c'est parce qu'ils savent que les mots laissés en liberté favorisent nécessairement l'entente et la compréhension mutuelle, et que, par là, les mots ouvrent la porte à la recherche de nouvelles identités qui n'ont peut-être rien à voir avec les frontières nationales ou religieuses imposées par le pouvoir en place. Si les tyrans craignent à tel point la littérature d'imagination, cela doit être parce qu'elle fait obstacle à la peur et au rejet de l'autre.

Pour moi, et j'espère que d'autres pourront être d'accord avec moi, la première justification de la littérature est justement d'être un lieu où l'on peut rencontrer l'autre. Le premier rôle de la littérature n'est ni d'être l'expression de soi, ni de divertir ou de conforter le lecteur dans ce qu'il sait déjà, mais d'offrir au lecteur la possibilité de comprendre d'autres êtres humains qui ne sont pas comme lui. La littérature est une formidable école d'entraînement de l'imagination, y compris de la capacité d'imaginer comment est l'autre et, donc, de se mettre à sa place. Il en va de même pour l'écrivain. Sa mission n'est pas en premier lieu de se raconter, mais d'essayer de raconter l'autre, celui qu'il ne connaît pas, celui qui mérite d'être mieux compris et mieux connu – que ce soit pour en faire un ami ou pour le raisonner. Cette dernière précision est bien sûr d'une importance capitale – compréhension n'implique pas nécessairement acceptation.

Ceux qui croient que la peur et le rejet de l'autre est un élément incontournable de la nature humaine, un fait génétique plutôt que culturel, me répondraient sans doute que la prétendue intercompréhension culturelle est un préjugé nourri par le chauvinisme mâle ou par l'impérialisme colonialiste de

l'homme blanc. L'écrivain homme ne peut pas comprendre la femme. L'écrivain blanc ne peut pas comprendre le noir. L'écrivain occidental, mécréant comme moi-même, ne peut évidemment en aucune manière comprendre la vie des musulmans en Algérie. Le roman que je suis en train d'écrire, où je vais tenter de raconter l'histoire d'un islamiste radical et celle d'un raciste borné<sup>1</sup>, membre du Front national, est donc voué à l'échec.

Que dire de ces objections? D'abord, bien sûr, qu'elles relèvent du paradoxe pur et simple. En effet, comment peut-on affirmer qu'on ne peut pas comprendre l'autre si on ignore comment il est. Prétendre qu'il est impossible de surmonter la différence présuppose en réalité une connaissance profonde de ce qui fait la différence. De telles affirmations ne sont en réalité que l'expression du rejet dogmatique de l'autre. En effet, le rejet de l'autre est profondément conservateur : il est fils de la peur de l'inconnu, en l'occurrence de la peur de changer et de devenir autre. Mais non seulement cela, nier la possibilité de connaître l'autre implique la thèse douteuse que nos connaissances sur nous-mêmes – ou sur notre groupe – sont exactes et précises. Il est symptomatique que ceux qui affirment l'impossibilité de l'intercompréhension entre les êtres humains remettent rarement en question la connaissance de soi. Or, il me semble évident qu'il est plus facile, dans de nombreux cas, de connaître l'autre mieux que soi-même.

Tout cela ne veut pas dire qu'il soit facile de comprendre l'autre. Au contraire. Cela demande d'énormes efforts de documentation, d'interaction, d'empathie et d'humilité. Par exemple, pour préparer mon roman à venir, j'ai lu une

---

1. Il s'agit évidemment d'une tautologie.

quarantaine de romans maghrébins et une dizaine d'essais également écrits par des auteurs arabes. Mais il faut être de mauvaise foi pour ne pas admettre que cela me permettra de *mieux* comprendre l'autre arabe, autrement dit d'admettre que la compréhension de l'autre est une question de *degré* dont le résultat dépend des efforts faits et de la volonté d'empathie exercée.

Mais là n'est peut-être pas non plus l'essentiel. On pourra toujours soutenir que la compréhension ne sera jamais que dangereusement partielle. L'essentiel est plutôt que les partisans de l'exclusion systématique de l'autre se croient justifiés d'empêcher, par la violence si nécessaire, que les êtres humains *essaient* de se comprendre et que certains d'entre eux cherchent à se forger une *nouvelle identité avec* d'autres êtres humains. J'ai, par exemple, un ami tunisien qui habite en Suède et qui s'affirme laïque, en opposition à l'Islam, sans pour autant vouloir devenir un Suédois protestant, pas plus que je ne le suis moi-même. Nous sommes deux déracinés à la recherche d'une nouvelle identité. Pour nous deux la littérature est devenu un terrain commun de recherche de cette nouvelle identité. De quel droit peut-on nous interdire cette recherche commune en nous servant de la littérature comme un des moyens privilégiés pour comprendre nos cultures et nos identités respectives?

Cependant, il est un fait indiscutable de l'histoire que tous les régimes et toutes les religions autoritaires ont tenté – et tentent toujours – de réduire les écrivains au silence ou de les faire marcher au pas. La liste des écrivains persécutés, assassinés, enfermés, harassés, disparus et censurés est tellement longue qu'on pourrait facilement en faire un gros et triste dictionnaire, genre à la mode aujourd'hui. Un tel dictionnaire montrerait sans l'ombre d'un doute que la

littérature – et je pense alors seulement à la littérature d'imagination, le roman, la poésie et le théâtre – représente une menace pour tout pouvoir autoritaire.

En effet, lorsqu'on parle de la valeur et du rôle de la littérature dans la société, il y a une chose qu'il ne faut jamais perdre de vue : *La littérature est dangereuse*. Elle l'a toujours été et elle le restera. La littérature d'imagination est dangereuse non seulement pour les écrivains et pour les lecteurs mais pour tout pouvoir despotique. Ceux qui écrivent sous des régimes autoritaires le savent trop bien, mais on a tendance à l'oublier dans certains pays occidentaux où la répression et la censure – heureusement – ont un visage plus humain (mais il ne faut pas oublier que ce visage humain – dont nous nous vantons avec fierté et bonne conscience – date de très peu de temps). Dans chaque cours de littérature que je donne à mon université à Lund en Suède, je commence par souligner que la littérature n'est pas un passe-temps innocent ou simple jeu de société, mais que, dans de nombreux pays du monde entier, elle est une question de vie ou de mort. Je trouve que mes étudiants, même ceux qui peinent pour faire une simple analyse narratologique d'un roman d'amour pour décrocher un diplôme, doivent savoir quelle a été la situation affreuse et inacceptable d'un écrivain comme Rachid Boudjedra en Algérie. Comme écrivain et comme enseignant en littérature, j'ai une obligation morale de me montrer solidaire avec les écrivains qui écrivent sous la menace très réelle de mort ou de prison. J'ai une obligation morale de défendre leur droit absolu à la liberté d'expression et de faire comprendre à mes lecteurs et à mes étudiants que la littérature d'imagination est, comme le disait Sartre, un appel à la liberté.

Pour moi, tout écrivain devrait montrer publiquement qu'il a une conscience aiguë du fait que la littérature représente un danger pour les despotes et les tyrans. L'écrivain doit revendiquer pleinement le droit au libre exercice de ses pouvoirs d'imagination. Malheureusement, ce n'est pas toujours le cas. D'une part, il faut bien reconnaître qu'il y a des écrivains qui mettent leur écriture au service du pouvoir, c'est-à-dire qu'il y a des écrivains qui n'imaginent rien, mais se contentent de reproduire les stéréotypes et les clichés imposés par le pouvoir. De l'autre, il faut aussi reconnaître qu'il y a des écrivains qui ne prennent pas clairement position pour le libre exercice de l'écriture et de l'imagination. Pour ne prendre qu'un seul exemple : même si je peux comprendre les motivations personnelles de Salman Rushdie, je trouve qu'il a eu tort, à un certain moment, de vouloir se défendre en argumentant que les *Versets sataniques* n'étaient rien d'autre qu'un roman et en tant que tel inoffensif. En fait, c'est le contraire qu'il aurait fallu dire. Il aurait fallu dire que, de son point de vue, Khomeini a eu raison, non de condamner Rushdie à mort, ce qui est inacceptable, mais de vouloir empêcher que le roman de Rushdie soit lu. Il aurait fallu crier haut sur les toits que la littérature d'imagination, librement exercée, représente réellement un danger pour l'islamisme radical et que c'est là, justement, une des raisons de la légitimité et de la grandeur de la littérature.

Entendons-nous cependant. Dire que l'écrivain doit revendiquer que la littérature d'imagination est dangereuse ne veut pas dire que l'écrivain doit écrire des romans à thèse ou faire de la propagande politico-religieuse. Au contraire, l'histoire littéraire montre clairement que toute littérature de propagande manque pitoyablement son objectif. La force de

la littérature n'est pas de donner des leçons, mais dans cet appel à la liberté du lecteur dont parlait Sartre. Cela veut dire que l'œuvre littéraire doit inviter le lecteur à participer dans la construction du sens et dans l'insertion de ce sens à sa propre vie. Cela veut dire que l'œuvre littéraire doit aider le lecteur à exercer sa capacité de liberté et d'imagination. Cela veut dire que la littérature doit être une main tendue, une offre, une possibilité. L'écrivain, en s'imaginant autre et en imaginant l'existence de l'autre, donne au lecteur une chance de se reconnaître et donc de réaliser qu'il n'est pas, lui, incompréhensible. Peu importe la vérité historique ou documentaire de la vie imaginée de l'autre – il ne s'agit pas de faire des romans à clés. L'œuvre littéraire doit plutôt être vue comme un message laissé dans une bouteille – éventuellement comme un message de détresse envoyé par un naufragé – dont le destinataire ne se fera connaître que s'il se sent reconnu.

À mes yeux, la grande œuvre littéraire est celle qui incite le lecteur à se demander sérieusement s'il faut rester le même ou devenir autre. La grandeur de Don Quichotte est là : il nous fascine parce qu'il a choisi, avec beaucoup d'humanité, une autre vision du monde et une autre vie que celles tristement réalistes des gens qui l'entourent. Don Quichotte, tout simplement, nous fait rêver d'autres vies possibles. C'est pourquoi il fait peur aux bien-pensants et au pouvoir. Sans Don Quichotte, et d'autres héros et héroïnes imaginaires comme lui, j'ose conclure que la liberté des êtres humains serait encore plus piétinée et réprimée que ce n'est déjà le cas. L'imagination, finalement, est dangereuse pour le pouvoir parce qu'elle est imprévisible et parce qu'elle contient en germe la liberté de se concevoir autre et de vivre autrement.

MARYSE CONDÉ

## *Identités et cultures*

IL Y A TROIS ANS, après un long périple aux États-Unis qui m'a menée de la Californie à la Nouvelle-Angleterre, j'ai commencé à enseigner à l'Université Columbia à New York. Si la ville m'attirait, sa réputation me faisait peur. Pourtant, dès les premiers jours, je suis tombée en amour avec elle. Je la croyais écrasante à l'image de ses gratte-ciel : je la découvrais humaine. Les patineurs zigzaguaient entre les pieds des camions et les autobus se baissaient bas pour laisser monter les handicapés. Je la croyais grise, austère, alors que tout au long des trottoirs, les boutiques de fruits et de fleurs jetaient des taches de soleil. Elle n'était jamais muette, jamais somnolente, toujours à me remplir les oreilles de son désordre. Cette année-là, des oriflammes accrochés partout clamaient : New York, *capital of the world*. New York, capitale du monde. Au lieu de prendre ces paroles pour une aspiration à

---

Née à Pointe-à-Pitre (Guadeloupe), en 1937. Professeure à l'Université Columbia (New York).

Publications récentes :

*La colonie du Nouveau Monde*, roman, Paris, Robert Laffont, 1993.

*La Migration des cœurs*, roman, Paris, Robert Laffont, 1995.

*Desirada*, roman, Paris, Robert Laffont, 1997.

*Pays Mêlé*, nouvelles, Paris, Robert Laffont, 1997.

la supériorité, une volonté d'hégémonie, je les entendis comme l'expression d'une vérité toute simple. Depuis l'ancien quartier juif que j'habite, si je descends trois blocs en direction du sud, je me trouve dans un *barrio*. Le cœur en est *La Rosita*, un restaurant où l'américain, langue ou bien nourriture, n'a pas sa place. René Depestre que j'y ai emmené l'an dernier était ému jusqu'aux larmes par les haricots noirs, les sons retrouvés et... la beauté des femmes. Si je chemine cinq blocs à l'est, je suis en plein dans un marché sénégalais. Comme à Sandaga, l'odeur de pourriture du *yèt* agresse mes narines et au *Keur Samba*, si j'ai six dollars, je peux manger un riz au poisson. Tous les sangs voisinent à New York, toutes les langues. Devant cette *diversalité*, comme disent nos amis les créolistes, je me suis rangée sans effort du côté de ceux qui pensent que la définition théorique des racines est à revoir. Elles sont mobiles, les racines, mouvantes, capables de garder force et vie et de s'agripper partout pour pousser, quel que soit le terreau. Le contact avec mes étudiants en littérature comparée a renforcé cette intuition. « Nous sommes Caribbéens », me déclaraient-ils fièrement lors de la première classe. Pourtant, j'appris bien vite à éviter un certain nombre de questions : d'abord ne pas leur demander de quelle île ils sont originaires. Alors qu'ils sont souvent écartelés entre les différentes insularités de leurs parents, et ne pensent pas la Caraïbe en terme d'île, de territoire géographique plus ou moins exigu, mais en terme d'ensemble, de région. Deuxièmement, ne pas m'enquérir de leur lieu de naissance. Car, pour paraphraser Frantz Fanon dans *Les Damnés de la terre*, « ils sont nés n'importe où, n'importe comment », à Miami, au Texas, au Canada, là où la lutte pour la survie de leurs parents les a transplantés. Enfin et surtout, ne pas chercher à

savoir s'ils connaissent les Antilles. Dans la majorité des cas, ils ne les connaissent qu'en rêve.

Jusqu'à une date récente, l'identité antillaise a été perçue en termes d'incomplétude et de négativité par rapport à un modèle qui était celui de l'Europe, de la société dominante. Peu à peu, et les travaux d'Édouard Glissant signalent cette évolution, une autre approche s'est substituée. L'identité antillaise s'est affranchie de ce modèle occidental, inspiré par le double principe de la racine et du territoire. On assiste à une redéfinition plus complexe des identités comme si l'on répondait à la parole de Césaire dans *Cahier d'un retour au pays natal* : « Je ne suis d'aucune nationalité prévue par les chancelleries ».

Il me semble évident que le phénomène migratoire n'est pas étranger à cette métamorphose. Rappelons que c'est le phénomène le plus important de la fin du vingtième siècle. Par millions, les habitants du Sud, poussés par de multiples raisons, génocides, dictatures, pauvreté, se déplacent non plus vers leurs métropoles traditionnelles, mais vers toutes sortes de pays d'accueil. Grâce au brassage formidable que représentent ces migrations, l'identité se débarrasse peu à peu de la notion de territoire, de lieu d'origine.

Aussi, on peut dire avec Ogien que : « L'identité n'est pas une condition immanente à l'individu, un donné le définissant de façon constante et invariable ».

Dans une certaine mesure, on peut choisir son identité en fonction de certaines exigences internes dont on n'est justifiable devant personne et aussi de pressions extérieures. Cela n'est pas sans effet sur la littérature. Depuis que les enfants des migrants, les Deuxième et Troisième Générations comme on les appelle, font irruption sur la scène littéraire,

Cristina Garcia de Cuba, Edwige Danticat d'Haïti, Caryl Philips de Saint Kitts pour ne citer que ces noms, on ne peut plus parler de littérature du dedans, du pays réel et du dehors, de l'exil. Comme le peuple, la littérature est éclatée. En outre, si nous examinons cette production littéraire, nous constatons outre une déterritorialisation – je veux dire un élargissement du champ référentiel, les actions oscillant d'un lieu à un autre –, surtout une véritable déracialisation. Les personnages ne sont plus uniquement des Noirs. Il y a quinze ans, l'Haïtien Jean Metellus offusquait les lecteurs en présentant un héros d'origine suisse dans *Une Eau-forte*. Aujourd'hui, dans *The Nature of Blood*, le dernier livre de Caryl Phillips, le personnage central est un Juif. Ainsi, sous la plume d'un Caribbéen, *l'Holocauste* prend la place du *Middle Passage*. Devons-nous croire que nous sommes en train de nous libérer de la notion de race, héritage obsolète des dix-huitième et dix-neuvième siècles? Que la négritude est morte et enterrée?

Il est un dernier point plus important encore. Nous avons tous une conception essentialiste de la langue. Nous croyons avec William Von Humboldt qu'une langue incarne une vision du monde et qu'imposer une langue à un individu revient à l'agresser au plus profond, à le mutiler. Nous avons tous en mémoire le célèbre conseil donné en 1492 par l'évêque d'Avila à la reine Isabelle de Castille : « La langue, Votre Majesté, c'est la meilleure arme d'un empire ».

Peut-être avons-nous tort et Mikhaïl Bakhtine, raison quand il parle de l'hybridité de la langue, de son pouvoir de signifier différemment en fonction de l'ethnicité, de la classe sociale, de l'histoire du locuteur. Christina Garcia, Edwige Danticat choisissant délibérément d'écrire en anglais et non

en espagnol, français ou créole, mettent fin au débat qui fait rage dans les pays du Tiers-Monde. Aux Antilles : quelle est la langue d'un ouvrage caribéen « authentique » ? Le français, le créole ou le français créolisé ? En Afrique : la langue coloniale ou une des langues traditionnelles ? La seule langue de l'authenticité est peut-être tout simplement celle que se choisit, que se forge un écrivain. Peut-être n'y-a-t-il pas d'ouvrage authentique ? Ou inversement, peut-être tous les ouvrages sont-ils authentiques puisqu'ils expriment le moi d'un auteur ?

Pour apporter ma petite contribution à ce grand débat, dans mon dernier roman *Desirada*, j'ai présenté trois générations de femmes. La grand-mère Nina qui n'a jamais quitté son île : elle y a vécu et y mourra. La fille Reynalda qui va travailler en France dans les années 1970 au plus fort de l'émigration organisée par le BUMIDON. La petite-fille Marie-Noëlle qui grandit dans les banlieues parisiennes et finit par se retrouver à Boston. Ces trois femmes symbolisent le peuple guadeloupéen, jadis entité étroite, aisément classifiable, reconnaissable, aujourd'hui communauté multiforme, créant son univers comme elle le peut, là où elle le peut et essayant de refuser les diktats extérieurs. En écrivant ce roman, je ne me suis pas interrogée sur la structure : est-ce bien une structure antillaise ? Sur la langue. Français français ou Français créolisé ? Libérée de toutes ces contingences, j'ai cédé à l'urgence intérieure de la création.



ÉMILE OLLIVIER

## ***Et me voilà otage et protagoniste***

*Nous écrivons dans les ténèbres, nous faisons ce que nous pouvons.*

Henry James

*Pour établir quelque chose de durable, il faut une base fixe. L'avenir nous tourmente et le passé nous retient. Voilà pourquoi le présent nous échappe.*

Flaubert

*Il me semble que ce ne sont pas les écrivains qui doivent résoudre des questions telles que Dieu, le pessimisme, etc. L'affaire de l'écrivain est seulement de représenter les gens qui parlent de Dieu et du pessimisme ou qui y pensent, de quelles façons et dans quelles circonstances ils le font.*

Tchekov

---

Né à Port-au-Prince (Haïti), en 1940. Professeur à l'Université de Montréal.

Publications récentes :

*Passages*, roman, Montréal, l'Hexagone, 1991; Paris, Le Serpent à plumes, 1994.

*Regarde, regarde les lions*, nouvelles, illustrations de David Mohror, Paris, Éditions Myriam Solal, 1995.

*Les Urnes scellées*, roman, Paris, Albin Michel, 1995.

LES QUESTIONS QUI NOUS PRÉOCCUPENT dans le cadre de cette rencontre me paraissent lourdes, compliquées, voire démesurées. Ma première tentation était de me tenir en retrait, me disant que d'autres sont mieux outillés pour faire ce travail, que des disciplines savantes telles que l'histoire, la sociologie, l'esthétique sont bien équipées pour affronter de telles difficultés. À la vérité, me disais-je, ce n'est pas que l'écrivain doive se désintéresser de ces questions. C'est qu'en s'y intéressant, il ne fait pas spécifiquement œuvre d'écrivain puisqu'il fait ce que d'autres catégories d'acteurs sont capables de faire alors qu'il ne fait pas ce que lui seul peut faire, à savoir produire une œuvre littéraire. S'intéresser aux questions d'identités, de territoire, de drapeau n'est ni interdit, ni inutile : c'est seulement contre-productif, parce que peu spécifique de sa compétence. En fait, il faut une bonne dose d'audace, sinon de mégalomanie, pour croire qu'en tant qu'écrivain, je peux répondre, les yeux secs, à une question sur le rôle et la place de l'écrivain dans un monde où s'implante un « nouvel humanisme ». Puis, je me suis dit que ce n'était pas là de bonnes raisons pour abandonner l'examen de la problématique proposée. Sartre, de son temps, était confronté à cette même question : « Que peut la littérature contre un enfant qui meurt de faim ? » Il semblait avouer qu'après avoir longtemps pris sa plume pour une épée, il avait en fin de compte découvert son impuissance. Plusieurs décennies après, la même question se pose à nous. Que peut la littérature actuellement ? Quelle est sa place dans le monde moderne, monde où l'idée de démocratie a triomphé mais où règnent sans partage le flux des marchés, le conformisme de l'argent, la religion de la massification ? Autrement dit, aux démons de la Mondialisation victorieuse, la littérature qui se fait sous le

régime de la singularité peut-elle être imaginée comme contre-poids? Si oui, comment? Si la littérature occupe une place dans les sociétés contemporaines, quel usage social on continuera à en faire? Au delà de cet usage, la question de la responsabilité de l'écrivain se posera-t-elle encore au tournant du troisième millénaire? Peut-être qu'ultimement la question n'est pas de savoir quel rôle jouera l'écrivain au 21<sup>e</sup> siècle (ce qui renverrait à une pluralité de fonctions plus ou moins connues) mais plutôt d'explicitier comment il jouera son rôle.

Je ne pense pas pouvoir répondre de façon satisfaisante à cet ensemble de questions tant la tâche me paraît délicate car il ne fait pour moi aucun doute que pour oser des avancées, il faut éviter tout dogmatisme, ne pas désespérer de la Raison, s'apprêter à couvrir de vastes champs de connaissance, toutes attitudes qui réclament une bonne santé, une acuité d'esprit peu courante, une bonne dose d'enthousiasme et d'endurance. Mon ambition est d'essayer de voir clair, de comprendre où nous allons. Pour ce faire, je présenterai quelques considérations qui sont, somme toute, une manière de poser des questions plutôt qu'une véritable réponse aux interrogations qui nous préoccupent.

### L'histoire comme réservoir d'expériences

Nous savons depuis Kant et Schopenhauer que le temps et l'espace moulent notre représentation du monde et quadrillent les formes a priori de notre sensibilité. À une époque que l'on peut qualifier en gros de *l'après* des « grands récits » (Lyotard), nous vivons un moment qui nous amène, du moins nous le croyons, à vivre sans béquilles, sans certitudes. L'imaginaire d'aujourd'hui est celui de la perte des repères, des alignements, des dogmes. Et, de plus en plus, nous avons le

sentiment de renégocier, sur le mode de l'accélération, le rapport avec ce que les philosophes appellent, je crois, des « universaux » : la Lumière, le Mouvement, l'Espace et le Temps. Il n'y a pas de doute que nous assistons à une percée mondiale : l'apparition d'une grille nouvelle de lecture du monde qui rend, dit-on, obsolètes d'anciennes façons de faire et de penser. Toutefois, nous traînons un inconvénient majeur : nous ne sommes jamais tout à fait contemporains de notre présent. L'histoire s'avance masquée : elle entre en scène avec le masque de la scène précédente et souvent nous ne reconnaissons plus rien de la pièce. Le moment est peut-être venu où il nous faut rechercher les voies d'une action volontariste. De quelle littérature les sociétés modernes et contemporaines sont-elles porteuses ?

L'histoire est un réservoir d'expérience qui permet de voir la réponse apportée à des problèmes similaires. Plusieurs auteurs ont recours à l'idée « de moment privilégié » de « tournant mondial » pour évoquer l'avènement de la modernité entre la fin du vingtième siècle et la Première Guerre mondiale et mettent en évidence le fait qu'entre 1880 et 1914, une série de mutations scientifiques, technologiques et artistiques ont convergé sur une double base : celle de la mondialisation et celle de l'accélération du temps. On peut citer comme point de départ de ce tournant la naissance du premier train électrique (1879), suivie de l'électrification du métro de Londres (1890), l'envoi de la première dépêche journalistique par téléphone (1887), la montée du taylorisme (1883), la théorie de la relativité (1905) et surtout, la « création » du temps universel qui permettra de standardiser le temps d'une région à l'autre; il a donc fallu attendre la fin du dix-neuvième siècle pour assister à l'émergence d'une mesure mondiale du temps au détriment du temps local.

Certes, ce sentiment de vivre un temps mondial accéléré n'est pas interprété partout de la même façon. Mais partout, il engendre un débat sur le sens et la valeur de la vitesse et l'élargissement de la perception. Serions-nous dans la même situation et devant le même impératif que durent affronter tant de créateurs du début du siècle? Gide, Claudel, Valéry ont dû renégocier très fortement leur rapport au temps. Ils ont dû saisir l'instant, comprendre la nouveauté, émanciper leur regard par rapport au passé, à la continuité ou à l'éternité. Il y avait donc, pour eux, une nouvelle donne : aux yeux de plusieurs, cette période correspond à une période de basculement idéologique, caractérisé par le rejet du scientisme et du positivisme et l'essor symétrique de l'idée d'inconscient. Les créations de Proust, de Joyce, ou de Pound (littérature), de Matisse, de Picasso, de Klee, de Braque ou de Kandinsky (peinture), de Stravinski, de Schönberg et de Bartok (musique), de Saussure (linguistique) sont des réponses culturelles à cette nouvelle donne. Que l'on me comprenne bien, la mise en évidence de ces coïncidences, de ces basculements temporels ne doit pas nous conduire à penser qu'ils s'opèrent tous dans le même sens. L'important, dans la saisie d'un moment ou d'un événement, tient moins à la cohérence des faits qu'à leur manifestation simultanée. On peut tirer leçon d'une période comme celle-là et comprendre que la compression de l'espace et du temps et l'accélération de la mondialisation nous mettent en face d'une nouvelle donne qui nous force également à réagir et à recalibrer nos façons de faire et de penser. Notre responsabilité est de mettre à jour les formes culturelles de ce moment charnière, de proposer une esthétique. Il va sans dire que nous ne sommes pas en mesure de faire des

avancées pleines sur des questions d'une telle amplitude. Nous ne pouvons que suggérer quelques pistes de réflexion.

Tout d'abord, notons que la mondialisation est un imaginaire. Il a besoin pour se développer, pour prendre forme et signification, pour se convertir en pratique sociale, de se fixer, de se territorialiser. En ce sens, il ne faut pas s'empresse de chanter les funérailles des littératures nationales. Celles-ci semblent avoir un bel avenir devant elles. Nous vivons un temps qui a besoin de médiations culturelles, religieuses, politiques ou territoriales. Ces médiations sont importantes. Mais encore faut-il en mesurer la signification. Trop souvent, la médiation est envisagée comme une situation intermédiaire entre le global et le local. Mais cette représentation est par trop géométrique. Suivons ici Michel Serres qui oppose à la géométrie – la science des distances –, la topologie – la science des plis, des voisinages et des déchirures. Alors que la géométrie mesure les distances, la topologie mesure les propriétés invariantes dans la définition des objets. C'est la « parabole du mouchoir » que Serres décrit en ces termes : « Si vous prenez un mouchoir et que vous l'étalez pour le repasser, vous pouvez définir sur lui des distances et des proximités fixes [...]. Prenez ensuite le même mouchoir et chiffonnez-le, en le mettant dans votre poche : deux points très éloignés se trouvent tout à coup voisins. [Inversement], deux points très rapprochés peuvent s'éloigner beaucoup. » (Michel Serres, *Éclaircissements, Entretiens avec Bruno Latour*, Flammarion, 1992, p. 92-93). Autrement dit, le temps mondial joue comme un puissant révélateur de la localité. Mais les formes et les conséquences de cette « révélation » du local n'ont aucun caractère prévisible ou linéaire. Et c'est en cela que le temps mondial est topologique.

Paradoxalement, la mondialisation joue comme « révélateur » de fragilité et de particularité. Elle est dans bien des cas un mode de redécouverte de soi, de son identité culturelle, de sa place dans le monde, surtout si elle est vécue avec maturité et non comme injonction, prescription ou diktat... Les créateurs ont leur mot à dire dans un tel contexte, ne serait-ce que comme vigile, ou veilleur de nuit.

Dans un monde en proie au chaos, à l'incertitude, il faudrait s'interroger sur nos manières fictionnelles. Quel est le statut du narrateur? Peut-il être encore une voix individuelle? un collectif? ou une collectivité? Ne faudrait-il pas mettre en avant des formes de narration chorale? Les répercussions du temps mondial sur nos territoires et sur nos sociétés de plus en plus fragmentés n'invitent-elles pas à réexaminer l'espace et le temps fictionnel? Nous avons connu le réalisme social, le réalisme merveilleux, que deviennent ces formes de réalisme dans le cadre virtuel?

J'ai l'impression que nous sommes aujourd'hui placés devant une urgence : celle de sortir des eaux profondes de « la mort du sujet » où nous nagions allègrement depuis les années 60. Ne faudrait-il pas renouer avec une idée, longtemps discréditée, l'idée de sujet, discréditée jusqu'à transformer son corollaire l'humanisme en un attachement suspect aux illusions de la métaphysique. Des courants aux affluents divers depuis ces vingt dernières années n'ont cessé de dénoncer les philosophies de la mort du sujet qui ont relégué le sujet rationnel, libre et responsable au placard des notions périmées. Cela a certainement eu des effets bénéfiques dont, au moins, un éloignement du concept d'engagement, au premier degré, et la découverte de la littérature comme jeu. Jeu de formes. Jeu de langages. Jeu de signes. Jeu de sens.

Ma position est celle-ci : le retour au sujet n'est pas un retour à cet ego souverain jouissant d'une sorte d'accès direct à l'absolu et à l'infini. Plusieurs philosophes l'ont montré à satiété : le ciel des idées métaphysiques s'est bel et bien vidé pour toujours et si sujet il y a, celui-ci n'a plus rien à voir avec l'âme immortelle de la philosophie classique. Si tel est le cas, quels sont les attributs du sujet moderne? Tout porte à croire qu'il est un sujet limité, désubstantialisé dont la finitude constitue l'essence même et dont l'horizon s'inscrit dans l'Histoire et non dans l'Éternité. On peut, comme le montre Alain Renault (*Kant Aujourd'hui*, Aubier, 1997) retourner à Kant et voir cette idée de sujet comme étant l'héritage qu'il a légué aux Modernes. On peut relire quelques grands textes littéraires de ces vingt dernières années (Guy Scarpetta, *L'âge d'or du Roman*, Grasset, 1996) et voir le traitement donné dans cette perspective au sujet et plus particulièrement au narrateur. L'enjeu me semble de taille. Le problème est de montrer maintenant qu'il peut exister un sujet fini et responsable à la fois mettant à contribution une philosophie de l'homme et de ses droits dans un monde désenchanté, selon le vœu de Max Weber.

### Vers un pacte narratif

Ce détour par la philosophie permet de mesurer la lourdeur d'une telle question sur le plan esthétique. Peut-être faudrait-il demander s'il n'y a pas un « pacte narratif » qui lie tacitement un certain nombre d'écrivains contemporains. J'emprunte l'expression « pacte narratif » à un ensemble d'articles parus dans *Le Magazine littéraire* (n° 330, mars 1995) qui visaient à faire le point sur le travail des écrivains espagnols qui pour la plupart ont commencé à publier à la

fin des années 60. Il s'agit, entre 1975-1995, de deux décennies qui ont apporté un souffle nouveau, souffle que j'ai moi-même ressenti confusément au moment où j'ai commencé à écrire. La question que je me posais avec quelques autres écrivains haïtiens, (Frank Étienne, le Groupe d'Haïti Littéraire en particulier) c'était celle-ci : Comment renouveler les modes narratifs? Beaucoup d'eaux depuis ont coulé sous les ponts. Le numéro du *Magazine littéraire* présente quelques balises, à mes yeux, intéressantes, qui nous invitent à :

1. Prendre résolument parti pour une conception narrative, c'est-à-dire pour l'art de raconter des histoires. Trop longtemps, le roman a souffert de simplisme psychologique, de simplisme de situation. Cette exigence est présente dans toutes les littératures, il est vrai, mais ici, la différence réside dans l'intensité.

2. Opter pour la suprématie de l'intrigue, y compris au détriment du message idéologique. Tester à chaque fois la dynamique de la structure en essayant d'intensifier les procédés les plus spectaculaires de la narration : la transparence du développement narratif, le maniement de la coïncidence ou de la surprise, la suprématie de l'intrigue comme axe dynamique de la structure, l'appui « sur la causalité narrative », la clarté des artifices utilisés (symétries, circularité, méta-littérature), l'atmosphère de mystères, etc.

3. Rompre avec le réalisme plat, avec le roman comme représentation d'idées au profit d'une idée du roman comme artifice ou fable. Il me semble qu'il y a là une avancée de poids susceptible de donner naissance à une conception radicalement nouvelle de l'art de faire des romans et de sa signification.

4. Refonder une nouvelle légitimité du récit et paradoxalement retrouver – sans que cela soit pour autant un retour – la veine des grands récits du passé, ceux de Cervantes, de Dostoïevski ou de Faulkner pour ne citer que ces quelques exemples.

5. Prendre son bien où on le trouve. L'incorporation à la narration de procédés et de matériaux qui jusqu'alors semblaient limités au roman policier, au roman à énigme ou au roman rose est susceptible de faire passer une bouffée d'air frais dans nos manières fictionnelles

Tourne-t-on le dos pour autant aux contenus sociaux? Cette simple question ouvre la porte à un ensemble d'interrogations redoutables. Jusqu'où un intellectuel doit-il s'engager? Doit-il entrer dans la religion d'une idée? Être adepte d'un mouvement? d'une organisation? Est-il possible de garder son indépendance d'esprit tout en militant pour un changement social? Ce sont des questions capitales qui se posent, encore aujourd'hui. Il faut beaucoup de courage, de nos jours pour refuser de « prendre du service », pour rester en dehors des cercles de pouvoir et demeurer froid (de marbre) vis-à-vis des héros du jour et de leur culte. Il faut beaucoup de courage pour assumer sa condition d'homme du « double pays » pour paraphraser l'écrivain libanais Salah Stétié (*Esprit*, janvier 1997) désignant par là, la coexistence au cœur d'un individu de plusieurs cultures, de plusieurs langues et d'un système multiple de valeurs. N'est-ce pas là la chance et le risque de tout migrant?

### Du bon usage de la migration

Migrer à n'en pas douter est une tragédie, mais c'est aussi un salut. Il faut essayer de faire avec ces deux versants et l'on se

trompe soi-même si on en oublie un. J'ai forgé le mot migrance pour indiquer que la migration est une douleur, une souffrance (la perte des racines, d'une certaine « naturalité ») et, en même temps, une posture de distance, un lieu de vigilance. Je vois très bien les pertes que cette situation inflige : le bain utérin, la langue maternelle, le sol, l'éclatement de l'identité, mais dans le même temps, il y a une contrepartie à cette violence et à cette brutalité, celle d'une individualité polyphonique, celle de naître à un univers décroissant qui est irisation, rhizome, foisonnement, bourgeonnement de vie et de liberté.

L'identité, aujourd'hui, subit une opération à cœur ouvert au point où l'on arrive à se demander s'il ne faut pas l'évacuer du paysage tant la notion même est enjeu de contrôle social, enjeu de pouvoirs territoriaux sur la scène individuelle. Sous ce chapitre, deux mouvements semblent, au Québec, se dessiner dans une coexistence pour l'instant pacifique. L'un prône le repli des communautés sur elles-mêmes; l'autre milite pour la laïcisation de la société et l'adhésion consensuelle à la démocratie.

Le premier mouvement ne m'intéresse pas. Pour au moins deux raisons : d'une part, il traîne avec lui des pesanteurs d'exclusion, pour ne dire que cela et de l'autre, j'ai la ferme conviction que cette option est passéiste et ne tient pas compte des exigences d'une société ouverte, moderne et pluraliste. La deuxième option m'interpelle davantage. Elle m'apparaît une voie plus féconde, en ce sens que l'irruption de l'hétérogène est à la fois un miroir et un stimulant incontournable. En plus clair, je dirais que le migrant est la chance des sociétés d'accueil, du fait qu'il est à la fois *protagoniste et otage*. Il est un otage en ce sens qu'il a perdu sa

terre d'origine et est en urgence de terre d'accueil et dans la majorité des cas n'a pas d'autres terres d'accueil en vue, même si les flux migratoires ont tendance à suivre les marchés dont on sait aujourd'hui qu'ils se déplacent en fonction de la relocalisation de la richesse, des événements politiques, des législations et des réglementations courantes.

En se déplaçant, le migrant nourrit l'espoir que la terre d'accueil lui offre un certain nombre de valeurs sûres : la valeur d'existence, la valeur de non-violence, la valeur éducative, la valeur de dignité, la valeur positive d'héritage pour les générations futures. (Il n'y a pas beaucoup de lieux sur la planète qui offrent autant de possibilités et des biens aussi précieux.)

En ce sens, il se retrouve sur sa trajectoire de migrant l'otage de la terre qui lui fournit potentiellement ce socle de valeurs. Il est également un protagoniste car, qu'il le veuille ou non, il est obligé de s'ouvrir à la communauté d'accueil, ne serait-ce qu'en réclamant un statut de vraie citoyenneté. Sous ces conditions, il y a de fortes chances qu'il participe à ce combat toujours recommencé, le combat pour l'autonomie et la perfection de l'individu et de la Société.

Cette chance est maximale dans le cas d'un écrivain migrant au Québec, même s'il doit démêler l'écheveau des langues en frayage, même si une autre langue maternelle, utérine, l'habite. Il est un passeur, un ouvreur de mots. Et cela n'est pas rien, car aujourd'hui, on sait que sans étrangers, sans immigrés, sans traductions, toute langue nationale se fige, se nombrilise et entre en léthargie

Amis écrivains du Québec, au risque de vous paraître prétentieux, je suis votre chance. Vous vivez objectivement dans une société en crise et subjectivement vous êtes des gens

en crise. Objectivement, puisque vous vivez dans un système de relations tendues, une histoire traumatique qui revêt le masque de tant d'inhibitions, de tant d'angoisses, tout symptôme qui ne peut pas être levé par le repli sur soi. Vous vivez cette crise subjectivement dans votre chair, avec toute la passion et la causalité du destin au sens hégélien et séculier du terme (Hegel, *L'Esprit du Christianisme et son destin*, Vrin, 1988, p. 53-54). Vous portez dans vos œuvres le poids tragique de votre destin; le tragique ici réside dans le fait de ne pouvoir devenir autre que soi-même.

Qui mieux qu'un migrant, cet être dont le ressort premier est de chercher le mouvement de la vie, peut comprendre les processus de scission, de conflit, de déchirement, de séparation, d'aliénation, mais aussi de distorsions de la communication, de non-dits, de malentendus, d'oublis, de refoulements, bref tout ce qui fait le tragique de l'histoire québécoise. Je suis votre chance, car ensemble nous sommes les promoteurs possibles de l'avenir en ce sens que nous pouvons nous aider l'un et l'autre, (l'un avec l'autre), à repenser la demeure de l'être et à refonder la communauté. Levons-nous de bonne heure, car la tâche est immense et nous ne disposons pas de beaucoup de temps.



ANDRÉ BROCHU

## ***Écrire le réel***

CE N'EST PAS SANS CRAINTES que j'ai accepté d'aborder la grande question de cette Rencontre. Je suis armé, toutefois, d'une ferme intention.

Mes craintes tiennent au fait que, dans un contexte historique où la rectitude politique, qu'on le veuille ou non, rôde partout, même sous le chapiteau d'une rencontre d'écrivains, il est difficile d'afficher franchement ses positions. On court à tout moment le risque d'être taxé de racisme, ce qui est une accusation grave quand elle est fondée, et une facilité considérable quand elle est proférée à tout propos, dans un but d'intimidation. Tout se passe, très souvent, comme si le seul fait d'être dans la position de l'autre, de l'étranger par la naissance ou la formation, rendait

---

Né à Saint-Eustache (Québec), en 1942. Professeur honoraire à l'Université de Montréal.

Publications récentes :

*Roman et énumération. De Flaubert à Perec*, essai, Études françaises, Université de Montréal, 1996.

*Adèle intime*, roman, Montréal, XYZ éditeur, 1996.

*Les épervières*, roman, Montréal, XYZ éditeur, 1996.

*Le maître rêveur*, roman, Montréal/Echternach (Luxembourg), XYZ éditeur/Éditions PHI, 1997.

légitime cet utile procédé de disqualification à l'égard de tout ce qui fait souche...

Quant à mon intention, c'est de faire connaître ma position sans prendre plus de précautions qu'il ne faut. D'ailleurs les précautions servent parfois très mal ceux qui y recourent, surtout quand ils le font par délicatesse naturelle. J'en connais. Ils ont travaillé avec une bonne volonté considérable aux rapprochements interculturels. Mal leur en a pris.

Mon point de vue est donc celui d'un Québécois de souche, né à une époque de grande homogénéité ethnique et culturelle; et d'un indépendantiste qui voudrait que le Québec devienne un véritable pays et détienne les leviers de son développement politique, économique, social, culturel, démographique. Le Québec est de plus en plus minoritaire au sein du Canada, rien ne peut enrayer cette perte continue de pouvoir que chaque recensement vient confirmer, comme une fatalité qui ne semble déranger personne sauf ceux qui ont à cœur l'existence d'un État francophone en Amérique du Nord. Je parlerai donc d'identité et de culture dans une perspective politique, et je montrerai comment ma condition d'écrivain se greffe à cette problématique.

o o o

Avez-vous une enfance? Oui? Fort bien; et vous y tenez peut-être, même si l'Internet vous charrie, et que vous êtes déjà du vingt et unième siècle, ou même du vingt-deuxième, pourquoi pas? Une enfance, oui, et qui ne se résume pas à des souvenirs de télévision ou de jeux vidéo, de cliquetante modernité. Une enfance avec un peu de nature, d'intimité rêveuse, de joyeux narcissisme, de ressentiment aussi

puisqu'il y a toujours, dans une naissance, quelque chose de cassé, et une peine à brailler bien haut.

Bon. Voilà, vous êtes un être humain complet, avec un présent, un passé, un futur. Si vous êtes intelligent, vous ne croyez pas que le passé est à mettre aux ordures, et qu'il faut vous couper de ce qui est à l'origine de votre identité. Votre identité, vous la forgez maintenant, vous la forgez sans cesse depuis que vous existez, vous le ferez jusqu'au bout, jusqu'à ce que ça casse pour de bon, mais il n'est pas question de la planter là et de vous inventer un autre moi, surtout pas parce que vous vivez dans un pays dont la majorité ignore, a ignoré et ignorera toujours votre existence de francophone.

Parce que j'ai une enfance; que je m'inscris dans une aventure collective qui commence il y a plus de quatre siècles; que j'ai construit et vécu l'Amérique à ma façon qui a tourné plutôt court, mais qui a sa légitimité et à laquelle je peux donner enfin l'élan qu'elle mérite; parce que je suis un peuple de fait et que je veux les pouvoirs d'un peuple de droit; parce que la mondialisation, si elle est bonne, ne saurait impliquer le nivellement des cultures et le triomphe de l'impérialisme américain, pour toutes ces raisons et bien d'autres, je récuse beaucoup des interventions qui se sont multipliées au Québec depuis quinze ou vingt ans au nom d'un universalisme de façade, et qui assimilent le sentiment national à du racisme ou du tribalisme. Du reste, combien, parmi les immigrants d'ici, qu'ils soient italiens, portugais, juifs, haïtiens, vietnamiens ou autres, font bon marché de leur origine et ne demandent qu'à se perdre, corps et âmes, dans leur pays d'accueil? Est-ce le racisme qui préside au maintien et au développement des communautés ethniques, si nombreuses dans une ville comme Montréal? Et si l'on songe aux

autochtones, ne doit-on pas admirer leur volonté de retrouver les moyens de leur existence collective? Est-ce du racisme, cette fidélité à soi, à la culture qui fonde l'identité collective et personnelle? Pourquoi le racisme serait-il le fait des seuls Québécois francophones, eux qui revendiquent simplement le droit d'être eux-mêmes, d'avoir une langue, une culture, de garder leurs coutumes, de décider eux-mêmes de ce qu'ils sont et de ce qu'ils seront?

La question est compliquée, depuis surtout quinze ou vingt ans (mais certains sociologues en faisaient déjà état plus tôt), par la multiplication, à l'échelle planétaire comme à l'échelle locale, des échanges culturels et ethniques. Les pays ne vivent plus en vase clos, la communication est instantanée entre les points du globe les plus éloignés, et l'immigration, en particulier des citoyens des pays défavorisés vers les sociétés industrielles avancées, est devenue considérable. Si considérable que plusieurs pays occidentaux, même ceux dont la tradition démocratique est ancienne et incontestable, en sont ébranlés et se voient aux prises avec de graves problèmes, par exemple la naissance ou la résurgence d'une extrême-droite. Au Québec, qui était depuis la Conquête de 1760 une société très homogène et repliée sur ses traditions, jusqu'au début des années 1960 où les carcans ont sauté, l'identité culturelle et nationale, qui s'est fortement affirmée pendant la Révolution tranquille, s'est vue dernièrement remise en question par une partie influente de l'intelligentsia immigrante, notamment d'origine européenne. On peut rappeler à ce sujet l'affirmation du sociologue Guy Rocher, dans un entretien qu'il accordait au magazine *L'Actualité*, peu de temps après le référendum de 1980. Pour lui, l'indépendantisme s'est développé comme une réponse à une immigration

dynamique et déstabilisante beaucoup plus qu'à la minorité anglophone en tant que telle. Tant que le Québec n'aura pas rompu les liens qui l'assujettissent au Canada, les immigrants en général, et bon nombre d'intellectuels immigrants en particulier, se feront les agents plus ou moins conscients, mais en tout cas très efficaces, du Canada. Ce dernier, à cause de sa diversité et donc, de son inconsistance ou de sa neutralité sur le plan culturel, laquelle permet la coexistence de toutes les cultures, constitue un espace d'accueil sans doute beaucoup plus intéressant à investir que le Québec.

Le problème, dès lors, ce n'est pas tant qu'il y ait une immigration au Québec, si considérable soit-elle, mais que cette immigration joue invariablement (ou presque : je suis conscient de l'existence de courageuses exceptions) la carte du Canada contre celle du Québec et compromet ainsi, comme on l'a vu lors du dernier référendum, l'accession de tout un peuple à l'indépendance. Si le Québec était déjà indépendant, on pourrait voir notre immigration comme un important facteur de développement et non comme un cheval de Troie au service du pouvoir fédéral (donc étranger), ce qu'elle est indéniablement à l'heure actuelle. Il y a là un problème, et la fureur presque unanime avec laquelle on condamne les propos de Jacques Parizeau sur le vote ethnique, au soir du dernier référendum, me semble beaucoup plus un empressement à enterrer ce problème qu'à stigmatiser une prétendue extraordinaire xénophobie.

o o o

Cela dit, quel est le rôle de l'écrivain dans le contexte actuel, où, paraît-il, l'identité n'est plus ce qu'elle était? Dans la mesure où l'écrivain est un intellectuel, et qu'il se pose

explicitement la question qui nous intéresse, je dirais que son devoir est d'abord de réfléchir à toutes les implications de certaines notions et de certaines théories à la mode, et de ne pas hésiter à discuter les thèses soi-disant nouvelles qui voudraient liquider en bloc les certitudes du passé. Je pense à cette façon qu'ont plusieurs de discréditer la volonté d'affirmation nationale en y voyant l'effet du ressentiment (mot magique), avec référence à Nietzsche à l'appui. Je trouve complètement invraisemblable qu'on nous serve l'argument suivant lequel le désir de liberté collective serait une réaction de vaincus plaignards et indignes de vivre comme les autres, les maîtres seuls méritant d'exercer leur volonté de puissance. C'est loufoque, et d'autant plus invraisemblable que bêtement antidémocratique, alors que, par ailleurs, on prétend faire la morale aux nationalistes au nom du sens démocratique, des Lumières et des valeurs universelles.

Certains nous disent, d'autre part, que la réflexion philosophique ne permet plus de penser l'être, ou de manier les concepts qui, dans la tradition, en détaillaient les multiples aspects; qu'il faut maintenant déconstruire tout cela; s'installer, comme dit Derrida, dans la marge entre la clôture et la fin du Logos platonicien, ce qui mène infailliblement, entre autres choses, à la récusation de l'identité, quelle qu'elle soit. Heureusement, des philosophes plus récents, tels Alain Renaut et Luc Ferry, ont réagi contre cette terreur, et l'on fait aujourd'hui un retour vers une tradition que l'on avait tenté de bazarder au nom d'une éphémère et surtout arbitraire modernité. C'est d'ailleurs cette école de pensée nouvelle qui a bien mis en lumière l'hypertrophie de l'individu dans la société actuelle, et posé la question des chances d'un nouvel humanisme, non plus l'humanisme idéaliste du dix-huitième

siècle (dont se réclament nos fédéralistes négateurs de la différence), mais un humanisme non idéaliste, qui fonderait la dimension de sujet sur l'intersubjectivité, comme l'ont déjà proposé des phénoménologues tels que Lévinas.

Dans l'assaut contre le légitime sentiment national québécois, il y a les débris de tout un édifice conceptuel moderniste – la pensée antihumaniste et anti-tout des philosophes des *sixties*, comme les appellent Alain Renaud et Luc Ferry; pensée qui exalte *ad nauseam* la non-identité, le nomadisme, la dispersion (ou la déterritorialisation), la pluralité, etc., et qui tente de sauver les meubles en brandissant maintenant la bannière du postmodernisme. Cette prolifération d'ouvrages qui sont souvent de magnifiques poèmes philosophiques – car leur pertinence, leur logique sont surtout affaire d'écriture – a certainement eu le mérite d'élargir le cercle du pensable, au prix sans doute de quelques « impostures intellectuelles », et d'y réinjecter toute l'énergie du langage, après une ère de jargon passablement stérilisant, inspiré des sciences humaines. Mais le souci du réel y fait largement défaut; on s'y emploie surtout à discréditer la possibilité de tout discours sur lui. L'opération, je ne le nie pas, avait sa pertinence, au terme d'un long règne de pensée phénoménologique et existentielle ou marxiste au cours duquel le philosophe prenait parti dans les combats politiques, et où il ne ratait guère de chances de se tromper – on le reproche de façon obsessionnelle à Sartre. Bien averti de ces dangers, on sent aujourd'hui, en philosophie, le besoin de renouer avec les aspirations, les inquiétudes, les interrogations de l'homme. On le fera, je l'espère, de façon plus nuancée qu'à l'époque où les écoles de pensée cherchaient à s'imposer absolument, à régner sans partage.

Ainsi, je crois que l'écrivain d'aujourd'hui, après avoir subi cette déstabilisation qu'ont représentée pour lui l'apparition et le développement des forces de production nouvelles – l'électronique, la cybernétique, l'informatique – et après avoir vécu la relative perte d'importance de la littérature dans le champ culturel, a pour rôle de promouvoir les véritables questions, existentielles, « réelles », auxquelles il est confronté, immédiatement et médiatement; de résister aux tentatives médiatiques pour évacuer ces questions ou leur imposer des réponses qui sont toujours celles du pouvoir, sous quelque déguisement qu'elles se présentent.

Telle est la tâche de l'écrivain pour autant qu'il s'interroge, comme nous le faisons ici, sur le sens de sa pratique. Mais en tant que créateur, l'écrivain doit être totalement attentif aux sollicitations qui lui viennent tant de son intériorité, laquelle réclame d'être explorée intégralement, que de la situation où il se trouve engagé, situation par où lui vient le souci du monde et – soyons plus abstrait – le souci de l'être même. À vrai dire, intériorité et extériorité se confondent pour la conscience ouverte à l'être, et il incombe à l'écrivain de démêler leurs relations d'abord vécues de façon indifférenciée, et de faire apparaître ainsi, localement puis de façon plus étendue, ce que j'appellerais de nouvelles matrices du réel. Car la littérature n'est pas ce qui tourne le dos au réel, même si elle peut se détourner d'une quotidienneté aliénante – précisément pour retrouver un réel plus accompli dans ce qui se présente d'abord sous les espèces du rêve et de l'évasion. La littérature, dans la mesure où elle est profération d'un langage *vrai*, c'est-à-dire soustrait aux facilités et aux clichés, un langage inventeur d'énoncés qui déplacent les idées courantes et dérangent les comforts idéologiques,

contribue à une nouvelle approche du monde et, par là, à la réinvention du réel.

Dans cette perspective, l'écrivain québécois a sans doute la tâche d'être avant tout un explorateur des paysages nouveaux – paysages intellectuels, culturels et, je dirais, mentaux qui se proposent massivement à son investigation —, mais cette exploration ne saurait se faire dans l'oubli de ce qui seul peut donner un sens plein à la recherche de soi, de l'autre et du monde, à savoir l'inscription dans une mémoire de soi et de son peuple. La tâche ne suppose donc pas le refoulement ou l'ajournement des réalités politiques, mais leur intégration dans une perspective ouverte d'appropriation et de transformation du réel. Il va de soi que cette appropriation et cette transformation pourraient bénéficier grandement de l'apport des autochtones et des immigrants, ainsi que de tout dialogue, tout échange avec les grandes cultures du monde; une conscience nationale authentique suppose une convergence active avec l'ensemble des affirmations nationales, en particulier avec celles, très nombreuses, qui doivent se défendre contre la domination et l'oppression des superpuissances, et inventer ensemble le langage de la liberté planétaire.

Ce langage, il faut l'inventer en particulier contre l'écrasante suprématie des États-Unis, qui sont devenus le grand définisseur, le grand pourvoyeur de l'identité pour toute la planète, surtout depuis le triomphe de l'économie de marché dans les pays autrefois communistes, et du néolibéralisme dans les sociétés industrielles avancées. Mais il faut d'abord que le Québec conquière sa personnalité politique et culturelle, et qu'il choisisse d'inventer son avenir français. En tant qu'écrivain et que citoyen responsable, je ne conçois pas d'autre avenir que celui qui donne à ma langue et à ma

culture leur pleine légitimité et leur plein pouvoir de rayonnement.

ÉDOUARD GLISSANT

## *Les roches du temps*

QUAND NOUS REGARDONS alentour (le monde accompli en sa totalité, pour une première fois donné de manière foudroyante à notre conscience), nous en voyons et en ressentons l'inouïe diversité, qui nous change et nous inspire.

Si nous disons que nous écrivons désormais en présence de toutes les langues du monde, sans en excepter une seule, et même si nous n'en connaissons aucune – (c'est là un des motifs les plus insolites de notre imaginaire); si nous réentendons que nous pouvons changer en échangeant avec les autres, sans nous perdre ni nous dénaturer; – alors, nous envisageons ce que j'appellerais la mondialité, qui est notre commune condition désormais.

Cette totalité-terre enfin réalisée souffre d'un manque vertigineux, celui de notre assentiment. Alors même que nous

---

Né à Sainte-Marie (Martinique), en 1928. Professeur au Graduate Center de CUNY (City University of New York). Vice-président du Parlement international des écrivains.

Publications récentes :

*Tout-Monde*, roman, Paris, Gallimard, 1994.

*Poèmes complets*, Paris, Gallimard, 1995.

*Faulkner, Mississipi*, essai, Paris, Stock, 1996.

*Traité du Tout-Monde*, essai, Paris, Gallimard, 1997.

la vivons comme communauté, communauté nouvelle, nous restons attachés de manière viscérale à ce qui faisait l'histoire de nos communautés particulières, cultures, peuples ou nations. Et certes, nous avons raison de maintenir cet attachement, puisqu'on ne vit pas en suspension dans l'air et puisqu'il faut dire notre lieu. Mais il faut aussi que ce lieu, je le mette en relation avec tous les lieux du monde.

La mondialité, c'est cela même que nous partageons, tous, aujourd'hui : la dimension où je me trouve et la relation où il se peut que nous nous perdions.

L'envers misérable en est la mondialisation ou globalisation : la réduction à l'unique élémentaire, le nivellement par le bas, la standardisation, l'imposition des sabirs universaux remplaçant la fécondité, la richesse et la diversité des langues, l'imposition des multinationales du profit sauvage et policé dont la circonférence est partout et le centre nulle part, et dont Nicole Brossard nous a rappelé la présence insistante.

Ce que je voudrais dire, c'est que nous ne pouvons pas envisager vraiment, comprendre ni combattre en nous et autour de nous les ravages de cette mondialisation si nous ne faisons pas lever les ferments de notre mondialité.

Peu importe que nous en passions par l'intime, le dedans, l'introverti ou que nous nous répandions, au contraire, en houles et ressacs sur les paysages du monde, que nous répétions inlassablement notre motif ou que nous abordions à celui d'un autre, que nous tissions notre récit ou que nous explorions nos grands chaos, la chose est que nous nous rencontrons dans cette fermentation.

La conséquence en est que l'identité plurielle n'est pas un manque d'identité, mais un énorme élargissement et une chance à nouveau de passer les barrières de l'enfermement.

Nous dévalons les roches du temps, nous sombrons dans les gouffres de la mémoire, nous surgissons à la pâle lumière de nos théories, qui sont les mouvements mêmes de nos sensibilités confrontées. Ainsi la totalité-monde ne nous est-elle pas donnée de manière totalitaire. Je saute ces roches de mon temps, alors que d'autres descendent uniment leur temps comme une rivière; je m'efforce de rattraper et de regrouper ma mémoire qui s'est éparpillée en tant d'absences, alors que d'autres supportent à peine le poids d'une mémoire trop pesante, trop présente; je bâtis à rocs ma vision tremblante, ambiguë ou fragile de cette mondialité, c'est-à-dire que je suis le théoricien ou l'anthropologue de moi-même, alors que d'autres en ordonnent et tâchent d'en régir le système : mais nous sommes tous amarrés à cette démesure sans amarres, où nous restons et où nous allons.

Comment ne pas voir que cela nous est commun à tous, cultures ataviques ayant généré un mythe de la création du monde, une Genèse enfouie aux lointains du temps, et cultures composites, nées du mouvement même de l'histoire et qui se trouvent comme naturellement disposées au partage, à l'échange, au change?

Quand je dis que notre monde se créolise, que les cultures des humanités d'aujourd'hui entrent en réaction les unes avec les autres, avec cette puissance foudroyante de l'instantané, avec cette conscience totale que nous en avons, je veux aussi dire qu'une telle créolisation, mettant en jeu des rapports inédits, débouche sur des résultantes imprévisibles. La créolisation n'est pas une synthèse – Segalen nous mettait en garde contre « les ennuyeuses synthèses » –, elle n'est pas la simple mécanique d'un métissage élémentaire, elle va plus loin, elle crée absolument du nouveau, inouï et inattendu.

C'est ce qui pour nous est difficile à concevoir et à accepter. Car nous sentons qu'il y a là une mutation en vertige. Nous quittons les certitudes hier fécondes de l'Être, nous entrons dans les variances de l'étant du monde. La permanence aujourd'hui mortelle de l'Être cède au mouvement et au change de l'étant. L'essence s'abolit dans le processus. Mais peut-on supporter d'être en devenir? N'avons-nous pas besoin de nous rassurer en accordant notre identité à un territoire, une loi, un mythe fondateur? Telle est la question qui intéresse ici la littérature et la poésie.

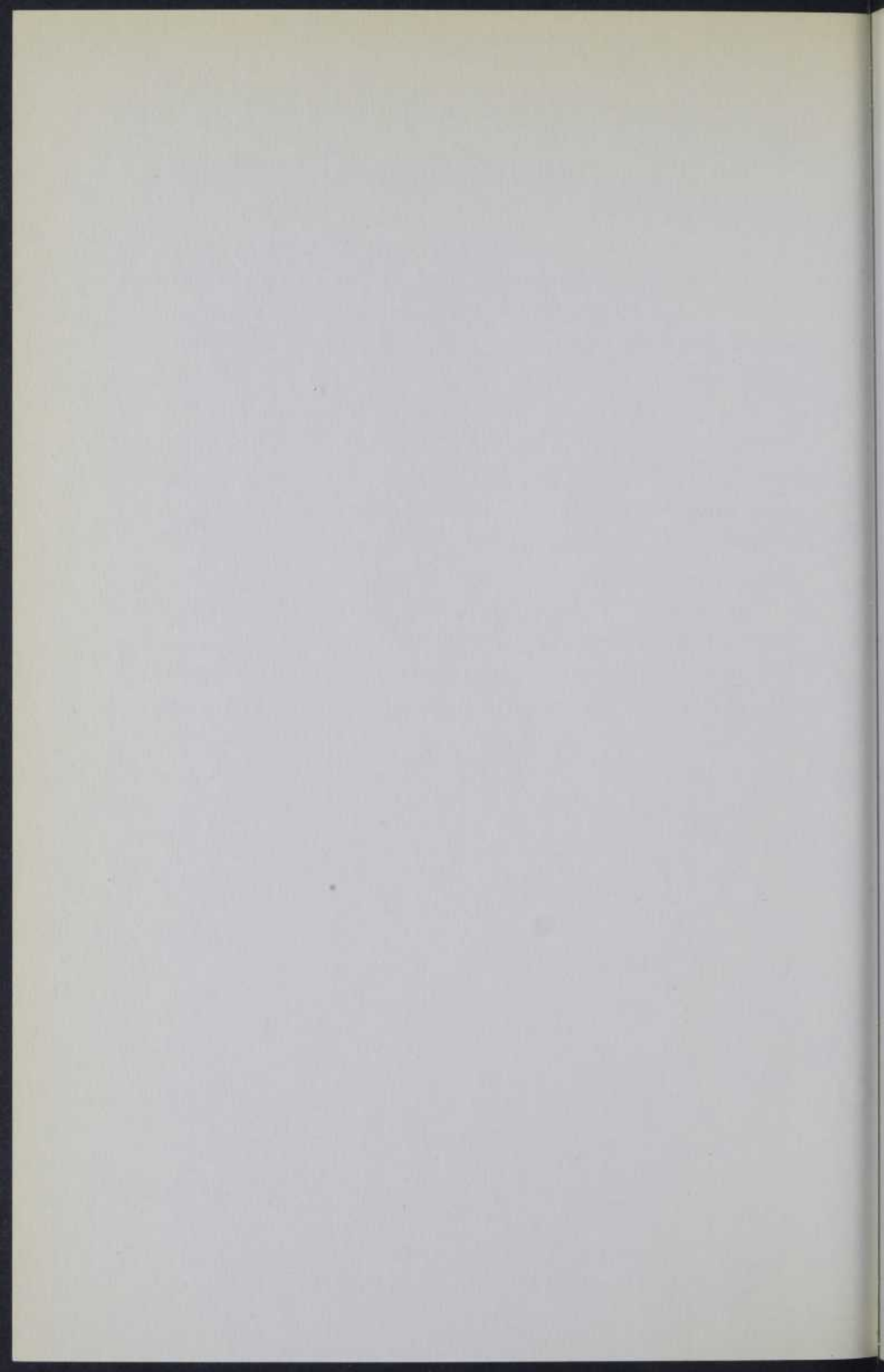
Question qui se complique encore, si on réfléchit à l'état concret du monde, où les oppressions et les génocides se perpétuent, où des cultures sont menacées, niées ou ravagées, dans leur identité même. Comment proposer à une communauté opprimée de projeter dans un devenir incessant, dans un processus infini de change? Comment proposer à un Noir américain sans domicile fixe, qui s'encasemate de cartons sur les trottoirs gelés de New York, de se lever au nom de la créolisation. Son recours ne peut être que de s'enfoncer dans la particularité identitaire qui a déterminé son état d'opprimé. L'assentiment qu'il pourrait donner à la totalité-monde et à son mouvement, c'est peut-être cela dont le prive le plus cruellement la géhenne où on le force.

Comme il y avait des privilégiés de la philosophie de l'Être, des privilégiés de l'écriture, dictée d'un dieu et marquée de sa loi, des privilégiés de la mesure technique, qui est peut-être l'inscription de l'écriture dans la matérialité des choses du monde, il y aurait ainsi des privilégiés de la créolisation, des cultures qui seraient plus près d'en réaliser le vertige? Gardons-nous d'une telle mésestime des peuples du monde.

Répétons-le – la répétition est une des formes modernes de la connaissance –, la créolisation n'est pas une mécanique ni un système. Elle conçoit et reçoit ceux qui ont besoin de s'ancrer encore dans le récit. Elle conçoit même ceux qui s'y tiennent clos, toutes les Suisses qui se préservent du bruit du monde, mais elle ouvre pour tous l'archipel sans clôture du tout-monde.

J'en prends pour preuve les motivations de certaines communautés opprimées aujourd'hui, comme, par exemple, des Amérindiens du Chiapas au Mexique, ou des Roms de l'ex-Yougoslavie qui se battent contre cette oppression au nom d'une ouverture, d'une relation, d'une intrication plus juste et équilibrée.

L'inextricable, précisément, et l'imprévisible de la totalité-terre inspirent nos poétiques. Notre pensée archipelique, fragile, menacée est tout le contraire des pensées continentales ou des pensées de système qui ont jusqu'à aujourd'hui régi le monde.



JOËL DES ROSIERS

## ***Mythologies métisses***

### Repères historiques

SI LE NOUVEAU MONDE n'est nouveau que pour ceux qui le découvrent, il deviendra néanmoins la forcerie d'une humanité nouvelle, soumise autant aux lois qui régissent les échanges économiques qu'à celles qui ordonnent les flux génétiques. La réflexion sur la notion de métissage prendra pour appui le rapport Afrique-Europe-Amérique. L'intensité particulière de leur rencontre fait que ces trois continents continuent à s'inventer (V.Y. Mudimbe, *Inventing Africa*). Le métissage est la métaphore de cette perpétuelle réinvention selon une stratégie héritée du colonialisme. Le colonialisme fut une machine, certes : machine de guerre, de bureaucratie et d'administration et, en dernière instance, de pouvoir. Toutefois, le colonialisme ne se résume pas à la domination, il incarne surtout une machine désirante, mue par un appétit illimité

Né à Cayes (Haïti), en 1951. Médecin.

Publications récentes :

*Tribu*, poésie, Montréal, Triptyque, 1990

*Savanes*, poésie, Montréal, Triptyque, 1993.

*Théories caraïbes. Poétique du déracinement*, essai, Montréal, Triptyque, 1996.

d'expansion territoriale, par la chimère d'une accumulation sans fin des richesses, en établissant des connections et des disjonctions, en soumettant des peuples, des territoires et des histoires disparates à une énorme collision comme des corps étrangers dans la nuit. En ce sens, il est son propre instrument à l'origine d'un des fantasmes les plus sombres – la fertilité illimitée et incontrôlable des unions entre « races » différentes.

L'étroite relation, entretenue dans leur développement par les notions de race et de culture dès le seizième siècle, implique que le racisme non seulement se cache de manière hideuse mais est continuellement propagée au sein de la culture occidentale. L'histoire des concepts culturels révèle que le racisme occidental n'est pas un épisode aberrant et discret qui peut être facilement excisé. Durant la phase impériale du colonialisme, à partir de la moitié du dix-neuvième siècle, l'idéologie culturelle de la race devint si prédominante que la supériorité raciale et son corollaire de vecteur de civilisation prirent le pas sur des considérations économiques, voire même sur la propagation missionnaire de la foi chrétienne. La race, par conséquent, comme l'ethnicité, a toujours été une construction culturelle, autant que politique, sociale et scientifique. Tout un appareillage académique a cherché à « prouver » par la philologie, l'anatomie, la physiognomonie, l'archéologie et la linguistique, l'existence des races. Or, le métissage suppose la mise en cause des « races », de leur pureté et de leurs différences. Comment dépasser l'aporie essentialiste du métissage sans risquer de succomber au piège de la surdétermination de la culture humaine par la race? Même lorsque les notions scientifiques sont désavouées et deviennent obsolètes, il ne reste pas moins que la culture

impériale occidentale se définit encore comme une culture de la différence, traçant ses frontières toujours par rapport aux autres, occultant l'altérité en son sein propre.

La gestion des altérités est d'abord expérimentée dans les colonies. On assiste au déploiement continu et inexorable des mécanismes d'assimilation et de résistance. Nourrie par la tension dialectique entre exclusion et intégration, encadrée par le droit (*Codigo negro*, Lois dans les Indes espagnoles, 1549, Code noir français, 1685), une définition complexe du métissage se met en place. Il s'agit pour les législateurs de comprendre les déterminants d'une constitution sociale qui semble leur échapper. Le droit en tant que pratique créatrice cherchera à poser et légitimer les critères de validité des interactions sociales. Ainsi une série de décrets réglementera le statut des citoyens et des autres « meubles » dans la colonie.

Or, ce n'est pas, à proprement parler, un concept tout à fait étranger dans la tradition européenne. Il apparaît déjà comme caution politique des conflits entre Celtes, Francs et Gaulois et le Serment de Strasbourg 842, premier texte écrit plus près du latin que du français, est un accord politique passé entre Charles le Chauve, Louis le Germanique contre Lothaire : tous trois métis culturels qui cherchaient à traduire et à légiférer leur identité. En dépit du désir de fixer le noyau de l'identité, qu'elle soit nationale, philosophique, culturelle, économique, littéraire ou artistique, la nature plurielle des identités continue à défier la maxime « *e pluribus unum* » ainsi que le démontre la récente tendance vers la mondialisation (Traité de Maastricht, 1992, Alena). Les débats actuels sur les métissages en tant que politiques de l'identité permettent de considérer le discours identitaire comme instrument d'investigation.

## Le chant de la dépossession

À l'horizon de l'ordre et du désordre, se profile un personnage de légende, un écrivain d'aujourd'hui « chancelant et métis » évoqué déjà par Montaigne. Le travail de ce gardien du for intérieur est un chantier qui ouvre des perspectives inédites dont il sera extrêmement difficile de saisir les mouvements tant ils sont subtils. Ce travail défie la généalogie, transgresse les filiations car plongeant ses racines dans au moins deux cultures et deux langues. C'est à partir, en amont, d'un lever de l'imaginaire que se produisent, en aval, de nouveaux discours et de nouvelles écritures : labeur d'écriture dont la portée est irréductiblement double, anthropologique et littéraire.

L'émergence des « écritures migrantes et métisses » (Berrouët, Oriol, 1986) au Québec, surtout depuis les années quatre-vingt, coïncide avec « tout un mouvement culturel pour lequel le métissage, l'hybridation, le pluriel, le déracinement sont des modes privilégiés » (Nepveu, 1989). Ces écritures font bel et bien partie de notre patrimoine littéraire et culturel et marquent un tournant dans l'évolution de la littérature au Québec. Un tel énoncé permet de relancer une spéculation métalittéraire sur l'esprit qui règne dans les lettres actuellement et de mieux situer le débat écriture de l'identité/identités de l'écriture autour du tiers exclu, c'est-à-dire le migrant et ses multiples appartenances car le métissage est au coeur du débat sur l'immigration.

La notion de métissage connaît aujourd'hui une fortune remarquable, renvoyant à l'irruption, dans les sociétés occidentales, de l'hétérogène, permettant de rendre compte de l'existence d'une pluralité de populations, et de traditions culturelles, qui s'interpénètrent, dans une sorte de bric-à-brac

en contradiction avec le sentiment d'unité forgé lors de la lente constitution des nations européennes et plus récemment américaines. Mais n'est-elle pas suremployée, perdant de ce fait, de sa force première et de sa précision, dans la mesure où elle servait à décrire un phénomène spécifique, né à l'époque moderne et lié à la découverte, puis à l'exploitation des Nouveaux Mondes? Le terme métis désigne d'abord un individu, issu d'un certain type d'union, caractérisé par la conjonction de géniteurs dissemblables, catégorisés par leur appartenance à des groupes humains censés fondamentalement différer par l'aspect physique. Ce n'est que dans un deuxième temps que le terme dérivé de métissage a permis de rendre compte d'un phénomène collectif, celui de l'apparition d'une population nouvelle, issue de deux ou plusieurs populations initiales, elles-mêmes perçues comme physiquement contrastées. On voit par là que la notion de métissage ne renvoie pas à une réalité biologique en soi; elle correspond à un construit de la perception permettant d'interpréter des phénomènes biologiques. La réalité biologique ne connaît que des flux géniques allant d'une population à une autre; la notion de métissage y ajoute l'idée d'une distance biologique à franchir; elle apparaît comme une biologisation de la perception de distinctions sociales ou de délimitations identitaires.

On saisit par là qu'elle présuppose, de manière implicite, l'idée de « race », c'est-à-dire de groupes humains caractérisés par des types fixes et distincts grâce à la séparation des ascendances, et qu'elle s'ancre, de la même manière, dans le « naturel ». Se profile alors un paradoxe : autant l'idée de fixité biologique connotée par la « race » a aujourd'hui mauvaise presse, autant la perspective du mélange

biologique, qui procède du même argumentaire essentialiste, bénéficie d'un préjugé favorable... La fascination qu'exerce la notion de métissage tient certainement à la dimension sexuelle qu'elle évoque derrière le mot, c'est toujours, comme l'avait si bien pressenti Roger Bastide, l'étreinte des corps qui se profile, même si celle-ci s'inscrit dans les rapports de domination. D'où sa puissance symbolique, et son extension métaphorique considérable, puisque le terme a fini par désigner tous les phénomènes de mélange ou de fusion affectant la réalité sociale.

Les sociétés antillaises, caractérisées par la confrontation en un même lieu d'apports culturels divers, issus d'Amérique, d'Afrique, d'Europe et d'Asie, et dans une certaine mesure le Canada et le Québec, ont certainement été l'un des lieux où cette tendance à la métaphorisation a été la plus précoce. La rencontre de différentes cultures s'y est effectuée dans un cadre de violence : l'ordre de la Plantation y a généré une inégalité fondamentale, qui a revêtu, le plus souvent, le masque de la couleur.

L'idée de mélange culturel, au-delà de la reconnaissance du métissage biologique, n'allait pas de soi : elle s'est finalement imposée, durant ces dernières années, avec l'expression de métissage culturel. L'effort des écrivains, des essayistes, des poètes ne s'est pas déployé en vain, qui, s'appuyant sur une riche tradition des arts de la parole, ont mis l'accent sur la synthèse qui s'est progressivement opérée, au plan linguistique et culturel, entre les divers apports. Si Derrida, à partir de l'Algérie, évoque les mythologies blanches, Édouard Glissant parlera d'antillanité, de créolisation arrimée au Tout-Monde et dénoncera dans le personnage du métis le signe tragique des cultures ataviques. Chamoiseau inventera la

diversalité et Condé soulignera le métissage du texte dans toute littérature. En France, Michel de Certeau proclame : « Nous sommes tous des métis et des immigrés »; Julia Kristeva invoque les étrangers en nous-mêmes tandis que Deleuze rassemble les nomades sur un mode mineur. La soustraction des considérations phénotypiques a permis la recirculation du concept de métissage culturel, la théorisation du postnational tout en favorisant l'excroissance d'une folie hybridomane chevillée aux pulsions de l'indéterminé et où il fait bon de revendiquer sa différence.

Mixophilie ou mixophobie : dans les deux cas, le métissage est renversé et suppose la présence en cause de deux « races » et peut mener tout droit à l'échec des politiques de la différence. Si la littérature québécoise se définit elle-même aujourd'hui comme métisse – du moins dans ses marges, comme nous l'avons observé dans les manuels littéraires récents —, c'est qu'elle se croit capable de dépasser l'aporie essentialiste du métissage et de soutenir le postulat répété *ad nauseam* dans les livres consultés à savoir que les identités sont essentiellement construites.

À ce prix, la littérature deviendra le lieu d'expérimentation permettant de maintenir l'écart spatial, temporel, utopique entre le discours identitaire et l'altérité. Pour penser l'autre, elle devra faire face, en outre, au déploiement continu et inexorable des mécanismes d'assimilation et dans le même temps s'appuyer sur la tension dialectique entre intégration et exclusion.

### Enjeux de la métaphorisation

Depuis 1996, c'est Maximilien Laroche qui le souligne, on voit apparaître dans quatre manuels et anthologies, en détaillant la

table des matières, un nouveau regroupement des textes, des sections et des sous-sections qu'on ne connaissait pas auparavant. *Ruptures et pluralisme* (Bouvier et Roy, 1996), *Dérives et pluralisme, littérature migrante* (Heinz Weinmann, 1996). *Société pluraliste et littérature métisse* (Michel Laurin, 1996). *Essais des Néo-québécois* (Hamel, 1997). L'enjeu est clair. Il s'agit de l'intégration des écrivains immigrants francophones dans la littérature québécoise. Ce processus, pour manifeste qu'il soit aujourd'hui, fut inauguré dès 1928 par Louis Dantin, dans son anthologie *Poètes de l'Amérique française* où il commente avec beaucoup de liberté d'esprit l'*Anthologie des Poètes haïtiens* de Louis Morpeau. On peut dire que Louis Dantin a été le pionnier des études comparatistes au Québec. Sa vision large de la place de la langue française en terre d'Amérique servira de paradigme à un Auguste Viatte dans son *Histoire littéraire de l'Amérique française* (1954), ainsi qu'à un Pierre Nepveu par exemple, tant dans son oeuvre de romancier (*L'Hiver* de Mira Christophe met en scène une infirmière haïtienne) qu'au fil de ses deux essais. Dans *L'Écologie du réel* (1988), il met en place l'esthétique de la littérature dite migrante, travail qu'il poursuit dans *Intérieurs du Nouveau Monde* (1998) à la recherche de la condition américaine. Américanité qu'il définit comme un chant, « celui d'une Amérique, non pas embrassée à corps perdu et vécue comme une aventure exaltante et même extatique, mais éprouvée à partir d'une subjectivité fragile, souvent repliée sur elle-même et son univers intime ».

En fait, sur les traces de Dantin, les poètes et romanciers québécois avaient dans leurs anthologies, dès la fin des années quatre-vingt, rendu compte de la présence forte des écrivains de la migration : Jean Royer (*Introduction à la*

*poésie québécoise*, 1989), Pierre Nepveu encore (*La Poésie québécoise des origines à nos jours*, 1980), Lise Gauvin et Gaston Miron (*Écrivains contemporains du Québec*, 1989) et Claude Beausoleil (*Le motif de l'identité dans la poésie québécoise*, 1996). Ce dernier comme ses prédécesseurs, « fort de la connaissance de toutes les facettes culturelles et ethniques de la poésie québécoise, [...] illustre comment, par la présence des poètes haïtiens, italiens, espagnols, chiliens et autres, notre poésie se constitue en un univers hétérogène. S'y interpellent des voix multiples, dans la forte solidarité d'un même exil. » (Paul Chanel Malenfant, *Estuaire* 91, 1998). Les écrivains de la migration ont également publié de multiples études et anthologies, explorant les voies propres de leur universalité. De Maximilien Laroche, Jean Jonassaint à Michel van Schendel et Marc Angenot, de Naïm Kattan, Gérard Étienne, Neil Bissoondath à Fulvio Caccia et Antonio d'Alfonso et plus récemment Hugh Hazelton (*Anthologie d'auteurs latino-américains du Québec*), tous et d'autres encore ont puisé dans ce capital de connaissances et de reconnaissances pour conquérir leur légitimité.

### Un espace littéraire émergent

Identifier des différences dans la thématique et l'esthétique d'un corpus littéraire dont les contours sont finalement assez précis, si l'on s'en tient aux critères de l'origine étrangère des auteurs, risquait d'enfermer cette production littéraire, de la ghettoïser, de la montrer du doigt pour l'exclure. Sans doute, les écrivains auraient préféré l'anonymat du genre littéraire, de la littérature tout court. À l'inverse, la reconnaissance par l'institution d'une production littéraire par les communautés issues de la migration pouvait remettre en question le concept

de canon, promouvoir la présence de l'écart et reconnaître la différence. Les déplacements terminologiques relevés plus haut montrent peut-être la résistance des textes à un classement univoque.

La littérature des communautés ethniques, en brisant les barrières traditionnelles, souvent conduit à de nouvelles redéfinitions des genres littéraires eux-mêmes : par exemple l'autobiographie. L'autobiographie ethnique pousse cette forme dans ses limites et met à nu ses composantes. On y voit les écrivains engagés dans le procès simultané de l'assimilation et de la résistance. Si la culture québécoise, selon Gilles Marcotte, participe de l'alliance obligée du religieux et de l'universel, comment un roman comme celui de Dany Laferrière (*Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer*, VLB, 1985) désarticule-t-il, en regard de ce caractère fondamental, les notions de péché, d'isolement et de rédemption. Un cours sur le roman québécois du vingtième siècle portant sur la dyade mère-enfant pourrait-il passer sous silence *L'ingratitude* de Ying Chen ou *Mère Solitude* d'Émile Ollivier? Comment la figure du père est-elle brossée chez Antonio d'Alfonso par rapport à celle du père canadien-français aux prises avec une angoisse dépressive? On le voit aisément; cette littérature nous aide à définir sur un mode transitoire la notion même d'identité littéraire : ses frontières, ses thèmes et ses formes. La littérature atteint là ce que ni la philosophie ni les sciences humaines ne peuvent réussir. Cette littérature de la migration comporte sa part de difficultés identifiables, en cela qu'elle exige un procès de traduction de manière à ce que l'Autre devienne compréhensible sans gommer sa différence, ce que Glissant appelle son opacité. Ce sont en fait des tropes, des métaphores, des rituels, des

mythes qui informent secrètement la structure des textes comme une archive originaire, un creuset, dont la promesse spectrale et messianique est le délire. La littérature des peuples de l'oralité en marche dit, en même temps qu'elle cherche l'inclusion et le partage, la menace que fait peser l'écrit sur la parole. Car, véritable miroir critique de l'Occident en crise, déchiré par le choc du religieux et des technosciences, elle sait qu'écrire c'est risquer de ravalier la parole vive, l'énonciation, une fois prononcée, à l'oubli.



GAIL SCOTT

***Le texte poreux,  
ou l'écologie d'un modeste sujet***

L'IDENTITÉ N'EST PAS, pour moi, un objet de l'écriture, en partie à cause de l'environnement culturel conflictuel au sein duquel je vis et je travaille. Ce qui ne m'a pas empêchée de militer dans des mouvements politiques associés à des problématiques identitaires, et notamment le féminisme, et ne m'empêche pas de les soutenir encore. La question de savoir comment se positionner par rapport aux langages qui m'entourent nourrit mon travail, en ce sens qu'elle soulève et anéantit sans cesse l'espoir d'une définition.

Ceci n'est pas un drame. Ma fiction opère à partir d'une série de paradoxes, y compris deux langues, ponctuellement en conflit, dont la rencontre a sur moi un effet si stimulant que je ne peux m'imaginer vivant ailleurs. Il y a, dans le fait d'écrire à la croisée des systèmes contradictoires, quelque

---

Née à Ottawa (Ontario). Traductrice. Enseigne la création littéraire.  
Publications récentes :

*Héroïne*, (*Heroine*), roman, Toronto, Coach House, 1987; Harwood, Montréal, Éditions du Remue ménage, 1988; Vancouver, Talon, 1996.

*Spaces Like Stairs*, essai, Toronto, Women's Press, 1989.

*Main Brides*, roman, Toronto, Coach House, 1993; Vancouver, Talon, 1996.

chose qui incite à remettre en question les notions de réalité et, de ce fait, à explorer de quelle façon le genre et la syntaxe portent le poids – et la musique – des langues entendues et parlées dans la vie de tous les jours. Il y a plusieurs Montréal. Dans le mien, la langue française s'impose petit à petit comme langue commune, mais les enfants peuvent encore parler anglais dans la rue, français à l'école et, disons, portugais avec Grand-Mère. Dans mon quartier, même acheter un pain peut devenir un jeu de devinette, un tiraillement entre préférences linguistiques. Chaque nouveau projet d'écriture pointe directement cet espace où le langage n'arrive pas à se fixer.

Parce que je vis au Québec, d'aucuns me demanderont pourquoi ne pas écrire dans la langue de la majorité francophone? D'autres n'admettront pas que j'écrive dans ce que j'appelle un anglais mineur, c'est-à-dire dans une langue qui est fondamentalement l'anglais, sans être toujours de l'anglais fondamental. Je n'ai jamais pris de décision consciente de travailler la sonorité de la langue, pour que mon anglais écrit devienne peu à peu une langue imprégnée par la cadence, les influences culturelles de la majorité francophone. Se peut-il que le texte poreux soit celui de la culpabilité, ses stratégies traduisant différentes façons de se colleter à l'ambivalence trouble qui entoure la notion d'identité culturelle? Je préfère le percevoir comme un texte de résistance contre la langue anglo-américaine, du moins contre ses tendances à tout aplatir. Un texte poreux est un texte écologique, c'est-à-dire un texte qui sait écouter.

Avant l'écologie, il y a l'entropie. Un exemple : en accomplissant cette activité qu'on nomme écriture, on modifie sa posture, presque inconsciemment, par déférence pour

l'interlocutrice à qui l'on s'adresse. En fonction de ce qu'elle voit, pense connaître de nous, de l'image qu'elle nous renvoie. Si, lorsque j'écris, je m'adresse à ces gens qui, aux dernières élections, ont voté pour ce parti anti-francophone, anti-immigrants, anti-gais qu'est le *Reform Party*, ces gens qui ont dit : *Get the Québécois out of Parliament*, je n'écrirai pas de la même manière que si je m'adresse à « ces Québécois » qui vivent autour de moi à Montréal. Pourtant, parce que j'écris en anglais, je m'adresse aussi à certains membres de ce monde anglophone situé là-bas, de l'autre côté des frontières de la province de Québec et où tant de gens ont voté pour les réformistes. D'un point de vue identitaire, le sujet écrivant se met inévitablement à vaciller. Et avec le temps, cette instabilité devient style. Devient productive.

Parenthèse : je sais que je peux me permettre de jouer avec cette « Dominatrix » planétaire qu'est l'anglais d'une façon dont sera privée une personne écrivant dans une langue plus susceptible d'être contaminée par la langue dominante continentale. Ceci dit, nous nous retrouvons tous aujourd'hui, en tant qu'écrivains d'un monde si petit, devant la question de l'altérité. Pour ma part, il s'agit de trouver une façon d'écrire l'anglais où le français fonctionne comme un sous-texte, remettant constamment en question la langue anglaise. Peu à peu, je découvre des stratégies syntaxiques et narratives pour créer une œuvre qui constitue, comme dit Mikhaïl Bakhtine, un point de convergence des langages hétérogènes présents dans l'environnement. J'adore son idée si contemporaine de construire le sujet écrivant à partir de l'hétéroglossie des voix qui l'entourent.

Paradoxalement, être assez modeste pour devenir un sujet écrivant véritablement ouvert à d'autres voix implique que l'auteur soit quelqu'un. Il a fallu que se construise un milieu de femmes écrivains, c'est-à-dire d'interlocutrices respectueuses, la plupart francophones, pour que j'acquière assez de confiance pour pousser plus avant mes propres expérimentations, en partant de cette idée empruntée à la lutte en faveur du français comme langue officielle du Québec et selon laquelle le langage est politique. À cette époque, nous étions toutes occupées à déboulonner l'auteur/narrateur de la position du missionnaire qu'il occupait, de son omniscience, pour le faire descendre à un niveau où il pourrait se salir les mains, laissant le sens lui glisser entre les doigts. Où il pourrait devenir elle.

Le doute perpétuel qu'engendre ce mouvement de va-et-vient au dessus du seuil du sens, à la frontière des langues, rend inévitable un éclatement des genres. Adhérer à des postulats culturels hybrides oblige à de constantes tentatives d'interprétation vouées à l'échec, qui rappellent la forme de l'essai. À l'autre extrême, la langue anglaise – ou française – toujours incompréhensible pour quelqu'un, devient musique. Les langues entrent en collision et on ne sait pas d'avance ce qui va servir de ligne d'inclinaison, comme le dit Deleuze à propos de la composition musicale. De John Cage, j'apprends, aussi, comment traduire cette musique en écriture, en phrases. La cacophonie d'un bar, dans une scène de roman, devient un paysage sonore dont la mélodie doit s'inscrire dans un anglais qui demeure l'anglais mais qui est un anglais dont la ligne de fuite est trouée d'autres façons de penser.

La grande écrivaine américaine Gertrude Stein écrivait elle aussi en anglais dans un milieu francophone. Elle a compris

que le français s'articule à partir du verbe, et elle en a tiré des choses magnifiques, laissant le mouvement de la langue française imprégner son anglais américain. On ne parle pas assez de cet aspect de l'écriture de Stein. Pour ma part, dans mon dernier roman, à paraître, je laisse le français pénétrer l'anglais en déplaçant l'énergie du verbe vers le participe présent. Peut-être est-ce là que réside la différence entre la confiance dynamique de Madame Stein, citoyenne d'une république synonyme d'organisation et de mouvement, et celle du sujet d'un ancien dominion dont la monnaie porte encore l'effigie d'une souveraine étrangère. Le participe présent n'est jamais direct. Il fonctionne plutôt par un mouvement de balancier qui propulse le sujet écrivant dans son environnement. Et le ramène à lui-même. Reliant l'intérieur à l'extérieur, il réduit la phrase à la plus petite unité pensante possible. Il laisse des espaces en blanc. Des moments pour souffler. Avec le participe présent, la narratrice ne peut poser un « je » bien cimenté. Être d'Amérique, mais non pas Américaine; Canadienne, mais le terme ne colle pas. Québécoise, mais ce n'est pas dans la langue qu'il faut. Plutôt qu'une identité bien étanche, la narratrice construit un texte cherchant à prendre en compte dans sa globalité (et, entre autres, tous les langages) la situation où s'inscrit l'acte d'écrire. Bien sûr, derrière ce modeste personnage clownesque articulant un texte poreux, se profile une ombre formidable. L'ombre de la culture occidentale. La sienne. Qui parle à travers elle, qui parle contre elle. Commentant sa méthode-montage historique, Walter Benjamin déclarait qu'en définitive, il faut quand même que le lecteur cherche à comprendre où se situe l'intérêt de l'auteur, aussi révolutionnaire que puisse être la démarche.

Idem pour le « je » poreux de mon texte poreux.



PAOL KEINEG

## ***C'est fatigant d'être breton***

QUAND IL M'ARRIVE D'ÊTRE INVITÉ comme aujourd'hui à une réunion internationale, j'hésite à accepter, car dès le moment où j'accepte l'invitation, je suis sommé de nommer mon appartenance. Lorsque j'ai reçu la liste des participants et que j'ai vu que mon nom était suivi de la mention « France », j'ai vu rouge. Vieux réflexe du militant breton que je ne suis même plus. Réfléchissant davantage à ce que je peux bien être, j'ai proposé à Denise Viens une triple solution : ou « Bretagne » (comme en 1984, lors de la Rencontre de Québec), ou « Bretagne/États-Unis » ou « Bretagne/France/ États-Unis » et elle a retenu cette dernière formule. Elle me satisfait assez, parce qu'elle est le reflet de ma triplé et que j'ignore aujourd'hui ce que cela veut dire d'être « breton », « français », « américain ». Plus j'y réfléchis, moins je le sais.

---

Né à Quimerch'h (Bretagne), en 1944. Professeur à l'Université Duke (Caroline du Nord).

Publications récentes :

*Silva rerum*, poésie, Paris/Montréal, Maurice Nadeau/Guernica, 1989.

*Tohu*, poésie, Édition Wigwam, 1994.

Si j'insiste de façon combattante à me dire « poète breton », c'est parce que je ne me suis jamais pensé que « breton ». Une anecdote : vers l'âge de douze-treize ans, je me suis enthousiasmé pour les Chœurs de l'Armée Rouge (toute une époque), et je me rappelle avoir pensé que cela aurait été tellement bien de pouvoir dire : « Je suis russe », au lieu d'un piteux : « Je suis breton ». Dans mon souvenir, à aucun moment de ma vie, je ne me suis dit : « Je suis français », pas plus qu'il ne me viendrait à l'esprit de me faire passer pour américain, ce que je ne suis manifestement pas, tout en l'étant un peu.

Dire à Paris qu'on est un poète breton, c'est s'exposer à des sourires polis, un peu crispés, à des plaisanteries, qui ne masquent pas du tout la condescendance, le mépris et surtout l'ignorance. Aujourd'hui, parce que je sais qui je suis, même si je sais de moins en moins ce que signifie « être breton », je suis fatigué (tanné) de répéter les mêmes choses, et prends souvent le parti de me taire. Et je m'interroge : pourquoi persister à s'identifier à un pays qui n'existe pas, dont l'histoire tout entière est faite de défaites, de reculades, de reniement de soi?

Il y a cependant un pays – et c'en est un, celui-là – où je n'hésite jamais à me dire breton, quelquefois sur le mode de la vantardise, et c'est le Québec. Même si les Québécois ne savent de la Bretagne que ce qui flatte le roman de leurs origines et même s'ils posent sur mon pays un regard qui emprunte beaucoup au regard dominant français, ils sont passés si près de la catastrophe collective qu'ils comprennent ce que je dis, quand je parle de la mort programmée d'une langue, d'un déni de justice, de la négation d'un peuple. Au début des années 70, quand j'ai commencé à fréquenter le

Québec, vous viviez encore dans la crainte de vous voir transformer en une autre Louisiane. Vous jouiez peut-être à vous faire peur, mais cela vous a rendus sensibles à un monde où chaque année plusieurs langues disparaissent à jamais.

Depuis Césaire, depuis Sartre, pour ne citer qu'eux, nous savons l'imposture qui consiste à poser que français égale universel, et donc que ne pas vouloir être « français », c'est s'exclure du monde, s'abandonner aux ténèbres du particulier. On m'a souvent fait le coup de l'universel. Au début, cela me laissait sans voix, coupable de je ne savais quel crime. Or, depuis la chute de l'Empire français, il est en train d'arriver ce qu'avait prédit Anatole Le Braz, immédiatement après la première guerre mondiale. Écrivain et homme de gauche, Le Braz s'était engagé dans une campagne de propagande francophile en Amérique du Nord. À l'instar d'autres patriotes bretons, tel le poète Yann-Ber Kalloc'h, il avait calculé qu'après la guerre la France ne pourrait refuser aux Bretons l'exercice du droit fondamental à parler leur langue, à en voir l'enseignement systématiquement organisé. Devant la politique assimilationniste renforcée, Le Braz, blessé, dans un cri de colère, annonce que ce que les Français font aux Bretons, d'autres le feront aux Français. On en est là : aujourd'hui, le repli sur soi, la culture du ressentiment, le discours identitaire caractérisent une partie notable de la France. Une sorte de renversement est en cours : en Bretagne, où existe le même discours, dans sa version bretonne, mais où somme toute on n'a plus grand-chose à perdre, je vois émerger des mouvements qui, sans faire beaucoup de bruit, prennent à revers l'impérialisme français et sont décidés à mettre à profit les considérables glissements de terrain que provoquent l'unification européenne et la mondialisation. Jusqu'à un certain point, et je le dis non sans

exagération, le discours sur la France se retrouve à l'arrière-garde, tandis que le combat breton, de périphérique qu'il était, se rapproche du centre.

Ceci étant dit, parce que l'opprimé a le devoir d'éclairer son oppresseur, parce que je vis dans un monde solidaire et que je reste internationaliste, (et citoyen français), je ne peux me désintéresser de la crise de confiance française. Si demain, un mouvement fascisant prenait le pouvoir à Paris, il s'empresserait de supprimer, entre autres choses, le peu qui a été gagné par les Corses, les Basques ou les Bretons. Et cette crise de confiance n'est pas sans conséquence pour l'ensemble du monde actuel, car nous avons toujours besoin de la France comme force de contestation et de proposition face au bulldozer américain.

J'en reviens aux questions que nous nous posions hier. Je n'ai pas le sentiment d'une contradiction entre « révolte intime » et sentiment national, entre le je et le nous, même si j'ai abandonné le nous et ne prétends plus parler au nom de quiconque. Ce sont les lecteurs qui font l'œuvre autant que l'auteur. Je pense à ce qu'écrivait André Belleau au sujet du Québec : « Tout ce qui chez nous tend à diversifier, complexifier, étendre et renouveler le champ des discours travaille, en fin de compte, pour l'indépendance. »

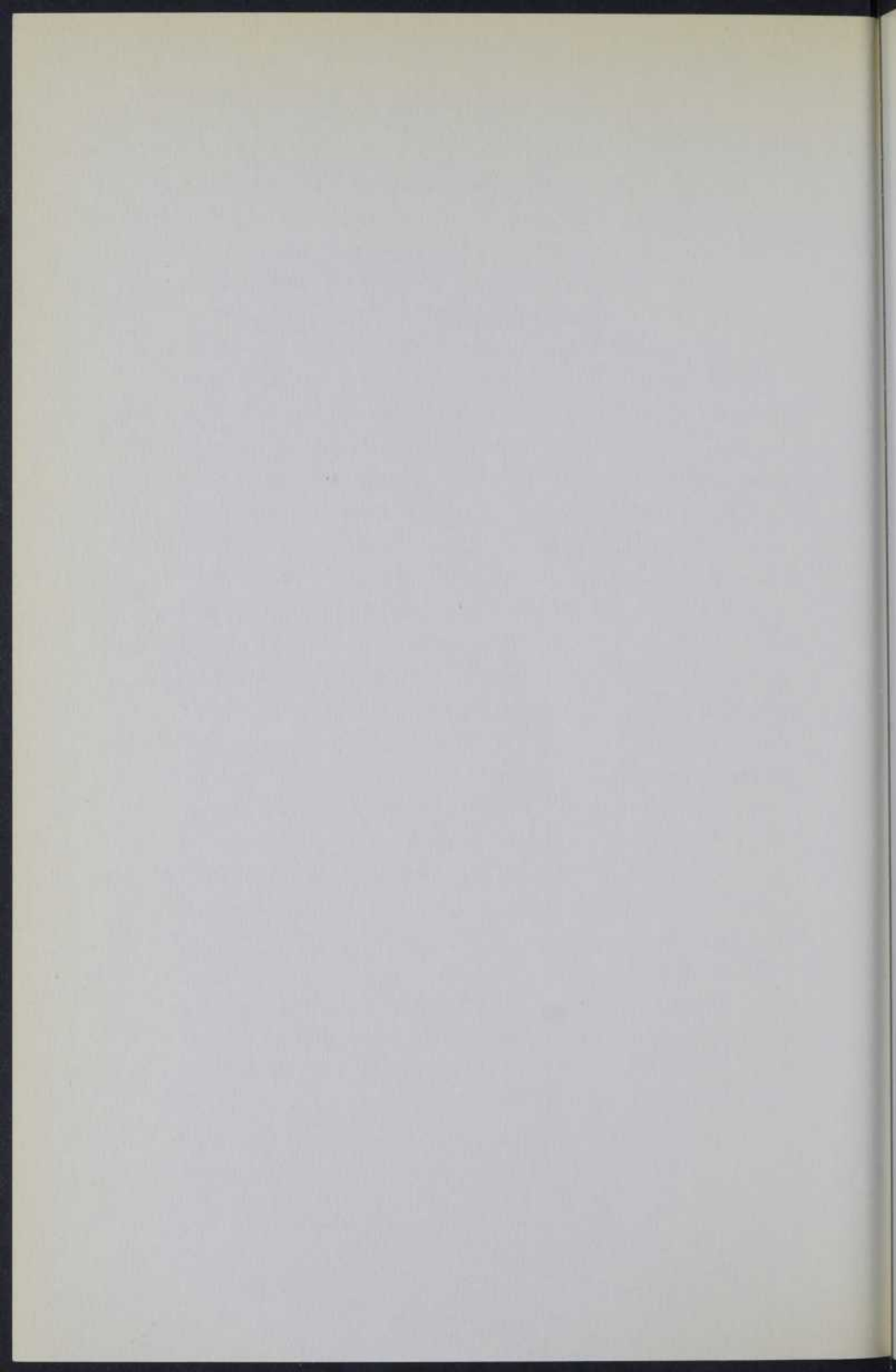
L'expérience de trente années d'écriture m'a au moins persuadé d'une chose : écrire ne fonde pas mon identité, écrire travaille à la perte de mon identité. Dans un poème déjà ancien, j'écrivais : « Tout ce qu'on s'était promis d'être et qui s'envole au très près de la plume. À mesure qu'on écrit, on accumule les ruines. »

Vous m'avez obligé à revenir à ces questions que je me suis beaucoup posées, et dont je ne veux même plus parler, et

je fais un rêve naïf : retourner à la langue bretonne, écrire en breton pour échapper au malheur/bonheur d'écrire en français, langue étrangère. Il y a un écrivain dont personne ici, à l'exception de Jean Royer, n'a jamais entendu parler, un écrivain peu connu en Bretagne même, Guy Étienne, dont l'œuvre considérable s'élabore dans une discrétion absolue. Disciple et héritier du grand novateur Roparz Hemon, il poursuit l'effort de celui-ci pour doter les Bretons d'une langue qui soit d'aujourd'hui. Les Antillais, et les autres, comprendront la difficulté et la complexité de la tâche qui consiste à transformer ce qui était une langue de paysans et de marins au début du siècle, en une langue dans laquelle Guy Étienne a traduit dans les années 90 le *Vocabulaire de la Psychanalyse* de Laplanche et Pontalis et un *Dictionnaire de l'informatique*. Étienne ne se pose plus la question de l'identité, de la nationalité : poète, philosophe, philologue, néologue, la langue bretonne est sa patrie. Il n'est plus breton dans le sens d'une identité négative faite de peurs, de timidités, de rodomontades, d'un sot provincialisme, et il peut envoyer au diable la myopie et l'infantilisme de l'*Emsav*, c'est-à-dire du mouvement nationaliste breton.

À l'exemple de Nicole Brossard, je terminerai par un poème, un tout petit poème en prose, écrit le mois dernier, qui n'est peut-être pas tout à fait étranger à ce que nous venons de dire :

Un coin à jonquilles sous le ciel bleu. Le souvenir absurde  
d'un champ de broussailles. L'ego s'offrant en forme vide.  
Trois raisons d'adorer les terres étrangères. Trois raisons  
d'abhorrer le capitalisme.



## ***Écriture, identités et cultures : la « mondialité » contre la mondialisation***

LA 26<sup>e</sup> RENCONTRE QUÉBÉCOISE internationale des écrivains posait la question de l'échange des identités et des cultures. Notre réflexion, je crois, a été fructueuse, en ce qu'elle nous a encouragés à continuer d'écrire et d'être concernés par les changements de notre monde.

On a rappelé le rôle et le statut de l'écrivain en cette fin de siècle, mais on a aussi opposé à la mondialisation cette notion de « mondialité », telle que définie par Édouard Glissant comme « notre commune condition », puisque, dit-il, « nous écrivons désormais en présence de toutes les langues du monde ».

Il y a eu réflexion, écrite ou spontanée, il y a eu rencontre, au sens plein du terme, rencontre intellectuelle et amicale, entre écrivains. Si l'on devait retenir une caractéristique de cette « Rencontre », peut-être pourrions-nous affirmer qu'elle fut marquée par un dialogue entre des francophones d'Amérique et des Européens. On y a entendu, en tous cas, une pensée du cœur, qui fait de l'écrivain, non pas seulement un intellectuel, mais aussi un poète, un « travailleur de la langue », selon l'expression du regretté Fernand Dumont.

Le succès de cette 26<sup>e</sup> Rencontre, nous le devons encore à la formule unique, inventée par son fondateur, M. Jean-Guy Pilon, qui consiste en une fête de l'intelligence littéraire

et de l'amitié. On peut certes affirmer que la « Rencontre », comme institution, reste fondamentale pour les écrivains québécois à qui elle propose une ouverture sur le monde.

Permettez-moi de remercier les autres membres du comité d'organisation de la « Rencontre », composé de membres de l'Académie des lettres du Québec : M<sup>mes</sup> Nicole Brossard et Denise Desautels, ainsi que MM. Jean-Pierre Duquette, Naïm Kattan et André Ricard. Quant à notre secrétaire générale, M<sup>me</sup> Denise Viens, par son dévouement infatigable, elle a été garante de la continuité de la « Rencontre ».

Notre reconnaissance va également à M<sup>me</sup> Lise Gauvin, présidente des débats, qui a mené le jeu avec une remarquable rigueur intellectuelle fondant la qualité des échanges, ainsi qu'à M<sup>me</sup> Nicole Brossard, dont la conférence inaugurale donnait le ton et ouvrait des pistes pour la discussion.

Merci enfin à tous ceux et celles qui nous ont donné des communications exceptionnelles tout au long de la « Rencontre », ainsi qu'à M. Jean-Guy Pilon et à son équipe de la revue, qui accueillent les textes de la 26<sup>e</sup> Rencontre dans ce numéro des *Écrits*.

JEAN ROYER

président de la Rencontre québécoise  
internationale des écrivains.

## Biobibliographies

**AUDE** (Claudette Charbonneau-Tissot) est née à Montréal en 1947. Romancière et nouvelliste, Aude a publié trois romans dont *L'enfant migrateur*, en 1998, quatre recueils de nouvelles et deux contes pour enfants. Une réédition de *La chaise au fond de l'œil* est parue récemment aux éditions XYX. En 1997, Aude a reçu le prix du Gouverneur général pour son recueil de nouvelles intitulé : *Cet imperceptible mouvement*.

**Yves BEAUCHEMIN** est né à Rouyn-Noranda (Québec) en 1941. Depuis la publication de son premier roman, *L'Enfirouapé* (1974), de nombreux prix littéraires ainsi que la reconnaissance d'un très large public – qu'il a rejoint non seulement dans ses livres, mais aussi au cinéma et à la télévision – ont classé son œuvre parmi les plus importantes du Québec contemporain : *Le matou* (1981), *Juliette Pomerleau* (1989), *Le second violon* (1996). Membre de l'Académie des lettres du Québec.

**Monique BOSCO** est née à Vienne (Autriche) en 1927. Arrivée à Montréal en 1948. Études à la faculté des lettres de l'Université de Montréal. Longtemps professeur au département d'études françaises (1963 - 1997). Puis... *Retraite!* Prix du Gouverneur général, en 1970, pour *La femme de Loth*. Prix Alain-Grandbois, en 1992, pour *Miserere*. Prix David, en 1996.

Roland BOURNEUF est né à Riom (France) en 1934. Études à l'université de Clermont-Ferrand. Enseigne en France, en Allemagne et en Grande-Bretagne. S'établit à Québec en 1962. Obtient un doctorat-ès-lettres à l'Université Laval où il enseigne les littératures française et étrangères, ainsi que la création littéraire, jusqu'en 1994. Formation en psychanalyse jungienne. A publié de nombreux articles et une douzaine de volumes, parmi lesquels des recueils de nouvelles (*Reconnaissances, Mémoires du demi-jour, Chronique des veilleurs*), un roman (*Le chemin du retour*), des essais (*Venir en ce lieu, Littérature et peinture*). Se consacre maintenant à l'écriture et aux arts visuels.

André BROCHU est né à Saint-Eustache (Québec) en 1942. Il a participé à la fondation de *Parti pris* (1963). Professeur de littérature à l'Université de Montréal, il a collaboré à plusieurs revues à titre de chroniqueur littéraire, notamment à *Voix et images*. Son œuvre compte de nombreux recueils de poèmes dont *Délit contre délit* (1965), *Dans les chances de l'air* (1990), *Delà* (grand prix du Festival international de poésie, 1994) et, à paraître prochainement : *L'Inconcevable*. Il a publié aussi des romans dont *La vie aux trousses* (1993), *Les Épervières* (1996) et *Le Maître Rêveur* (1997), des nouvelles, des récits, ainsi que plusieurs ouvrages de critique littéraire. Prix Gabrielle-Roy pour *La Visée critique*, prix du Gouverneur général pour *La croix du nord* et prix du Journal de Montréal pour *La vie aux trousses*. Membre de l'Académie des lettres du Québec.

Herménégilde CHIASSON est né à Saint-Simon (Nouveau-Brunswick) en 1946. Poète, auteur dramatique, metteur en scène, artiste en arts visuels, cinéaste et producteur à la radio et à la télévision, il a été également journaliste et chercheur

à Radio-Canada, professeur à l'Université de Moncton et membre du Conseil des arts du Canada (1991 - 1993). Deux films ont marqué sa carrière de cinéaste : *Le Grand Jack* (consacré à Jack Kerouac) et *Robichaud* (consacré à l'ancien premier ministre du Nouveau-Brunswick).

**Anne LAGARDÈRE** est née à Toulouse (France) en 1954. Elle vit et enseigne à Limoges. Elle a publié cinq romans : le premier, *Molino, l'histoire*, au Mercure de France (1979), et les suivants aux éditions du Seuil : *Héritage fabuleux* (1987), *La vie indirecte* (1991), *Après la honte* (1994) et *Les détails* (1996). Elle a participé à la Rencontre québécoise internationale des écrivains, à quelques reprises.

**Claire MARTIN** est née à Québec, en 1914, le jour de la Saint-Parfait. D'abord speakerine à la radio, elle s'est consacrée à l'écriture en 1957. Son premier titre, *Avec ou sans amour*, a été suivi de plusieurs autres (CLF-Éditions Pierre-Tisseyre) dont le célèbre récit autobiographique, paru en deux tomes, *Dans un gant de fer*, qui lui a valu le prix du Gouverneur général en 1967.



**Aude**  
**L'enfant migrateur**

*Deux frères jumeaux.  
Le plus petit devait mourir.  
Il vit. Intensément*

150 p. • 18,95 \$



**Aude**  
**La chaise au fond de l'œil**

Format poche

*Ce récit est ciselé à la pointe d'un stylet dur,  
implacable, qui burine ses phrases dans la  
moelle d'un texte exigeant irréductible à toute  
complaisance et à toute facilité.*

Madeleine Ouellette-Michalska, *Le Devoir*

168 p. • 14,95 \$



**Aude**  
**Cet imperceptible mouvement**

Format poche

*Aude ébauche par petites touches le portrait  
de solitudes, à travers celui de protagonistes  
captifs, isolés, chacun à sa manière. [...] Semblant  
aborder les grandes questions existentielles de mise  
dans les récits plus introspectifs, l'écrivaine nous mène  
adroitement vers le plus petit, l'imperceptible, justement.*

Pascale Navarro, *Voir*

120 p. • 12,95 \$

# Bulletin d'abonnement

## ABONNEMENT À TROIS NUMÉROS

- |                          |                         |       |
|--------------------------|-------------------------|-------|
| <input type="checkbox"/> | RÉSIDENTS DU CANADA     | 25 \$ |
| <input type="checkbox"/> | INSTITUTIONS            | 35 \$ |
| <input type="checkbox"/> | RÉSIDENTS DE L'ÉTRANGER | 35 \$ |

---

NOM

---

ADRESSE

---

VILLE

CODE POSTAL

---

TÉLÉPHONE

Ci-joint un chèque à l'ordre de *Les écrits*.

À retourner à l'adresse suivante :

*Les écrits*

5724, CHEMIN DE LA CÔTE SAINT-ANTOINE  
MONTREAL (QUÉBEC)  
H4A 1R9

Imprimé par AGMV inc.  
le premier avril  
mil neuf cent quatre-vingt-dix-neuf

Imprimé au Canada  
Printed in Canada





**Contes**

**Dossiers**

**Essais**

**Extraits de  
romans**

**Hommages**

**Journaux  
intimes**

**Poèmes**

**Nouvelles**

**Récits**

**Témoignages**

**Théâtre**

## **Les écrits**

Revue littéraire  
fondée en 1954  
sous le titre *Écrits*  
du Canada français

10 \$